LA CHAMBRE MAUVE

ROMAN POLICIER

4 F

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

LA MORT VIENT A 6 HEURES (Epuisé)
LE BACILLE BX 766
LA TREIZIEME MAIN (Epuisé)
LA MAISON SANS FENETRES
LES CAISSES DE M. LISSAC
LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE
LE SQUELETTE VERT
LE YACHT DE LA MORT
LE FANTOME ECOSSAIS
L'ONYX DE SOMOLOW
L'ENIGME DE KAHLENBERG
CRISWOLD-MANSION
LE MYSTERE DU PAON
L'ETRANGLEUR
LE CLUB DU SERPENT NOIR
LES YEUX TATOUES
LE DECAPITE
LE SECRET DU MAMILLORIA
PHARE N° 313
« L'AMIRAL CORBIER »
LE LABORATOIRE DU DOCTEUR BASS
SYSTRATIS
LES SEPT COLPATROZ
LE MARCHAND D'HORREURS
TROIS AS
LE CERCLE BLEU
LA MACHINE INFERNALE
PIKIPILI
TERREUR SUR EKHAMPTON

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco
contre 4 fr. 50 en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

(HG2)

LA CHAMBRE MAUVE

EDWARD BROOKER

LA CHAMBRE MAUVE

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD 1937

CHAPITRE PREMIER

UNE INVITATION

Ce matin-là comme beaucoup d'autres, je me disposais à prendre, aussitôt levé et après un bain délicieux, mon habituel petit déjeuner préparé avec soin et minutie par mon dévoué Baptiste.

Je pénétrai donc dans mon studio et m'installai commodément avec l'allure nonchalante d'un homme qu'aucun souci ne préoccupe et qui se laisse aller à une agréable flânerie matinale avant que de réfléchir à un emploi du temps propre à satisfaire l'être indépendant qu'il a toujours été.

Une certaine mélancolie se dégageait de la bruine et du ciel couvert qui attristaient la capitale, et je résolus de chasser ces idées en avalant un copieux café au lait.

Sur la petite table basse, à côté du divan, je vérifiai si rien ne manquait, mais aussitôt mon regard fut attiré par une enveloppe oblongue posée bien en évidence contre un

vase de cristal. C'est ainsi que je découvris la lettre, adressée à moi-même : Alexandre Molinard...

Mon déjeuner prit alors une importance secondaire et je m'attardai à caresser du doigt le fin vélin avant que de le décacheter. L'écriture aux traits droits et réguliers dénotait le caractère énergique de celui qui me l'adressait; elle était de mon bon ami Gordon.

Tandis que mes doigts déchiraient distraitement l'enveloppe, ma pensée se reporta complaisamment vers l'endroit d'où cette missive provenait. N'évoquait-elle pas une mer d'un bleu d'azur, un ciel limpide et immuable, dans un lieu où la beauté de la nature donne à tous un sourire accueillant et une mine réjouie ?

Dans un site unique, sur une pente douce qui descend des montagnes aux sommets dénudés vers la côte méditerranéenne, se dresse un petit castel très coquet, aux lignes pures et classiques : l'ancienne demeure des chevaliers de Casterac. Le dernier descendant de cette illustre famille de guerriers au dix-septième siècle abandonna son château. Aujourd'hui restauré et pourvu du confort et de l'élégance discrète qui facilitent la vie, celui-ci est habité par un Anglais sympathique, mon ami Gordon Sidney.

Il faut le connaître depuis de longues an-

nées, comme moi, pour le comprendre et aimer son caractère difficile que compense une sincérité cordiale et un cœur d'or. Cet homme est toujours prêt à aider, à secourir ceux qu'il en juge dignes, et son abord bourru n'en donne que plus de prix à ses actes de charité. Sa vie fut faite d'imprévu et d'aventure, puisque la carrière militaire qu'il avait embrassée dès ses études terminées, le conduisit aux colonies, en maints déplacements, et surtout aux Indes.

D'un courage à toute épreuve, doué d'une intelligence remarquable, il acquit l'estime de tous et se tira brillamment de ses dures années d'exil. Le jour vint où il put revenir vers l'Europe, mais le climat torride et déprimant des régions de l'Asie auquel il s'était habitué eut des répercussion sur sa santé lorsqu'il crut pouvoir rester à Londres définitivement, dans le petit hôtel qu'il avait acheté à son retour. Le brouillard et le froid de sa patrie lui furent déconseillés par ses médecins et il dut se résoudre à choisir une autre résidence où puissent s'écouler ses jours de colonel en retraite. La Méditerranée l'attira, il y fit un court séjour, et dès lors, sa décision fut prise : réalisant sa fortune en Angleterre et la complétant par celle de sa femme, il se rendit l'heureux propriétaire du ravissant castel qui se nommerait désormais:

« Castel Virginia » (prénom de lady Sydney).

Il y a plus de quinze ans que je connais Gordon. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à Londres, où il était revenu pour quelques semaines avant de repartir aux Indes, et les circonstances voulurent qu'un tiers ami nous permit de nous lier. Nos goûts et nos caractères épris des longs voyages se complétèrent parfaitement, il me parla de sa future résidence vers laquelle il s'en allait à nouveau avec enthousiasme, me faisant promettre de venir chez lui si le hasard me permettait de me rendre là-bas.

Peu après, ayant hérité de mon père — un industriel connu — d'une fortune respectable, je pus m'offrir cette fantaisie et m'embarquai avec le secret espoir de retrouver en ce pays lointain l'ami hospitalier.

Je dois dire que rien ne m'a donné autant de joies que ces longs voyages vers l'inconnu. Tout ce qui peut intéresser un homme comme moi, je l'ai vu : j'ai chassé le tigre en Indochine, l'éléphant en Afrique, et le puma en Amérique du Sud... Maintes aventures avec les indigènes ou les animaux sauvages des contrées que j'ai traversées m'ont mis en face de risques ou de dangers, mais hors les fièvres qui m'ont tenu alité de longs mois, ma santé a résisté à cette vie mouvementée.

Voilà pourquoi, la promesse de chasses aux Indes avec mon ami me tenta. Lorsque je pus mettre mon projet à exécution, une année s'était écoulée, et il avait été envoyé avec son régiment de Peshawar, dans la vallée du Kabul, vers une région plus éloignée. Je réussis à le rencontrer et ce temps-là est resté pour nous deux inoubliable car il a scellé notre affection d'hommes qui se comprennent et s'estiment.

Aussi, dès que le colonel fut définitivement établi en France avec sa femme, je fus leur hôte, et ils réussirent à me rendre le séjour heureux. Gordon, ce vieux soldat, s'était découvert une nouvelle passion : chacun n'a-t-il pas un faible pour un penchant naturel de sa nature, que ce soit la culture des tulipes ou les collections de vieux manuscrits ?... Cet ami des bêtes (il en apprivoisait lors de ses longs séjours aux colonies) faisait à présent de l'élevage de chiens. Il s'y absorbait entièrement, et son chenil avait acquis une certaine réputation dans la région, les animaux de pure race se vendant à prix d'or. L'utile joint à l'agréable, il jouissait en paix d'un repos idéal.

Je me demandais si, au fond, je n'enviais pas cette existence calme et retirée, tout en ouvrant la lettre de Sidney. Il me disait :

Mon cher et vieil Alex,

Le printemps s'annonce précoce en ce pays de rêve. Les palmiers reverdissent et les oliviers de ma propriété se balancent doucement sous le souffle léger et parfumé d'une brise caressante; allongé sur la terrasse, je respire les fleurs odorantes et contemple sans me lasser cette belle nature dorée par le soleil du midi. Ah ! que ce coin m'enchante... Cependant, je pense qu'il me manque une aimable présence pour que mon bonheur soit complet : vous. M'excuserez-vous de cette verve poétique qui n'est pas dans mes habitudes ?

Virginia et moi venons de parler du bon ami que vous êtes, et serions heureux d'évoquer ensemble le bon temps passé. Notre plus cher désir est donc de vous revoir au plus tôt. Dois-je ajouter qu'ici vous serez assez loin du temps maussade de votre Paris... ainsi que je le sais par les journaux. Je ne puis comprendre comment, lorsqu'il existe un pays aussi clément, vous trouviez du plaisir à patauger dans la boue et à souffrir du froid. Un bon mouvement, bouclez vos valises, nous vous attendons.

Ma femme me charge de ses meilleurs souvenirs, affectueusement vôtre,

Gordon SIDNEY.

Tout en déjeunant, je lus et relus cette missive, puis je jetai un coup d'œil sur la vitre embuée; dehors une pluie battante confirmait les dires de mon ami et ma décision fut prise immédiatement.

Rien ne me retenait, en effet. J'étais libre de ma personne: j'acceptai l'invitation à passer quelques semaines sur la côte d'Azur... Il y avait longtemps, d'ailleurs, que je n'avais revu les scotch-terriers, les bergers et les loulous de la vieille demeure.

Je sonnai.

Baptiste, mon valet de chambre, apparut.

— Monsieur désire ?

— Prépare mes bagages et que la voiture soit prête dans deux heures : nous partons.

— Bien, monsieur.

Il se retira et je me hâtai pour ce départ brusqué, m'en réjouissant comme un écolier de ses premiers jours de vacances. Moi, globe-trotter s'il en fut, qui ai parcouru trois parties du monde, ne pensais plus qu'à un but : ce jour proche qui me retrouverait en ce pays unique et merveilleux...

. . . . . .

Baptiste est vraiment un être exceptionnel.

Imaginez un homme d'une cinquantaine d'années, sec et maigre comme une trique, marchant le dos un peu voûté, aux bonnes

manières de jadis et parlant à la troisième personne bien qu'il soit au service de la famille depuis vingt-cinq ans. Son visage est osseux, et sa peau ridée comme une vieille pomme de reinette, son crâne dénudé contraste avec les favoris qui encadrent cette physionomie avenante au regard bon et rassurant. Les yeux pétillent de malice tout en donnant l'impression d'une tranquillité absolue.

Ce valet de chambre qui, pour moi, est davantage un compagnon tenant lieu de vieux parent ou d'ami fidèle, fait partie de mes habitudes et de ma maison; lui parti, je me sentirais désorienté et je ne saurais m'en passer.

Il m'irrite parfois avec sa froideur muette et son impassibilité, mais ce n'est que passager et je ne peux qu'admirer sa discrétion correcte; Baptiste sait se taire tout en écoutant, il reste observateur mais nul n'entend les réflexions spirituelles qui surgissent à son esprit attentionné. Il ne parle que lorsqu'on l'y oblige. Je comprends mon père qui ne pouvait se faire aider par quiconque d'autre que ce valet de chambre comme on n'en voit plus : tenant la promesse que je lui ai faite à son lit de mort, j'ai gardé à mes côtés le vieil homme indispensable désormais et le traite comme lui-même l'aurait fait.

Baptiste est reconnaissant d'ailleurs de cette attitude de son maître, qu'il a tenu sur ses genoux dans ses premières années, et qu'il sert maintenant avec un dévouement inégalable et une exactitude ponctuelle.

Ceci explique pourquoi mon serviteur ne fut nullement surpris, le matin du départ dans le Midi, d'être prié de s'asseoir à mes côtés, moi conduisant, et lui se laissant rouler, ayant pour unique souci de veiller sur les valises et de descendre plus vite que moi, lorsque nous nous arrêtions, pour m'ouvrir la portière.

Pendant ce voyage, il resta des heures sans ouvrir la bouche, selon son habitude, plongé dans une contemplation du paysage qui lui donnait un air figé, mais il me suffisait de le voir là en cas où une velléité de bavardage me prendrait, pour éprouver une furieuse envie de me taire.

Cher et brave Baptiste ! Je crois que Butler lui-même, le valet de chambre anglais que l'on cite en exemple partout, pourrait prendre modèle sur ta tenue et ton adresse !

Je ne m'étendrai pas sur les détails d'un voyage comme beaucoup d'autres qui se fit sans incidents, puisqu'ils ne sont que de peu d'importance. Nous nous arrêtâmes deux nuits en route : la première à Lyon, où la pluie nous avait précédés, puis à Marseille

avec le temps radieux que nous avions trouvé dès la Provence.

Ce n'est que le surlendemain de mon départ de Paris qu'après avoir fait la corniche par petites étapes dans la dernière journée, nous atteignîmes le but de cette randonnée : le château de mon ami enfoui dans un jardin d'oliviers, de figuiers et de mimosas.

La grille de l'allée centrale glissa silencieusement, nous étions attendus : Gordon avait donc bien reçu le télégramme que je lui avais mis peu après la sortie de la capitale.

Sa joie de me revoir fut sincère et se traduisit en ces tapes familières et cordiales qu'il a coutume de distribuer comme une grande marque d'estime à ceux qu'il aime et dont je me flatte d'être un des premiers. A peine étais-je descendu de mon siège laissant à Baptiste qui saluait avec componction le maître du logis, le soin de rentrer les mallettes, ce qu'il fit sans se presser, aidé des serviteurs de la maison, que mon ami m'entraînait déjà vers le hall spacieux et accueillant où lady Virginia m'attendait pour me souhaiter la bienvenue de sa voix harmonieuse et nette, en termes choisis.

Une année s'était écoulée depuis mon dernier séjour au castel, mais ses habitants n'avaient guère changé. L'hôtesse, qui portait une ravissante robe de voile de teinte claire,

était aussi gracieuse et svelte qu'auparavant; elle était de ces femmes dont on ne peut définir le charme attirant auquel on n'échappe pas, mais qui savent par un mot, un geste, retenir l'attention du plus indifférent.

Gordon, lui, s'appuyait comme de coutume sur sa canne lourde à pommeau d'ivoire à cause de ses rhumatismes, et ne semblait nullement altéré; son visage rude avait toujours porté ces sillons profonds que je lui connaissais, dus aux luttes de sa vie aventureuse et non à une vieillesse qui ne faisait que commencer. Peut-être la « patte d'oie » s'accusait-elle légèrement ? Mais je voulus croire que cela n'était qu'une impression toute personnelle. L'ami que je retrouvais gardait dans l'allure et dans le regard l'empreinte d'une jeunesse indestructible, celle du cœur. Dans le visage bronzé qu'éclairaient deux yeux clairs, on lisait toujours la même bonhommie souriante. Une petite moustache raide, coupée en brosse ornait sa lèvre supérieure.

— J'espère, Alex, que vous avez fait bon voyage ? s'enquit mon ami en me désignant un siège bas.

— Excellent, je l'avoue. Tout à la joie de retrouver pour un temps votre aimable compagnie, colonel.

Les sourcils de mon hôte se froncèrent

pour ne plus former qu'une ligne broussailleuse au milieu du front carré.

— Combien de fois devrai-je vous rappeler, Alex, que du jour où j'ai pris ma retraite, je ne suis plus colonel — surtout pour un bon camarade tel que vous qui m'avez prouvé maintes fois une amitié rare, — mais M. Sidney, un point c'est tout.

A ce moment la porte s'ouvrit et Chara Lal fit son apparition.

J'allais oublier de parler de Chara Lal.

Quand le colonel Sidney avait regagné l'Europe pour y finir ses jours, il n'avait pas voulu se séparer de ce domestique auquel il s'était attaché pour différentes raisons. Cet homme à la peau cuivrée restait le personnage représentatif de tout le passé de mon ami qu'il aimait à évoquer sans cesse.

L'Hindou avait montré à Gordon un dévouement à toute épreuve, lui sauvant la vie dans des circonstances dramatiques au cours d'un rude combat contre des tribus sauvages, et cela, le maître ne l'oubliait pas. Je le connaissais depuis longtemps, mais jamais il n'avait consenti à enlever son costume oriental pour revêtir des vêtements à l'européenne. Il portait une tunique multicolore tombant jusqu'aux genoux ainsi qu'il se doit sous laquelle se voyaient de larges pantalons bouffants et des babouches recourbées. Une

ceinture de soie d'un rouge vif et un turban savamment drapé, jaune, signe de sa caste, complétaient cette tenue originale et inattendue pour le domestique d'un châtelain de ces rives méditerranéennes. Le profil mâle, accusé, semblait sculpté dans de la terre glaise; la peau brune, cuite par le soleil, donnait aux yeux noirs une flamme qui brillait comme des braises, tandis que le reste de la figure restait immuable.

Chara savait se rendre utile, prévenir les moindres désirs. On ne l'entendait ni entrer, ni sortir, mais il était toujours là quand on avait besoin de ses services.

— Chara Lal va vous conduire à votre chambre, me dit mon hôte... Vous n'avez que le temps de vous habiller... Il va être bientôt huit heures...

L'Hindou me conduisit donc à ma chambre puis s'arrêta auprès de la porte :

— Sahib a-t-il encore besoin de moi ? demanda-t-il dans un anglais qui me laissa à penser qu'il avait fait de réels progrès en cette langue. Sa voix, bien timbrée, avait des sonorités qui ne me déplaisaient point.

— Non, répondis-je en la même langue que je connaissais suffisamment sinon couramment, ou du moins si... Où a-t-on logé mon valet de chambre ?

— Ici, tout près, la pièce à côté, sahib.

— Parfait, tu peux te retirer.

L'Hindou fit une courbette à sa manière, et s'en fut après avoir refermé la porte avec une telle délicatesse que je ne m'en aperçus même pas.

Mon premier soin fut de sortir de ma valise l'indispensable pour me changer de ma tenue de route : mon smoking, car je connaissais mon hôte, parfait homme du monde, très à cheval sur les principes, qui aime que la stricte étiquette soit de rigueur dans sa demeure.

Un peu reposé de ces deux jours de route, et ayant effectué un changement rapide car je ne voulais pas faire attendre le châtelain, je descendis.

Déjà le colonel était dans le hall, de belle humeur, le pas allègre.

— Alors, my boy ! Vous voici enfin avec nous ! Venez, nous allons nous asseoir ici pour bavarder quelques instants avant le dîner, qui ne tardera pas à être servi.

Je m'exécutai et m'enfonçai profondément dans le fauteuil moelleux qu'il me désignait:

— Votre chambre vous plaît-elle ? fit Gordon avec sollicitude, répondez en toute franchise.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Vous veillez à tout, mon cher ami, et

il n'est pas difficile de se contenter d'une demeure telle que la vôtre...

— C'est ma femme, surtout, qui s'y entend... En tous cas, si vous en préférez une autre, dites-le moi, il y a quinze pièces dans la maison... à vous de choisir.

— Je ne saurais trop vous remercier de votre accueil, mais je suis certain que je n'aurai pas besoin de me servir de cette autorisation.

— Après le dîner, je vous montrerai ma collection qui s'enrichit de jour en jour, continua le colonel avec un clin d'œil entendu, vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

Et comment, je me souvenais ! Sidney, à part son chenil, avait la manie des bibelots anciens et surtout des tableaux de valeur. Il en possédait de fort beaux et n'avait de cesse tant qu'il n'en découvrit de rarissime.

— Il y a du nouveau, vous jugerez vous-même, je crois avoir déniché un chef-d'œuvre.

— Où cela ?

— Chez un antiquaire à Nice où j'achète souvent des babioles. Cet homme cache dans des recoins sombres des merveilles, et j'ai eu la chance, en bafouillant un peu, en bavardant, de lui faire sortir ce trésor.

— Qui est ?

— Un portrait d'homme... Superbe dans

toute l'acception du mot, et dû au pinceau de Domenico Theotokopuli...

Je ne puis cacher mon étonnement profond et il se prit à rire finement :

— J'étais sûr que ce nom ne vous dirait absolument rien... Sachez, mon cher Alex, que c'est celui du peintre connu sous la dénomination de Greco, l'artiste incomparable, le premier peut-être du « basque » espagnol. Oui, un Greco authentique... J'y ai mis le prix : mille livres !

— Formidable ! Et peut-on savoir où est cette œuvre d'art unique ?

— Un peu de patience, je vous la montrerai moi-même tout à l'heure. Elle est placée dans un endroit digne de son importance et de sa valeur, dans la chambre mauve... Ah ! c'est juste, s'interrompit-il, vous ignorez mon cher, que mon habitation a subi des transformations, oui... j'y ai fait quelques modifications, vous ne reconnaîtrez pas certaines pièces, et je suis particulièrement fier de celle dont je viens de parler : la chambre mauve... Mais j'aperçois Chara, ce qui veut dire qu'il va annoncer que le dîner est prêt. Il ne vous reste qu'à faire dignement honneur au repas que ma femme a commandé spécialement à votre intention.

II

LE GRECO

Au cours du repas, je ne pus que m'extasier en gourmet qui apprécie la bonne chère sur la variété des plats succulents dont lady Virginia connaissait tous les secrets; moi qui fus l'invité des tables les plus renommées, compris mieux pourquoi mon ami vantait à ce point l'excellente cuisine française et félicitai l'hôtesse de cette réussite.

Le café pris, Gordon m'emmena dans le fumoir tandis que sa femme s'éclipsait pour vaquer à d'autres occupations ou plutôt, avec une exquise délicatesse, nous laisser seuls.

Les jambes raides, avec une exclamation de douleur, le colonel s'enfonça dans les coussins de son siège habituel, abandonnant sa canne pour bourrer une pipe qu'il sortit de sa poche et l'allumer.

— Cette boîte qui se trouve à portée de votre main, mon cher, contient d'excellents cigares; servez-vous, si le cœur vous en dit...

Ils sont fameux, vous verrez ! D'ailleurs, vous les connaissez, je crois : des « Upman ».

J'obéis sans me faire prier, bientôt un nuage de fumée bleuâtre nous enveloppa, et mon hôte prit la parole à nouveau :

— Je suis sûr que vous n'avez pas oublié ma promesse, de vous montrer mon Greco ?...

— J'avoue que je serais curieux... et suis très amateur de ces œuvres anciennes.

— Nous irons, mais auparavant je tiens à vous préciser les circonstances qui ont précédé l'achat de cette toile de maître. Une légende m'a été racontée à son sujet. Sans y accorder crédit plus qu'il ne se doit, je pense que pour considérer ce tableau à sa juste valeur il faut savoir son histoire.

— Vous m'intéressez...

— Moi-même, je suis fier de le posséder dans ma collection, car ce ne fut pas sans les plus grandes difficultés que je pus m'en rendre acquéreur. M. Gabriel c'est-à-dire, l'antiquaire qui me l'a vendu et dont je suis un des meilleurs clients, fit mille réticences avant de me le laisser emporter. Je crus que le rusé commerçant avait agi ainsi pour m'en arracher une somme élevée, mais j'ai fait expertiser cette peinture par les plus qualifiés à l'heure actuelle et puis affirmer qu'elle est purement authentique. L'expert

hollandais Jan van Horen, dont vous avez certainement entendu parler, de passage dans la région, consentit à venir jusqu'ici et confirma l'opinion de ses confrères; j'ai donc la conviction de posséder un vrai Greco peint — d'après les connaisseurs — à l'époque de ses débuts. Mais ceci n'est qu'un détail, le plus étrange est le fait que Gabriel mit une mauvaise volonté entêtée à ne pas vouloir me céder cette toile. Lui qui ne cesse habituellement de me vanter ce qu'il a de plus beau et de me signaler les « affaires » qui se présentent, m'opposait des raisons ridicules pour remettre sans cesse... Le premier jour, il me dit que le tableau était vendu; quand je repassai trois semaines après, je revis la peinture à la même place, constatant ainsi que le commerçant m'avait menti. J'entrai pour lui demander des explications et il s'empressa de disparaître, affectant une attitude étrange et me laissant entre les mains d'un commis. Tout cela n'avait fait qu'augmenter mon désir de posséder ce chef-d'œuvre, et un beau jour, je me rendis à Nice spécialement dans ce but. Le bonhomme était tout seul dans sa boutique et je le sommai de me dire la vérité, lui faisant observer que les clients comme moi sont plutôt rares à notre époque et déclarant que s'il désirait que je continue mes acquisitions chez lui, il fallait

que je connaisse les raisons pour lesquelles il m'avait empêché d'acheter ce tableau.

L'antiquaire parut gêné et quelque peu hésitant, mais j'insistai et il céda :

— Croyez que je sais apprécier les acheteurs tels que vous, mon colonel, et soyez persuadé que je n'avais aucune arrière-pensée en vous refusant ce portrait. Si j'ai cru bien faire en agissant ainsi, c'était pour vous éviter des dangers ou tout au moins de graves ennuis.

— Que signifie ? m'écriai-je.

— Je vais tout vous raconter, et vous conclurez vous-même, fit le marchand. Une légende se rattache à cette peinture vieille de plusieurs siècles, elle est peu vraisemblable, mais les circonstances l'ont confirmée, hélas ! par la suite... A l'époque où Domenico Theotokopuli acheva ce portrait, il se trouvait à Madrid et l'œuvre elle-même laisse à penser qu'elle est le portrait d'un Grand d'Espagne, Don Pedro y Carranza, qui avait dû commander ce tableau pour lui-même au Greco. A l'aide d'un manuscrit du dix-septième siècle, j'ai pu reconstituer cette étrange histoire : le personnage en question, dont vous voyez ici les traits, vivant probablement à la Cour, et menant fort grand train se vit tout à coup dans l'embarras ; c'est sans doute alors que le peintre vint réclamer son

dû et se vit renvoyer brutalement. Les deux hommes en conçurent une haine réciproque et le noble ruiné, connu pour ses vices et ses excès, n'hésita pas pour se débarrasser de l'artiste qui le menaçait de se venger à donner l'ordre à quelques-uns de ses gens de l'assassiner. Par miracle, le peintre s'échappa en temps voulu, évitant cet attentat et emportant le tableau qui n'avait jamais été payé par le peu scrupuleux Don Pedro. Greco quitta définitivement Madrid pour se fixer à Tolède où il mourut, comme on le sait, en 1614, âgé de soixante-sept ans. Il avait juré que l'Espagnol paierait de sa vie l'affront qu'il s'était vu infliger et lui envoya la peinture après l'avoir maudite dans un violent accès de colère. Or, le personnage eut une fin dramatique et prématurée, assassiné par une maîtresse jalouse qui, à son tour propriétaire du tableau, mourut paraît-il dans un incendie... Evidemment, les experts que j'ai questionnés à ce sujet prétendent qu'il ne s'agit là que de pures coïncidences et que l'on ne doit accorder aucun crédit à cette prétendue fable pour laquelle ils professent le plus profond mépris. Cependant, j'avoue avoir été troublé par l'enchaînement des faits lesquels, bien qu'impossibles à rétablir dans leur exacte vérité, ne feraient que confirmer ette légende... Pendant de longues années, en effet, on ne retrouve

plus trace du portrait puis, lorsqu'il reparaît, c'est encore pour justifier la malédiction de son auteur qui voua à un mauvais sort acharné les possesseurs de l'œuvre d'art. Je l'achetai personnellement à la vente de l'installation complète du malheureux baron von Holgendorff, le grand industriel allemand, longtemps multimillionnaire, qui se trouva d'un jour à l'autre complètement ruiné et, ne pouvant survivre à la débâcle, se suicida... Vous comprenez, à présent, mon cher colonel, que je ne vous aurais guère rendu service en vous vendant ce tableau ; je ne veux nullement amener sur vous l'ombre du malheur qu'il représente et suis persuadé que vous renoncerez à le posséder.

— Ai-je besoin de vous dire, mon ami, reprit Gordon, que ce récit n'avait fait qu'exciter ma curiosité et, étant homme à aller jusqu'à l'exécution de ses désirs, je ne me tins pas pour battu. Le rusé Gabriel ne venait-il pas d'inventer cette légende du premier mot jusqu'au dernier pour me tenter davantage et m'estorquer ainsi une somme bien supérieure à ce que la toile valait ? Ou bien il avait un autre client ou il essayait de me le faire croire? Vous savez que je ne suis pas superstitieux et puisqu'une semblable pièce devait être l'honneur de ma collection, j'étais loin de vouloir en abandonner l'éventuelle possession.

— Pourtant, fis-je méfiant et prêt à lui tendre un piège, vous avez ce tableau depuis un certain temps déjà ?

— Oui, presque un an...

— Et vous n'avez jamais eu de désagréments ?

— Pire que cela, et c'est ce qui m'a poussé à faire des recherches concernant le passé du Greco.

Le visage du marchand s'était assombri.

— Mon cher colonel, vous n'avez pas été sans savoir que j'ai perdu mon unique fils il y a six mois.

— En effet... Quel âge avait-il ?

— Treize ans... Il partit joyeux avec une bande d'amis pour une excursion en montagne, la malchance voulut qu'il touchât un câble électrique à haute tension et il tomba foudroyé.

— Je me rappelle avoir lu cela quelque part... Mais, rien ne prouve que cet accident puisse se rapporter à la malédiction que l'on attribue à cette œuvre ? Simple hasard qui a voulu qu'elle se trouvât alors entre vos mains...

— Peut-être... répliqua Gabriel en hochant la tête tristement et avec scepticisme.

Je quittai l'antiquaire nullement impressionné par cette croyance que je jugeais exagérée, poursuivit le colonel. Ah ! mon cher

Alex, la possession de ce tableau devint pour moi une idée fixe, je crus en devenir fou et résolus de mettre tout en œuvre pour qu'il m'appartienne ; j'y ai réussi. Suivez-moi... Je vais vous le montrer...

.....

Mon hôte me guida vers le large escalier à tapis rouge, celui-là même qui conduisait au premier étage où se trouvait ma chambre, mais, arrivés en haut, Gordon prit la direction opposée d'après ce que je compris et m'emmena vers l'aile droite de l'ancienne demeure par une longue galerie dont le sol résonnait sous les coups de canne réguliers et le pas lourd de celui qui me précédait.

Dans ce grand hall, je jetai un regard distrait sur les vieilles armures des guerriers d'autrefois dont le colonel n'avait pas voulu déparer la demeure et qui semblaient monter la garde tous les cinq mètres environ, et nous arrivâmes à la pièce en question.

Une large porte à double battant en bois finement sculpté qui aurait fait l'admiration d'un amateur, la fermait; mais déjà mon ami sortait de son trousseau une clé plus petite que les autres et ciselée, pour l'introduire dans la serrure.

— C'est ici !

Il ouvrit et me pria de passer le premier

pour jouir de ma surprise. A peine avait-il allumé un plafonnier en fer forgé qui répandait une lumière douce qu'un cri d'admiration m'échappa en contemplant cette chambre telle que jamais je ne me souvenais d'en avoir vu de semblable...

Les murs étaient tendus de soie mauve pâle, au milieu, un lit à baldaquin occupait la moitié de la pièce carrée au plafond haut ; le sol était recouvert d'un tapis persan dont les tons s'harmonisaient avec les tentures de la fenêtre et les soieries du lit, également mauves.

Une superbe armoire en bois de rose occupait un grand panneau.

Les cadres des tableaux et l'intérieur de la porte, laqué, étaient aussi du même ton : mon hôte pouvait la nommer la chambre mauve par excellence, il avait raison.

— Hein ? Qu'en dites-vous, Alex ? Une merveille, n'est-ce pas ? fit Sidney en s'approchant.

J'inclinai la tête en signe d'approbation sans rien trouver à dire qui traduise suffisamment ma surprise.

— Et maintenant, n'oublions pas le principal pour quoi je vous ai fait monter jusqu'ici... Venez, Alex !

Je ne me le fis pas répéter deux fois.

Du bout de sa canne il me désignait un

cadre doré d'assez grandes dimensions dont je distinguais mal la toile.

— Attendez ! reprit-il en souriant de me voir tendre le cou pour mieux voir le tableau dans un recoin d'ombre.

Gordon, ce vieil amateur, n'omettait aucun des raffinements qu'offre le luxe et n'aurait pas conçu l'emplacement d'une pièce de sa collection sans y adapter l'éclairage approprié. Une petite lampe le mit admirablement en valeur.

Pendant deux ou trois minutes, je ne pus détacher mon regard de cette merveille dont je ne savais ce que je devais admirer davantage : la délicatesse de touche, la netteté du dessin ou la fraîcheur qu'avait conservé la toile malgré qu'elle fusse craquelée légèrement en plusieurs endroits. Ce portrait d'homme donnait l'impression d'avoir devant soi un personnage vivant, et celui qui avait réussi à laisser après plus de trois siècles une telle vérité dans l'expression et un si parfait naturel dans l'attitude, n'avait pu être qu'un génie.

Ce grand d'Espagne portait le chapeau à larges bords orné de plumes le rehaussant, un costume surchargé d'ornements et de broderies, et une collerette plissée se terminant en un rabat d'une légèreté incomparable. Il s'appuyait fièrement sur son épée et il y avait dans cette silhouette je ne sais quoi d'altier

et de dominateur où l'on sentait l'être habitué à commander et à être obéi. De longs gants à la mousquetaire complétaient son riche accoutrement, mais tout cela ne servait qu'à mettre en relief les traits caractéristiques et les yeux froids de ce noble cruel.

Les cheveux longs tombaient presque jusqu'aux épaules, une fine moustache et une barbiche en pointe ornaient ses lèvres minces et la reproduction en était si parfaite que l'on eut dit qu'il allait ouvrir la bouche pour parler... L'orgueil que traduisait toute l'attitude du portrait achevait de vous pousser à l'antipathie pour celui qu'il représentait et dont le corps n'était plus que poussière depuis tant d'années...

C'est cette perfection dans le naturel qui forçait l'admiration, la vie de ce regard incisif et moqueur, les tons particulièrement heureux du costume vert foncé contrastant avec la pâleur du teint : tout attirait et retenait l'attention à un tel point que ces yeux fixes vous poursuivaient même lorsqu'on ne les regardait plus et qu'une sensation imprécise et inexplicable faisait que l'on croyait réellement être avec un homme d'une époque passée qui allait s'animer.

— Alors, mon cher, vous repensez à la légende ?

— Non, j'admire...

Je parlais sincèrement : quel que fut l'artiste qui avait exécuté ce portrait, qu'il ne fut qu'un inconnu ou celui qu'on appelait Greco, son pinceau était celui d'un grand artiste, indéniablement.

Le colonel qui m'observait parut deviner ma pensée :

— Il n'est pas signé... Mais il n'y a aucun doute, les experts ne s'y sont pas trompés... Avouez, mon bon Alex que c'est tout simplement un chef-d'œuvre ?

— Je m'incline, en effet ! En arrivant ici je ne me doutais guère qu'il me serait permis d'examiner ce tableau étonnant de vérité et de naturel, digne de figurer dans un de nos musées. Il eut été dommage de laisser passer une occasion pareille ! Cher ami, je vous félicite de cette découverte et de votre goût si sûr...

— Vous me voyez content, car votre avis compte pour moi avant tout autre... fit Sidney en me saisissant spontanément la main, vous êtes un vrai connaisseur, Alex ! Ainsi celui qui habitera cet appartement sera un privilégié.

— Vous attendez encore quelqu'un ?

— Oui. Un ami que j'estime et auquel je porte une respectueuse affection : le Maharadjah de Jabalpur, dans le plus stricte inco-

gnito, naturellement... Il vous plaira, vous verrez.

— S'il a votre amitié, je n'en doute pas.

— Nous nous connaissons depuis assez longtemps, il m'a écrit qu'il arriverait demain pour quelques jours, profitant d'un voyage d'agrément pour me rendre une visite dont je suis particulièrement flatté. Bien entendu, mon cher Alex, ma première pensée avait été de vous réserver cette chambre, mais vous conviendrez que pour un tel hôte, je devais la garder ?

— Croyez que je vous en aurais prié et à votre place eus agi pareillement.

— J'aime votre tact et la franchise qui vous caractérise ! s'exclama Sidney en me gratifiant d'une forte tape dans le dos, après quoi, de très bonne humeur, il repris sa canne et nous quittâmes la pièce...

Quand je repense, après des années écoulées, à la mort horrible que j'ai frôlé de si près sans m'en rendre compte sur le moment, un frisson me parcourt le corps. Je rends grâce à Dieu d'avoir échappé à ce destin tragique en n'habitant pas la chambre mauve. Mes os pourriraient aujourd'hui dans la terre de la même façon que ceux de la malheureuse qui s'est endormie dans ce lit magnifique à baldaquin.

III

LE SCOLOPENDRE

L'heure vint où je pris congé de mon hôte pour regagner ma chambre dans l'aile gauche du château. Je congédiai Baptiste et m'attardait à la fenêtre donnant sur le parc et les environs immédiats, pour jouir du calme et de la couceur de cette première soirée au castel.

Je ne pouvais me décider à me coucher, demeurant dans la contemplation de la mer proche dont les flots scintillaient de mille reflets lunaires; les vagues battaient les rochers en bas du chemin menant à la rive dans un rythme régulier qu'atténuait la distance. A l'horizon, le bleu sombre se confondait avec le ciel étoilé, l'astre nocturne complétait cet aspect féérique qu'aucun artiste ne saurait traduire dans toute sa splendeur majestueuse et dont la vue inspire les poètes, les rêveurs et les amoureux.

Cette nature reposante aurait dû suffire à me donner la quiétude que je trouve habituellement en la regardant, mais une agitation incompréhensible me gagnait peu à peu, une nervosité que j'attribuai à l'ambiance étouffante annonciatrice d'un orage proche; nulle brise ne soufflait et de gros nuages s'amoncelaient au loin, et je sentis qu'il me serait difficile de dormir. Un sentiment indéfinissable m'obligeait malgré la fatigue du voyage à prolonger cette veille sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Il me fut pénible de chasser de ma mémoire le souvenir de Greco et pendant des heures je fus obsédé par ces yeux froids, ce regard qu l'on n'oublie pas... Ce souvenir ne s'effaça que lorsque je vis un point lumineux, telle une lanterne dans la direction de la mer, formant des demi-cercles. Je la suivais tout en suivant le cours de mes pensées sans m'en rendre compte. Ainsi qu'il arrive dans une de ces longues flâneries nocturnes, je m'ingéniai à suivre cette lueur qui se rapprochait insensiblement. Des pêcheurs du village proche, sans doute, rentraient, leur tâche terminée? Après quelques minutes d'observation, mes yeux accoutumés à l'obscurité découvrirent deux silhouettes qui gravissaient le chemin qui monte vers la propriété. Je ne connaissais pas d'habitation autre que le château dons ces parages et ne pus

m'empêcher de m'étonner intérieurement de ces présences tardives.

Mon attention qui ne s'attachait à eux que pour avoir un point de repère dans ce noir silencieux, fut mise en éveil lorsqu'il me fut possible de les distinguer.

Deux hommes, en effet, l'un d'une taille dépassant l'ordinaire, un géant presque et semblant marcher avec peine, l'autre d'allure jeune encore, avançaient se guidant à l'aide d'une lanterne qu'ils s'efforçaient de cacher, comme s'ils craignaient d'être vus. A un détour de la route ils disparurent mais je les revis peu après, plus proches à présent. J'éprouvai une vive surprise en constatant qu'ils portaient tous les deux un turban : des Hindous se promenaient-ils dans les environs? Cela me paraissait pour le moins étrange...

Immédiatement ma pensée se reporta à ce que m'avait dit le colonel relativement au maharadjah qu'il attendait le lendemain et je conclus que ces promeneurs devaient appartenir à sa suite.

Le fait n'ayant plus d'intérêt pour moi, je me décidai à me mettre au lit, bien qu'une atmosphère lourde et orageuse ne fit que m'accabler davantage. Tirant les rideaux de cretonne et laissant la croisée grande ouverte, j'espérai un repos tranquille. J'éteignis, puis

rallumai la lampe de chevet et ouvris un livre. Fait curieux : ce roman commencé à Paris et que j'avais hâte de terminer puisque ce départ précipité ne m'en avait pas donné à loisir, ne m'intérressait plus maintenant; il me paraissait long et au bout d'une demi-heure je me plongeai dans les ténèbres, cette fois dans l'espoir d'un sommeil réparateur.

S'il y a quelqu'un qui est accoutumé aux chaudes nuits de l'Orient qui prêtent à la rêverie et assombrissent les idées, c'est bien moi; or, le soir de mon arrivée, l'air me semblait irrespirable, la transpiration perlait à mon front au moindre de mes mouvements, et je résolus de rester immobile, étendu dans le noir, les yeux grands ouverts.

Le silence était seul troublé de temps à autre par quelques aboiements des habitants du chenil situé un peu en arrière du château, et les minutes s'écoulèrent...

Tout à coup je sursautai : des coups secs et répétés à plusieurs reprises résonnaient en bas, on aurait cru que quelqu'un tapait avec un bâton sur un mur proche. D'un bond, sans prendre le temps seulement d'allumer, j'enfilai ma robe de chambre et tâchai de voir de ma fenêtre la cause de ce bruit insolite.

A peine étais-je sur le balcon qu'une main me saisit, me serra la gorge de telle manière que mon cri de stupeur fut étouffé complè-

tement, tandis que l'on me rejetait brutalement à l'intérieur de ma chambre. Je crus m'évanouir : un homme plus grand et plus corpulent que moi me forçait à m'étendre à nouveau sur mon lit. Dans l'obscurité je ne pus le distinguer, mais voilà que le bruit reprit :

« Toc, toc, toc, toc ».

C'était sans nul doute sur le parquet de la pièce.

Je ne sais comment je parvins à trouver le commutateur, mais je pus allumer et détaillais enfin le géant.

Car je me voyais à la merci de celui que j'avais aperçu dans le chemin auparavant, et dont je comprenais à présent la démarche lente et les coups qu'il faisait avec une sorte de bout de bois épais sur lequel il s'appuyait comme sur une canne de sa main gauche.

L'Hindou, vêtu d'un costume de son pays mais presque en haillons, avait un visage menaçant, encadré d'une barbe noire taillée en carré, et semblait un véritable athlète d'une force exceptionnelle. Il brandissait de sa main restée libre un poignard — sorte de kriss — dont la lame étincelait contre mon cou.

— Un mot de toi et je te tranche la gorge ! chuchota-t-il dans un anglais approximatif.

Je n'eus garde de bouger car tout dans son attitude dénotait qu'il se tenait prêt à s'exécuter. D'ailleurs cette apparition inattendue et invraisemblable me coupait bras et jambes et j'aurais été bien en peine de crier ou de me mouvoir : mes membres se raidissaient, paralysés.

C'est seulement alors que je compris, sa tunique s'était soulevée dans un faux mouvement, que cet être effrayant était amputé d'une jambe et en portait une en bois. En même temps, je découvris son compagnon caché par sa haute corpulence, qui était derrière lui, prêt à lui porter main forte. L'autre Hindou soutenait le géant, paraissait plus jeune et ses traits étaient réguliers, son costume ne différait guère de celui du premier.

La lame effleura ma peau et je me crus perdu.

Que me voulait l'asiatique qui me fixait sans cesse ? Je le sus bientôt :

— Est-il déjà arrivé ? demanda le colosse.

— Qui cela ? articulai-je avec peine.

— Le radjah de Jabalpur.

Cette précision me cloua de stupeur : que devrais-je répondre ? Je fis signe que non.

L'autre recula, gardant toujours son poignard dans la main et poursuivant d'un air méfiant :

— Tu ne mens pas ?

— Non... Il n'est pas ici, confirmai-je. Mais me direz-vous pourquoi il faut...

L'homme se tournait vers son acolyte tout en m'imposant silence; ils parlèrent ensemble en langue hindoue que je ne comprenais point et parurent prendre une détermination, laquelle ?...

— Il n'échappera pas à la vengeance ! proféra le géant avec une telle expression de haine que je frissonnai. Sa mort est décidée, tu peux lui dire que le Scolopendre le guette.

Sans que j'aie le temps d'en tirer d'autre explication, les deux hommes disparurent sur le balcon et se perdirent dans les ténèbres.

Je n'osai faire un geste et restai prostré, revenant peu à peu de cette émotion et craignant que l'un d'eux ne reparaisse pour m'achever. J'entendis le claquement de la canne qui s'espaçait et me décidai alors à me glisser sur la fenêtre, pensant qu'ils redescendraient probablement le sentier par lequel je les avais vu venir.

Leurs silhouettes se distinguaient vers la grève et je devinai, plus que je ne vis, qu'une embarcation repérée grâce à sa lumière mouvante, les attendait.

Longtemps je méditai cette aventure extraordinaire : Que voulait donc du maharadjah celui qui disait se nommer le Scolopen-

dre ? Pourquoi cette férocité et cette promesse de mort inexorable ? Comment savaient-ils que ce personnage serait l'hôte du castel ?

Ceci restait pour moi inexplicable, cependant ce qui m'apparaissait avec netteté, c'était mon devoir d'avertir le maharadjah dès son arrivée, car tout semblait indiquer qu'une grave menace mettait ses jours en danger...

. . . . . .

Succédant à une nuit blanche le sommeil pesant vint me prendre vers l'aube, ce qui fit que je ne me réveillai qu'à dix heures passées après un cauchemar où toutes les péripéties du soir s'entremêlaient sans que je puisse les écarter de mon esprit.

Un soleil magnifique illuminait la mer et le ciel limpide, mais je m'empressai de m'apprêter pour retrouver mon hôte.

Lorsque je descendis, je le vis en effet, plongé dans un journal ; à mon approche, il se leva avec un grognement amical.

— Morning... Alors, vous voilà enfin, Alex! Sacrebleu, vous avez le sommeil dur ! On voit que vous n'êtes pas habitué à vous lever tôt... Il faut avoir connu la discipline militaire comme moi pour en goûter les avantages, mais passons... Vous devez vous sentir

ici comme chez vous mon bon ami. Ma parole, on dirait que ça ne va pas ! Est-ce que je me trompe ? Quelle mine ! Seriez-vous souffrant ?

— Du tout, du tout, mon cher Gordon... Je me porte aussi bien que possible dans les circonstances actuelles.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je suis dans une situation quelque peu délicate et...

— Vos contrariétés sont les miennes, confiez-moi vos ennuis et nous arrangerons cela ensemble.

— C'est bien pis ! Lorsque vous saurez qu'il s'agit d'une chose grave... Mais je vais vous raconter...

En homme qui ne frappe pas pour rien, Sidney me prit par l'épaule et me donna un conseil pratique:

— Déjeunez d'abord, après nous verrons.

Le colonel m'accompagna et tout en prenant mon café, après m'être enquis de lady Virginia, je lui fis part de ma terreur nocturne, en n'omettant aucun détail susceptible de l'intéresser : les deux Hindous, leurs questions et surtout les paroles de la fin.

Tout d'abord je ne lus sur les traits de mon hôte qu'une grande perplexité qu'il s'efforçait de dissimuler comme s'il imaginait que j'avais rêvé, puis au fur et à mesure que mon

récit se précisait, il montra de l'inquiétude. Il jugeait cette histoire invraisemblable et resta muet un long moment après que j'eus achevé.

— Voyons, Alex, êtes-vous certain de ce que vous avancez ? Ne serait-ce pas un... comment dirais-je... hum...

— Je sais ce que vous supposez, et voudrais croire que ce n'est que cela, mais je dors trop bien habituellement pour m'y tromper, c'est la vérité et sans aucune exagération.

Sidney voulut se lever mais se laissa choir sur son fauteuil.

—Aïe ! sacré rhumatisme ! Au fait, vous dites que le géant vous a parlé du Scolopendre ?

— Oui..

— Si j'ai bonne mémoire, c'est une sorte de millepattes, animal très venimeux... Mais je ne puis saisir le rapport qu'il peut avoir avec ce qui s'est produit...

— Votre ami arrive ce matin, je crois ?

— Justement, j'ai envoyé Chara à la gare avec ma voiture et il ne doit pas tarder... Tenez, j'entends le clakson : voilà votre hôte.

Déjà il se disposait à aller au devant de l'arrivant, mais il se retourna vers moi en me recommandant à mi-voix :

— Surtout pas un mot ! Ne l'effrayons pas tout de suite... Je choisirai le moment.

— Entendu ! Comptez sur moi, fis-je sur le même ton tout en le suivant vers la porte d'entrée.

Appuyé sur sa canne, l'hôte alla à la rencontre de celui qui gravissait allègrement le perron. Je me tins à quelque distance tandis que le maharadjah serrait la main de Sidney avec toutes les marques de la plus grande sympathie et d'une parfaite connaissance des matières occidentales, et mon ami répondit dans le même langage de son invité, en hindou, sans que je comprenne.

Si j'avais imaginé ce personnage venant avec une suite digne de son rang et habillé selon le costume traditionnel, j'aurais reconnu bien rapidement mon erreur grossière : à part le turban en soie verte qui se drapait harmonieusement autour d'un visage oriental, l'invité de marque avait adopté les manières européennes.

Il portait un complet clair de voyage, de tons gris, à carreaux, et me salua avec courtoisie. Un sourire éclaira son visage bistré aux yeux pétillants d'esprit, on devinait en lui un observateur averti, et un charme prenant se dégageait de sa personne digne et cependant d'une simplicité amène.

Tandis que le colonel et moi l'accompagnions dans le hall et que deux de ses ser-

viteurs se chargeaient des bagages nombreux, la conversation commença :

— Ma joie ne connaît pas de bornes, fit Sidney, de vous recevoir comme hôte dans ma modeste demeure.

Le maharadjah sourit, démontrant qu'il était inutile d'en parler. Des politesses furent échangées, l'invité s'exprimant en anglais avec clarté et précision, ce qui laissait deviner sa culture étendue.

Probablement, il avait dû étudier dans une des grandes Universités d'Angleterre ainsi que tous les jeunes gens de sa qualité. Cet homme élégant et raffiné était un parfait gentleman.

Nous parlâmes de son pays, des chasses, et des voyages lointains... Le maharadjah avait beaucoup lu et pouvait donner son opinion personnelle sur les sujets les plus divers. Brillant causeur, nous prenions plaisir à l'écouter, puis, étais-je encore sous l'impression de la nuit ou bien le colonel lui-même attaqua-t-il ce sujet, toujours est-il que la conversation dévia vers les animaux de l'Asie : éléphants, tigres et autres...

Je brûlais d'impatience d'avertir le nouvel hôte de mon aventure, mais m'y pris de telle sorte que cela ne fit qu'augmenter mon embarras sans rien éclaircir. Je faillis tout gâcher en arrivant, je ne sais trop comment,

à questionner l'invité sur les millepattes. Le colonel me jeta un regard qui en disait long mais il n'était plus temps de reculer.

Son Altesse, qui jusqu'alors n'avait accordé que peu d'intérêt à mes paroles, parut m'écouter plus attentivement quand je lançai cette allusion. Comment me tirer de l'impasse où je venais de me fourrer ? Sidney résolut de dévoiler la vérité :

— Il est préférable, mon cher hôte, que je vous mette de suite au courant d'un fait assez troublant qui s'est produit cette nuit même dans ma demeure et auquel, d'ailleurs, je n'attribue qu'une importance relative, mais que je juge nécessaire de vous raconter.

— Comment donc, je vous en prie...

— Dites vous-même, Alex, fit Gordon, puisque vous avez été le témoin de cette aventure.

Je ne me fis pas prier.

Fis-je bien ou mal alors de dire toute ma pensée sans contraintes ni réserves ? Encore à présent, je me le demande...

L'expression du radjah avait perdu en un instant sa dignité grave pour laisser deviner un trouble que trahissait un plissement de front imperceptible, un tremblement léger des mains, comme s'il avait toutes les peines du monde à cacher son émotion. Mais cela fut de courte durée : avec une volonté admi-

rable, il se maîtrisa et recouvra le calme inébranlable qui était le sien, répondant de telle manière qu'on eut pu croire qu'il ne prenait pas mes paroles au sérieux.

— Je ne connais pas les hommes en question, et n'ai jamais vu de scolopendre... me dit-il avec une brièveté qui signifiait qu'il préférait se taire sur ce point.

Nous respectâmes ce désir, et il sut enchaîner la conversation avec une bonne grâce parfaite, paraissant oublier déjà les craintes dont je l'avais informé, et questionnant le colonel sur le castel et ses nouveaux habitants.

Je me sentais mal à l'aise, me demandant si j'avais tort ou raison de m'inquiéter et d'attacher trop d'importance à ce qui n'en valait peut-être pas la peine... En tous cas, une satisfaction toute personnelle me restait : ma conscience était nette. A l'hôte de tirer profit de cette confidence.

IV

MAONI

Dans l'après-midi, Son Altesse se retira pour se reposer dans son appartement et le colonel en profita pour m'emmener dans le parc tout en devisant.

— Au fait, Alex, je m'étonne que vous n'ayiez pas demandé à visiter les habitants du chenil.

— Je dois avouer que toutes ces aventures me les ont fait oublier, mais ce serait avec un réel plaisir que je vous accompagnerais là-bas.

— Allons... Vous ferez connaissance des nouveaux et vos favoris, les terriers écossais sont en nombre respectable.

J'ai toujours eu un faible pour ces animaux de petite taille mai si amusants et intelligents. Ayant suivi Gordon, je constatai bientôt qu'il avait donné à son occupation favorite une importance que justifiait les agrandissements et transformations de tou-

tes sortes apportés aux niches et enclos spécialement réservés aux chiens selon leur race et leur grandeur.

Ils paraissaient parfaitement heureux et saluèrent l'arrivée de leur maître par un concert d'aboiements retentissants qui formaient une cacophonie magnifique !

Je compris quel soin apportait le vieux retraité à s'occuper de ses pensionnaires qu'il appelait tous par leurs noms respectifs tout en me désignant ses favoris : un basset un peu grotesque, aux longues oreilles, et un magnifique braque tacheté répondant au nom de Rex.

Gordon s'arrêtait complaisamment me donnant des détails sur les circonstances de l'achat des bêtes de pure race ou m'expliquant des croisements curieux qu'il avait essayés ayant donné des résultats étonnants. Je m'extasiai sur un sydenham terrier d'une blancheur de neige comme on en voit rarement.

— Un vétérinaire vient régulièrement de Nice, chaque semaine, pour me donner quelques conseils, continua Sidney, et jugez vous-même : ils ont le poil brillant, signe de santé, et montrent une gaîté d'animaux menant une vie saine.

Il s'interrompit pour regarder aux alentours semblant chercher une présence fami-

lière : de ses lèvres sortit une sorte de sifflement très doux et modulé qu'il n'eut pas besoin de répéter plusieurs fois, déjà une magnifique bête surgissait au détour d'une allée et bondissait sur son maître avec des démonstrations sans fin d'amitié. Gordon le laissait faire :

— Bas les pattes, suffit ! dit-il enfin sur un ton de commandement. Mon cher Alex, voici Xerxès, mon compagnon préféré.

En prononçant ces mots, il flattait de la main le cou soyeux de l'animal, un berger de toute beauté, aux pattes puissantes, à la queue fournie, au poil long et lustré, que l'on aurait pu comparer à un loup dont le regard compréhensif et soumis témoignait d'un attachement sans borne à son ami. Son museau était long et fin, et il guettait, frémissant, un geste, une parole, pour obéir immédiatement; les oreilles dressées, le cou tendu, le chien nous accompagna et je l'admirai longuement.

— Je l'ai eu tout petit ici, et c'est moi qui l'ai dressé; il exécute des tours extraordinaires tels qu'il en fera devant vous tout à l'heure, et surtout, il peut se mesurer avec les meilleurs « policiers » qui soient... Je suis bien gardé ! conclut en riant, Gordon...

— Vous me donnez l'envie d'en posséder

une pareille, mon cher, fis-je en caressant la bête

— Bah ! Ils ne sont heureux qu'en se sentant en liberté, dans un parc, comme celui-ci, croyez Alex que je les choisis, non pas égoïsme, mais ainsi que des enfants, pour eux-mêmes. N'est-ce pas, mon vieux ? On s'aime bien nous deux ?

Ceci s'adressait à Xerxès qui secoua la tête énergiquement, paraissant avoir compris le sens de ces paroles. Sidney poursuivit :

— On m'en a offert jusqu'à cinq mille francs car on connaît sa valeur et son flair, mais je tiens à le garder et ne m'en séparerai jamais...

A ce moment, des pas retentirent dans l'allée et un homme revêtu d'un tablier de jardinier s'approcha rapidement de nous et salua le maître de la maison; ses cheveux tiraient sur le roux, mais son visage indiquait qu'il n'était plus jeune. Il portait une sorte de grande bassine contenant du riz mêlé à des morceaux de viande.

— Voilà mon brave Smith, m'expliqua le châtelain, il est chargé personnellement de veiller à l'entretien des niches et à la nourriture des chiens.

— Pauvres bêtes, Je suis en retard, fit le bonhomme sans s'arrêter, elles n'ont pas encore mangé... Excusez, messieurs...

— Allez... Je suis tranquille, ils ne mourront pas de faim, approuva mon ami avec un sourire.

Le serviteur disparut, bientôt entouré par les bonds désordonnés de ceux qui les reconnaissaient. Le colonel le suivit du regard :

— Quel homme dévoué ! Il ne saurait se passer de cette tâche que je lui ai confiée, adore mes chiens et vient les voir trois fois par jour... Il m'a rendu de grands services, c'est un ancien caporal au trente-troisième régiment de chasseurs, et je peux lui confier n'importe quelle mission de confiance...

Tandis que nous reprenions le chemin du castel, moi réglant mon pas sur celui du colonel, Xerxès nous accompagnait joyeux.

Le moment était choisi pour entretenir mon ami de ce qui me tenait à cœur :

— Voulez-vous me dire franchement, Gordon, ce qui vous frappe dans cette histoire de Scolopendre ? Qu'en pensez-vous ?

— Pas grand chose, répondit Sidney après réflexion. En tous cas, dormez sur vos deux oreilles, mon cher, ajouta-t-il, je prends mes précautions pour assurer la sécurité de ma maison et ne peux mieux faire que de lâcher Xerxès à partir de cette nuit...

Un battement de queue ponctua les paroles du maître, puis le chien berger reprit un

galop pour se perdre dans le parc, tandis que Sidney affirmait :

— Il ne craint personne, possède un instinct sûr, et fait peur aux plus audacieux... Je vous parie tout ce que vous voudrez que les Hindous — si toutefois ils ont la mauvaise idée de revenir — ne seront pas longs à déguerpir et après ne mettront plus les pieds ici...

* * * .....

Le château fut, à partir de ce jour, animé par une activité inhabituelle. De nouveaux hôtes étaient attendus et d'autres arrivèrent par surprise, ce qui créa de nombreuses allées et venues de la grille à la gare et Chara ne savait plus où donner de la tête. Le colonel se montrait ravi de cette agitation qui régnait partout et lady Virginia se chargea de mettre de l'ordre tout en veillant à l'installation des invités supplémentaires. Désormais huit couverts réuniraient dans une intimité charmante les voyageurs et les châtelains hospitaliers.

Peu avant le dîner du soir, chacun fit connaissance et mon ami, avec son adresse et le tact propre aux Anglais qui considèrent la politesse comme un devoir élémentaire, sut mettre tout le monde d'accord. Une parfaite harmonie régna entre les personnages si différents qui nous entouraient.

Le maharadjah, qui descendit en fin d'après-midi amena avec lui une ravissante compagne, orientale également, qu'il faisait passer pour sa secrétaire vis-à-vis de nous, mais qui — d'après les égards qu'il avait pour elle — devait lui être chère. Sans savoir exactement à quoi se bornait son rôle, il était incontestable que cette jeune fille de l'Inde représentait une beauté rare.

Drapée harmonieusement dans le costume de son pays, qui mettait en valeur son corps merveilleusement proportionné d'une souplesse extraordinaire, elle savait prendre des attitudes naturelles et une démarche simple qui la rendaient comparable à une créature de fiction. Son profil classique de déesse, ses yeux sombres aux longs cils recourbés, la blancheur éblouissante de son teint nacré, et ses cheveux d'un noir d'ébène rattachés en nattes sur le cou mince, suscitaient et retenaient l'admiration du plus indifférent. Sur son front, un tatouage savant rouge, du Dieu Cica, indiquait un signe de noblesse, et dans la narine droite, extérieurement, un brillant de petite taille était incrusté comme il est de coutume dans sa patrie, dès la naissance. De longs pendants d'oreilles en or pur complétaient l'harmonie de ses traits et de sa toilette.

Qui était Maoni ?

Elle fut accueillie avec autant d'attentions que le radjah lui-même et se mêla à la conversation d'une manière discrète, laissant deviner un respect de bon ton pour ce qui touchait l'Angleterre et la France. Je pris plaisir à lui parler des mœurs et des légendes de son pays jusqu'au moment où le rapide de seize heures quarante-cinq amena d'autres amis.

Ce fut d'abord miss Edith O'Neill, une Irlandaise, qui ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ans dont l'opposition avec l'Orientale forma un contraste des plus intéressants.

Sans posséder la régularité de traits de l'Hindoue, elle n'en dégageait pas moins un charme propre à sa nature de blonde aux yeux bleus type de la sportive par excellence, à l'abord franc sans timidité ni prétentions exagérées.

Miss Edith était accompagnée d'un garçon fort sympathique, lui ressemblant un peu, mais la dépassant en hauteur d'une tête, son frère Frédéric.

Il pouvait avoir quelques années de plus que sa sœur, et ses manières distinguées et décidées à la fois, étaient celles du jeune homme moderne de bonne famille. J'appris en effet, qu'il travaillait comme ingénieur dans une grande usine de Manchester, et ve-

nait en congé chez le colonel qui l'estimait beaucoup.

Ces deux jeunes gens avaient des liens étroits de parenté avec lady Virginia, étant ainsi la nièce et le neveu de Sidney.

Sur le tard une puissante limousine déposa à l'entrée du parc le huitième personnage auquel je fus présenté : Herr von Kramer. Il venait pour peu de temps, passant dans le Midi, et ne voulant pas manquer de revoir son ami le colonel, qu'il connaissait de longue date et avait perdu de vue depuis dix ans. Ensuite il ferait route vers l'Italie, jusqu'à Naples.

Ce citoyen de la vieille Allemagne était un être fort curieux : de carrure épaisse, la tête rasée, le front têtu, le nez écrasé comme celui d'un boxeur, et les yeux sans autre expression que celle des hommes de sa race, un certain orgueil hautain mêlé de fierté, il laissait peser sur chacun un regard gênant sans que l'on sache pourquoi. Un monocle en verre épais semblait l'occuper prodigieusement lorsque, avec un rictus de ses lèvres épaisses laissant voir des dents en or, il l'enlevait ou le replaçait à son œil gauche.

Tel était von Kramer qui me serra les doigts maladroitement avec tant de vigueur que j'eus peine à retenir un cri en sentant

craquer mes phalanges sous cette pression démonstrative.

Il fut accueilli avec la même affabilité que les autres arrivants, et le hall retentit du bruit des installations, des rires jeunes et des mots spirituels. Lady Virginia allait de l'un à l'autre, aimablement, avec son habituel « How do you do ? »...

On se mit à table, et bientôt la glace fut rompue entre tous et chacun s'efforça de s'intéresser du mieux possible à son voisinage afin de se montrer courtois, ce qui établit vite une conversation où le français, l'anglais et l'allemand, sans compter la langue hindoue, se répondaient en des exclamations couvertes par moments du bruit des verres qui s'entrechoquaient. La maîtresse de céans sut maintenir avec grâce l'entrain qu'elle avait créé. Quelques bouteilles de champagne furent débouchées et la soirée se prolongea fort avant dans la nuit.

Vers une heure du matin, on se sépara enfin et les lumières du grand salon s'éteignirent une à une tandis que les invités se retiraient.

Avant de me déshabiller, et ne voulant nullement me laisser surprendre par des visites intempestives et fort désagréables, je commençai par vérifier mon revolver que je glissai sous mon traversin, à portée de ma

main. La nuit était sombre, je scrutai les environs pour tâcher de distinguer si la lanterne faisait des signaux suspects, mais rien de semblable n'apparût, prévoyant un danger, ni lueur, ni bruit.

Je me couchai donc, à demi rassuré, et machinalement, saisis un livre, celui-là même abandonné la veille, et ce récit historique au passionnant héros me fit oublier tout autre préoccupation, quand... l'imprévisible se déclencha...

A travers un murmure de voix confus, mon oreille exercée aux menus bruits, reconnut les heurts dont je savais trop bien ce qu'ils signifiaient pour ne pas m'en inquiéter.

Toc, toc, toc, toc...

Les coups de canne reprenaient...

Une angoisse m'étreignit. L'homme à la jambe de bois était donc revenu ? Son pas caractéristique s'efforçait de diminuer de résonance, mais je ne m'y trompai point, l'ayant entendu la veille. Etait-ce moi qu'il guettait encore une fois ? Ce coup-ci, je me tenais sur ma défensive et lui déchargerais mon browning que je pris, dès que je l'apercevrais. Revêtant ma robe de chambre, je sortis comme le soir précédent sur le balcon.

A ce moment précis, un coup de feu partit et le silence se rétablit mystérieux. Il y eut

un cri déchirant et court, mais je ne pus rien voir dans ce noir opaque.

De plus en plus nerveux et inquiet, je fus en une seconde sur le palier et résolus d'en avoir le cœur net. Mon arme en main, je descendis quatre à quatre l'escalier en bas duquel je trouvai quelqu'un qui s'apprêtait à monter : le colonel.

— Que se passe-t-il donc, lui criai-je ?

— Comment le saurais-je ? Je croyais que c'était dans votre chambre. Vous n'êtes pas blessé ?

— Non, mais la détonation m'a semblé toute proche...

— Oui, je l'ai perçue très nettement, mais je me demande d'où elle provient ? Il y a une chose que je ne m'explique pas, c'est que Xerxès n'ait pas donné l'alarme.

— En effet, je n'ai entendu aucun aboiement...

— La seule solution est d'aller voir dans le parc, vous venez avec moi. Alex ?

— Bien entendu... je vous suis. J'ai un revolver, et vous ?

— Moi aussi, attendez un instant.

Il alla prendre dans son bureau une lampe électrique et ressortit rapidement.

— Ne perdons pas une seconde, souffla-t-il, et attention...

J'opinai d'un geste et nous marchâmes côte

à côte en évitant de trahir notre présence. Selon mes indications approximatives, nous décidâmes d'un commun accord de prendre le chemin conduisant à la mer. Mais là, comme dans le parc, rien, seul le battement des vagues contre les rochers...

Au moment de rebrousser chemin, une voix retentit derrière nous et le colonel leva sa lampe dirigeant le faisceau lumineux vers l'arrivant, essoufflé d'une course précipitée :

— Qui va là ? fit Sidney d'un ton énergique.

— Monsieur le colonel... venez vite, c'est urgent...

Smith apparut en pleine lumière, bouleversé et anxieux.

— Vous avez vu quelque chose, vieux ? Parole d'honneur, vous êtes plus apeuré que nous.

— Il y a de quoi, mon colonel.

— Racontez, qu'attendez-vous, bougre ?...

— Il vaut mieux que vous voyiez vous-même.

— Où cela ?

— En montant, par là... Je viens de faire une découverte épouvantable. Xerxès...

— Quoi ?

— Venez, messieurs.

Tremblant il nous guide et nous le suivî-

mes aussi vite que le permettaient les rhumatismes de mon ami.

Smith désigna du doigt un bosquet où des traces de sang dénotaient un pasage récent. Des branchages tordus ou brisés recouvraient à demi une forme allongée dans l'herbe, le poil collé par endroits, celle du beau chien si vivant et si heureux quelques heures auparavant. Devant le spectacle horrifiant qui s'offrait à nos yeux, nous reculâmes, bouleversés.

Xerxès, la bonne bête, gisait dans une mare de sang noirâtre, sa tête superbe tailladée, et de sa gorge ouverte en une plaie affreuse un filet rouge coulait encore pour se perdre dans la fourrure : le chien était mort...

Les conséquences de cette atroce découverte furent beaucoup plus fortes sur mon pauvre ami que je ne l'aurais supposé. Son visage devint livide, il éclata en sanglots, et je dus le soutenir tant sa faiblesse semblait extrême.

— Pauvre... pauvre Xerxès ! gémissait le colonel, qui a pu commettre cette abomination ?

Son désespoir faisait peine à voir. Je ne trouvai aucune parole pour le remonter un peu et fit signe à Smith, ému lui aussi, de m'aider à emmener Gordon, craignant que la vue du cadavre ne lui redonne une nouvelle crise de larmes.

Il se laissa entraîner et nous reprîmes la direction du château après qu'il eut jeté un der-

nier regard sur le corps déjà froid. Moi-même, j'adore les chiens et prenait part de tout cœur à cette douleur d'un être humain et bon.

A peine rentré, Sidney s'écroula sur une chaise, paraissant un peu calmé et cependant d'une pâleur livide. Il passait la main sur ses yeux comme pour chasser la vision insupportable, mais un tremblement continuel l'agitait malgré l'effort qu'il faisait pour éviter ce souvenir macabre...

En plus de la mort sauvage que l'on avait fait subir au chien, une autre inquiétude s'emparaît de moi que je n'osais communiquer : la fin du brave animal laissait à supposer que quelqu'un l'avait supprimé dans un but précis, lequel ?

L'assassin rôdait-il encore autour du castel pour préparer un autre crime ? Etait-ce bien le Scolopendre ? Qui avait tiré ce coup de feu ?

L'irruption subite du maharadjah me cloua de stupeur.

Ce n'était plus le même homme, son attitude étrange m'obligea à le considérer avec attention : il semblait avoir perdu tout son sang-froid propre cependant aux gens de sa race des plus terribles événements, son visage altéré était couleur de cendre, ses yeux hagards me faisaient presque peur.

— Cette détonation... vous l'avez entendue? cria-t-il.

— Bien sûr, mais...

— C'est moi-même qui ai tiré.

En effet, nous vîmes qu'il tenait encore un revolver dans sa main droite et attendîmes d'autres explications qui ne vinrent pas. Il se taisait comme s'il se remémorait une scène tragique.

— Maoni ! hurla-t-il avec un geste égaré, où est-elle... ? L'avez-vous aperçue ?

Nous répondîmes négativement.

— Venez alors... Je vous en supplie, venez avec moi.

Le colonel n'était guère en état de le suivre, cependant avec son endurance habituelle, il se fit violence et me précéda dans l'escalier où le radjah avait disparu en avant. L'invité se dirigeait certainement vers sa chambre ; mais n'était-ce pas précisément de là qu'il venait de sortir? Cette pensée me troubla profondément. mais je l'entendis cogner à la porte avec impatience, il en secouait la poignée avec force puis se tourna vers nous qui arrivions.

— Enfin ! Vous voilà... Je ne puis ouvrir ! C'est fermé de l'intérieur, comprenez-vous ?

Tous trois nous nous trouvions en face du battant sculpté qui donnait sur la chambre mauve.

— Pourquoi cette hâte, Altesse ? s'étonna Sidney un peu offusqué.

— Après vous saurez... Ouvrez, de grâce... aidez-moi ! Je crains le pire, Maoni est là et ne répond pas...

Le colonel sortit rapidement son trousseau de clés et introduisit celle que je connaissais bien dans la serrure. Le maharadjah se précipita comme un fou.

Le noir complet qui régnait dans la grande pièce ne nous permit pas de voir, mais un courant d'air accusé décelait que l'on avait laissé la fenêtre largement ouverte.

L'Hindou alluma après avoir cherché le bouton contre les boiseries. Un cri rauque s'échappa de sa gorge, une plainte aiguë et inhumaine... Il s'effondra au chevet du lit à baldaquin...

Le premier, je m'approchai et pus voir ce qui avait causé sa douleur soudaine et reculai épouvanté. Etendue sur le lit princier, la figure blême enfouie dans les dentelles, le corps caché à moitié par les soieries mauves, encore toute habillée, la malheureuse jeune fille ne donnait plus signe de vie. Aucun souffle ne passait entre ces lèvres minces. Le nez se plissait et les yeux écarquillés et vitreux semblaient me fixer sans me voir dans une épouvante indescriptible. Quelle atrocité !!

J'osai à peine regarder, et cependant là n'était pas le plus terrible.

La gorge tranchée en une large plaie d'où le sang coulait, la carotide avait été coupée net.

Des taches rouges avaient giclé également sur le tapis et les draps...

Le maharadjah sanglotait et faisait peine à voir. En m'approchant, je distinguai, sur la poitrine de la morte qui n'était qu'un cadavre horriblement mutilé, quelque chose d'assez long, grisâtre, qui grimpait, sorte d'insecte aux pattes innombrables...

Pour la première fois de ma vie, je voyais cette bête repoussante, affreuse, et saisi d'un dégoût insurmontable, je compris que c'était un scolopendre...

V

LA BAGUETTE EMPOISONNEE

Le colonel, découvrant à son tour la bête venimeuse qui cherchait à fuir, la jeta à terre avec précipitation et la piétina pour l'écraser définitivement; il était temps : le millepattes touchait presque le maharadjah qui, effondré dans sa douleur, n'y prenait pas garde.

Il paraissait en proie à une léthargie étrange, restant immobile telle une statue. Puis, il revint peu à peu à la réalité tandis que des sanglots le secouaient trahissant un profond désespoir que nous n'osions troubler.

Enfin, Gordon posa la main sur l'épaule de l'Hindou et murmura quelques paroles :

— Altesse ! Soyez raisonnable, reprenez-vous... Du calme, je vous en supplie...

Le radjah se leva sans rien dire, fixant sur nous un regard hébété et vague et nous fûmes frappés du changement qui s'était opéré en lui le laissant sans forces et sans volonté.

Il se résigna pourtant à nous écouter et des-

cendit lentement à nos côtés jusqu'au rez-de-chaussée non sans avoir jeté les yeux à maintes reprises vers le cadavre de la malheureuse jeune fille.

Une fois qu'on l'eut installé dans un fauteuil, le colonel alla lui-même vers un buffet duquel il sortit des verres et une bouteille de whisky ; il en offrit à l'Hindou qui accepta et but d'un trait ce qui lui fit le plus grand bien. Il se remit :

— Excusez-moi... commença-t-il.

L'hôte l'interrompit sur un ton grave.

— Laissez-moi vous dire d'abord, Altesse, combien je ressens votre peine et compatis de tout cœur à cette terrible épreuve. Jamais je n'aurais cru possible qu'une telle catastrophe puisse se produire dans ma maison, et je suis responsable de votre malheur car il m'appartenait d'éviter par une surveillance mieux tenait d'éviter par une surveillance mieux organisée la mort de cette douce Maoni...

— Maoni ! répéta le maharadjah comme un écho. Oui, elle était tendre et charmante... je l'aimais tant ! A quoi servirait de vous le cacher ? Mais faites taire vos scrupules, colonel... Vous n'êtes nullement coupable dans ce drame, la lutte entre le Scolopendre et moi dure depuis de longues années, et la fatalité a voulu qu'il me retrouve en ce château... Ils m'ont touché dans ce qui m'était le plus cher,

cette adorable créature, mais je me vengerai, cela je le jure! Leur punition sera terrible...

Sidney et moi le laissions dire, sans bien comprendre comme il s'y prendrait pour châtier et trouver les coupables, sa raison revenant à mesure qu'il parlait. Il devait, en effet, exister une haine farouche entre le radjah et les deux Hindous pour que ceux-ci aient pu s'acharner avec une telle cruauté contre une femme sans défense et seul le prince devait savoir pourquoi. Tout en respectant la tristesse de son invité, le colonel risqua quelques questions discrètes pour tâcher de connaître les véritables desseins de ces ennemis cachés et redoutables.

— Vous me voyez ému, Altesse, et cependant je me fais un devoir de m'adresser à vous sans attendre pour obtenir certaines précisions qui sont d'une importance extrême, je pense que vous me comprendrez facilement... Par exemple, le coup de feu que vous avez prétendu avoir tiré et que nous avons parfaitement entendu, mon ami Molinard et moi, par quoi a-t-il été provoqué ?

— Je vais tout vous dire, fit le maharadjah en reprenant une gorgée de whisky pour s'éclaircir la voix encore voilée par les larmes, je vous dois des explications. Hier soir, Maoni vint me mettre au courant de l'installation et nous parlâmes un temps relativement court,

je lui donnai les instructions pour mon fidèle Vasya, le valet de chambre qui m'accompagne dans tous mes déplacements, quand je crus apercevoir derrière la fenêtre qui donne par conséquent sur la route, un visage que je reconnaîtrais entre mille, celui de mon plus mortel ennemi, Patrastani. Ces traits hideux, je les voyais partout, ils me poursuivaient jusque dans mon sommeil. Aussi je résolus de m'assurer si je ne me faisais pas une fois de plus une illusion et le cherchai. A la croisée, aucune trace de cet être néfaste entre tous, et il était presque certain que je me trompais, Maoni ne s'étant aperçue de rien. Je la priai néanmoins de rester dans la chambre mauve quelques instants, sans bouger tandis que j'irais faire une inspection en bas. Je la quittai donc après avoir pris mon revolver.

— Mais, remarqua le colonel, comment avez-vous pu sortir puisque je n'ai pas quitté le hall ? Et pourquoi ne m'avoir pas averti, je me serais fait un plaisir de vous accompagner.

— Il était inutile de vous déranger, d'autant plus que je pensais sincèrement avoir imaginé cette apparition, et je ne sortais que pour peu d'instants. Mais, en ce qui concerne votre première question, j'agis le plus vite possible, sautant sur les rochers qui ne sont guère distants de ma croisée de plus d'un mètre. De

là, il me fut facile de me diriger dans le chemin qui longe la propriété jusqu'en bas... Ne voyant rien d'insolite, je me décidai à rentrer quand une ombre se dressa brusquement devant moi. C'était bien l'individu maudit, l'homme à la jambe de bois, Patrastani. Je tirai, il disparut alors vraisemblabement sans être atteint, et immédiatement ma pensée se reporta vers Maoni et je n'eus qu'une hâte, me retrouver auprès d'elle, car la détonation avait dû l'inquiéter. Hélas ! ma peur n'était que trop réelle et la vérité devait confirmer l'atrocité que vous savez, j'arrivai trop tard pour sauver la jeune fille. Quels ont dû être ses derniers instants ? s'exclama-t-il en achevant son dramatique récit.

Qu'ajouter ? Pas plus le colonel que moi ne trouvions de mots assez forts pour compatir efficacement à cette douleur et un silence long et pénible nous sépara.

Enfin Sidney se décida :

— Soyez sûr, prince, que sous quelques heures, je ferai le maximum pour que l'on recherche les agresseurs de la malheureuse. Rien ne sera négligé pour garantir votre sécurité et arrêter les coupables. Le nécessaire m'incombe et j'agirai selon ma conscience, croyez-le bien...

Le radjah, malgré son émotion, releva brus-

quement la tête plongeant son regard dans celui de Gordon.

— Qu'allez - vous faire ? demanda - t - il anxieusement.

— J'ai encore le temps d'y penser maintenant que je connais votre sortie nocturne, il faut que je récapitule ce qui s'est passé exactement, puis j'aviserai.

— Pour l'amour de Dieu ! protesta énergiquement l'hôte illustre, je ne veux à aucun prix que la police se mêle de cette affaire : pas de publicité tapageuse autour de ma vie privée... Les gens s'en empareraient et il ne faut pas que la mémoire de ma chère Maoni soit salie par des bavardages ridicules et des articles de journaux...

— Je n'aurais garde d'aller à l'encontre de votre désir, Altesse ! Vous avez sans doute de graves raisons pour me demander le silence, mais vous pouvez compter sur notre discrétion, elle vous est pleinement acquise, disposez de nous comme bon vous semblera. Je me contenterai de faire surveiller le parc plus étroitement par mes serviteurs, et ferai une ronde moi-même avant de me coucher, le soir... Sans m'adreser à la police, puis-je vous proposer d'en parler à un homme que je connais spécialement et qui serait à même de débrouiller tout cela, il se chargerait volontiers

de cette tâche avec tout le tact désirable, et veillerait sur votre tranquillité...

Le maharadjah ne répondit plus rien, pourtant je crus deviner à son air, qu'il doutait fort de l'aboutissement des bonnes intentions du colonel...

.. ..

Les autres invités du castel n'avaient-ils rien entendu de cette nuit mouvementée ? Certainement si, mais sans doute rien de bien défini... Le lendemain, lorsqu'ils se retrouvèrent réunis à nouveau, aucun d'entre eux ne fit la moindre allusion déplacée et l'absence du maître de maison lui-même ne fut l'objet d'aucune curiosité.

Le châtelain était, en effet, sorti de fort bonne heure sans que l'on sache dans quelle direction il partait, et lady Virginia s'occupait seule des hôtes avec son aisance coutumière.

Pour ma part, je me contenterai d'interroger habilement Chara Lal par des sous-entendus et il s'en montra fort gêné. Il devait être au courant mais observer une consigne formelle, cependant les quelques indications qu'il me donna me parurent intéressantes.

Le secret le plus complet était de rigueur en ce qui touchait la jeune Hindoue et lorsque Miss Edith remarqua incidemment son absen-

ce subite, on expliqua tout naturellement que Maoni venait de partir pour régler d'urgence une affaire délicate. N'était-elle pas la secrétaire de son Altesse ? Nul ne s'étonna donc plus, du moins en apparence. Quant au prince, il ne se montra qu'aux repas, prétextant une migraine qui le retenait à la chambre une grande partie du temps ; cela n'empêcha nullement les autres invités de s'organiser un emploi de la journée en rapport avec leurs goûts respectifs.

Vers onze heures, Sidney fit son entrée dans le hall accompagné d'un homme grand et maigre, d'un certain âge, à l'allure grotesque et peu sympathique, qui paraissait jouir d'une haute estime de la part de mon ami lequel le présenta avec toutes les formes de la politesse dues à un personnage de marque.

M. Hector Sardon, au prénom si poétique, méritait l'honneur d'un examen particulier.

Le nouvel arrivant parlait peu mais écoutait attentivement les réflexions les plus saugrenues et commentaires personnels de chacun comme s'il y trouvait lieu à une certaine ironie. Son visage à l'œil rond et au nez difforme se rapprochait assez exactement du profil d'un perroquet et l'on s'attendait, lorsqu'il ouvrait la bouche, fait assez rare, à ce qu'il s'exprimât dans les termes chers à cet animal. D'ailleurs, un organe nasillard cor-

respondait à son physique. Pour le reste, des chaussures café au lait contrastaient avec l'étrangeté de son costume : une redingote noire à revers de soie, souvenir démodé d'une cérémonie familiale remontant à au moins dix ans, et des pantalons gris clair agrémentés de quelques taches.

Quand le nouveau venu fit le tour des invités, il me salua avec un sourire particulier disant clairement qu'il se sentait heureux de voir en moi un compatriote.

Le colonel, maussade, et portant les traits tirés de celui qui a passé une nuit blanche, s'efforçait de dissimuler sa nervosité et parut satisfait de constater que ses invités bavardaient par petits groupes ce qui lui laissait quelques instants de loisir. Il les mit aussitôt à profit en me faisant venir avec lui dans son cabinet de travail où je le suivis. Une surprise m'y atendait : M. Hector Sardon était déjà là...

Sidney referma doucement la porte et s'adressa directement à moi :

— Mon bon ami, vous seul serez tenu au courant de notre entretien de ce jour, monsieur est commissaire de police et peut avoir à vous interroger étant donné que l'incident du premier soir s'est déroulé en votre présence. Mais chut... J'ai votre parole que c'est entre nous... ?

— Naturellement, quelle question !

— Merci. Ecoutez-moi donc attentivement. J'ai pu obtenir de mon ami qu'il s'occupe personnellement de l'affaire qui nous concerne. Il consent à le faire avec une discrétion absolue étant donné que notre hôte illustre est dans une situation délicate, et je lui en sais un gré infini. Tant qu'il est dans ma demeure il n'est nullement policier mais un fonctionnaire en retraite cultivant sa terre dans sa petite propriété des environs. Est-ce entendu ainsi, Alex ?

J'inclinai la tête en signe d'acquiescement.

— Voulez-vous aider le commissaire à se mettre sur la piste du criminel ?

— Si cela est dans mes possibilités, je ne demande pas mieux...

— Bien, dans ce cas, je vous laisse seuls et pense que vous pourrez parler utilement. Excusez-moi, mes invités remarqueraient une trop longue absence...

Il disparut et aussitôt le curieux bonhomme se rapprocha de moi en me faisant signe de m'asseoir.

— Le colonel m'a tout raconté, monsieur, fit la voix nasillarde, mais je serais fort aise de vous voir préciser quelques détails qui m'échappent...

— Je vous écoute, monsieur le Commissaire.

— Non, appelez-moi M. Sardon, c'est plus

prudent. Et à présent dites-moi ce que vous savez de ce complot, dépeignez les deux complices avec la plus grande sobriété, et tâchez de me retracer la scène de la découverte du cadavre sans rien oublier.

Je le satisfis du mieux possible en relatant une troisième fois mon histoire.

Ensuite il se leva, les mains au dos, arpentant la pièce avec gravité.

— Etrange ! mâchonna-t-il entre ses dents. Plus qu'étrange! Je vais faire diligence. Le Scolopendre mérite que je m'occupe de lui sérieusement, et je n'y manquerai pas.

Tout en parlant, M. Sardon avait soulevé le pan de sa redingote de sa main droite pour prendre dans sa poche une minuscule boîte en acajou qu'il se mit en devoir d'ouvrir. Mais comme elle ne cédait pas il la tripota quelques instants semblant concentrer sur ce travail toute son attention, ou en maugréant. Enfin, il réussit à y prendre une pincée de tabac et prisa fortement ce qui le fit éternuer... Puis, il remit — cette petite opération faite — l'objet dans sa poche et s'en alla sans plus se préoccuper de moi, me laissant fort perplexe.

.....

Il m'a été donné de rencontrer, dans les pays que j'ai traversés, des types d'hommes

forts différents, mais aucun ne se rapprochait de celui du commissaire M. Sardon. Je ne me formalisai aucunement de son attitude envers moi, mais doutais dans mon for intérieur qu'il fut apte à remplir dignement ses fonctions ; jamais cet être au ridicule accoutrement ne parviendrait à arrêter les deux Hindous ou seulement tirer au clair cette énigme.

Après un lunch copieux et varié tout le monde se dispersa.

Les O'Neill dans la direction des rochers pour un bain ou une promenade, von Kramer disparut dans le jardin avec un livre pour une sieste prolongée, et M. Sardon fila à l'anglaise sans que je sache où ni comment... Il ne me restait donc qu'à suivre l'exemple et voulais en profiter pour monter donner quelques ordres à Baptiste quand le colonel me retint et me dissuada de me retirer.

— Alors, Alex... Vous ne venez pas faire un tour avec moi ? Je serais heureux d'avoir votre compagnie.

— Avec plaisir, Gordon.

— Attendez-moi, je reviens... Ma femme doit savoir où nous rejoindre.

Un quart d'heure s'écoule avant que mon ami réapparaisse muni de sa canne et suivi de Rex, le braque préféré.

— Puisque je n'ai plus mon pauvre Xerxès, j'emmènerai désormais Rex dans mes prome-

nades, précisa le colonel un peu ému au souvenir de son fidèle berger.

Le nouveau gardien manifesta une joie délirante par ses aboiements joyeux et sonores; bientôt son maître reprit :

— Eh bien, je dois avouer que Gabriel avait raison ! Mon plus grand tort a été de m'obstiner dans l'acquisition de ce Greco envers et contre tous. Me voilà bien avancé : si le malheur fond sur ma maison il n'y aura plus qu'à accuser ce tableau...

— Vous, Gordon ? Raisonner ainsi... ? Je ne reconnais pas votre esprit clair et juste ! Pourquoi serait-ce à cause de cette peinture que le maharadjah aurait subi ce coup terrible ? Hier vous étiez moins crédule !

— Possible, mais il est compréhensible que j'aie pu changer d'avis après la mort de cette charmante Maoni... On devient superstitieux!

— Du cran, mon ami! m'écriai-je.

Le colonel hocha la tête :

— Ah ! Si vous connaissiez mieux l'âme hindoue il vous serait facile de comprendre que ceux de cette race ne reculent devant aucun obstacle pour satisfaire leur besoin de vengeance... Ils portent à leurs ennemis une haine farouche qu'il est difficile d'imaginer, car très rares sont les Européens qui — à moins de vivre de longues années là-bas — ont réussi à saisir les causes profondes de leurs

agissements barbares et inexplicables pour nous, occidentaux ! Tenez, je sais d'avance que vous rirez si je vous déclare que des yeux invisibles nous guettent...

— D'après vous, dois-je conclure que les hommes au Scolopendre seraient capables de nous suivre ? Dans quel but... ?

—Pouvons-nous trouver les mobiles qui les ont menés à tuer la jeune Hindoue ? Non... Par conséquent ils nous attaqueraient que toute résistance serait vaine, ils sont les plus forts, retenez bien cela, Alex!

—Vraiment, Gordon, vous vous suggestionnez à tort... Il n'y a personne autour de nous et je crois prudent de changer de conversation si vous ne voulez pas en tomber malade !

— A votre aise ! Mon cher, je savais que mes paroles ne seraient pas prises au serieux... Puissiez-vous avoir raison !

Quelques secondes, nous restâmes muets, lui poursuivant le cours de ses réflexions pessimistes, et moi n'osant avouer qu'une secrète pensée m'influençait désagréablement.

— Jouez-vous au golf, Alex ? demanda-t-il soudain.

— Oh ! en piètre amateur, mon cher ami...

— Fort bien, je vais vous mettre à l'épreuve. Une partie... ? Rien de tel pour nous distraire opportunément... Hello ! Rex, où es-tu... ? Hello ! Rex...

Il appela, siffla, regarda de tous côtés, rien ne répondit, le chien avait disparu.

— Où peut-il bien être ? fit Sydney subitement inquiet.

— Pas loin, très certainement, sans doute s'est-il attardé dans la direction de la propriété... ? risquai-je.

— J'espère...

Mais le colonel ne put continuer, sa voix tremblait et j'achevai sa supposition.

Nous revîmes sur nos pas, moi en éclaireur cherchant du regard le braque, et tout à coup je tressaillis. Là !!

Je venais d'apercevoir, au détour de la route à un croisement entouré de bosquets, une forme allongée qui se détachait sur le sol et gisait étendue de tout son long sans donner signe de vie. C'était bien la malheureuse bête, ainsi que je pus le constater en m'approchant, et ma supposition se vit confirmée : le chien ne respirait plus... La mort avait dû être foudroyante.

Le colonel arrivant auprès de moi contempla en silence le pauvre Rex qui ne sauterait plus jamais entre nous... Les membres déjà raides, la gueule ouverte, l'animal avait une blessure causée semblait-il par une sorte de mince baguette en bois dont la pointe était enfoncée profondément dans la chair. Un filet de sang coulait de cette plaie peu apparente.

Le plus curieux était l'aspect gluant de cette baguette colorée de rouge vif et dont l'extrémité visible se terminait en un morceau de papier plié que je fis mine d'arracher avec précautions. Mais le colonel me retint.

— Attention ! Malheureux... Pas de bêtises, cela pourrait coûter la vie...

— Soyez sans crainte, Gordon !

Saisissant le carré blanc entre le bout de mes doigts, j'évitai de frôler le bois mince et réussis néanmoins à déchiffrer une écriture presque illisible. Je lus et relus tout haut :

« *La Vengeance du Scolopendre est sans pitié* ».

— Hein ? N'avais-je pas raison de vous dire que ces monstres nous guettent, mon cher ? fit le colonel qui ne parvenait plus à se maîtriser. Leurs intentions ne sont pas difficiles à deviner : ils tueront mes chiens et après ce sera probablement notre tour... On peut admettre également le contraire...

— C'est-à-dire ?

— Rien ne prouve que nous ne serons pas les premiers...

VI

UNE ODIEUSE TENTATIVE

La fin si brutale du beau chien marqua notre retour immédiat vers le castel ainsi que le colonel, le visage assombri, en exprima le désir. Avant que de le suivre, je voulus cependant faire une expérience : enfilant mes gants, je retirai avec une extrême attention le bout de bois pointu du corps inerte.

— Quelle imprudence, Alex ! s'écria Sidney en se retournant pour m'appeler, vous tenez absolument à vous suicider ?

— Pas du tout ! Mais cet instrument m'intrigue car c'est bien la première fois que je le vois. J'estime que M. Sardon s'intéressera autant que moi à cette trouvaille...

Le châtelain fit un geste indiquant clairement qu'il en doutait.

— C'est courir un grand risque pour peu de résultats. Vous vous donnez là un mal inutile, cette preuve est moins probante que

vous ne le supposez. Si vous y tenez, je puis vous l'expliquer.

— Cela me rendra peut-être grand service, en effet.

— Il existe. commença le colonel, dans certaines provinces de l'Inde, des contrées où vivent à peu près comme des sauvages des indigènes non soumis à la civilisation, par exemple du côté de Mysore, Peshawar ou Baroda, également vers Haïderabad..., etc. Les hommes faisant partie de ces tribus barbares se servent de ces baguettes qui représentent pour eux des armes inégalables. Maints soldats anglais ont trouvé de cette manière une mort violente et rapide, car ces sortes de flèches ont été sans nul doute au préalable trempée dans un poison que l'on trouve là-bas. Remarquez que la blessure ne serait rien sans l'empoisonnement immédiat qu'elles provoquent...

— Quel est ce produit ? questionnai-je.

—Le suc d'une plante qui pousse dans les forêts notamment sur le plateau du Dekkan, le caralcazanya, dont les feuilles une fois pilées donnent un liquide rougeâtre qui recouvre ainsi que vous le voyez ce bout de bois. L'effet en est instantané.

— Comment la lancent-ils ? demandai-je encore.

— Cet instrument a été inventé par cer-

tains derviches et se complète d'un long tube creux, sorte de tuyau nommé « la flûte », parce qu'il peut se porter facilement à la bouche; on y place la baguette — il en existe de plusieurs longueurs selon le but à atteindre et la distance plus ou moins grande — et il ne reste qu'à souffler fortement au moment voulu. La baguette atteint sa victime sans que l'on puisse prévoir le danger puisque l'avantage de cette arme est précisément de permettre de donner la mort sans que le moindre bruit se fasse... Cela donne le maximum d'impunité à l'agresseur qui, le coup parti, peut-être déjà loin car celui qui est visé échappe rarement au sort qu'on lui réserve.

— Parfaitement expliqué, Gordon! Ainsi, je comprends mieux comment ce pauvre Rex a succombé immédiatement...

— Vous vous rendez compte maintenant combien il eut été facile pour nos ennemis, c'est-à-dire ceux du prince, de nous toucher au lieu du chien ? S'ils ne nous ont pas pris comme cibles c'est uniquement que l'heure n'est pas encore venue, et que d'autres raisons les empêchent de tirer sur nous, mais ils ont voulu nous faire peur... La triste fin de Rex aura du moins servi à quelque chose.

— Vraiment ?

— Evidemment, je peux me tromper, cependant le procédé employé me laisse à croi-

re que celui qui rôde aux alentours avec des desseins meurtries est un de ces fakirs...

— Ce qui signifie ?

— Que si Patrastani est bien un de ces hommes redoutables et cruels, ce dont il est difficile de douter, il y a beaucoup de chances pour qu'aucun d'entre nous arrive à se soustraire à sa haine acharnée et vengeresse...

. . . . . .

J'eus beau chercher M. Hector Sardon dans le château au cours de la journée, nulle part je ne le trouvai, et ma curiosité s'en trouva fort déçue... Par contre, un autre personnage se chargea de m'intriguer en me prenant subitement pour confident de mille questions qui ne m'intéressaient nullement, alors qu'il ne m'avait pas adressé trois paroles depuis son arrivée au castel : Herr von Kramer.

— Je connais la France et son joyau, la côte d'Azur, déclara-t-il en s'efforçant de témoigner d'une amabilité exagérée à mon égard quand nout fûmes confortablement installés en tête-à-tête dans le fumoir où il m'avait entraîné pour fumer à loisir un des cigares de sa patrie qui rendent l'atmosphère irrespirable ! je suis un grand admirateur de votre beau pays.

— Merci beaucoup, répliquai-je avec une

politesse un peu forcée à son assaut de compliments.

— Quoi de plus beau, n'est-ce pas ? continua-t-il en me jetant un regard inquisiteur comme s'il s'était attendu à un enthousiasme plus manifeste de ma part... D'ailleurs, j'ai déjà beaucoup voyagé ! C'est à la France, Donnerwetter... que vont mes préférences, insista-t-il. Magnifique !

Ordinairement, quand je me trouve en présence d'un homme de nationalité étrangère, je ne me préoccupe aucunement de sa race ou de sa religion, le caractère seul compte pour moi et il me suffit de le considérer comme un être humain semblable à mes compatriotes. Bien loin d'être d'un chauvinisme extrême comme certains qui ne voient en l'Allemand que « l'ennemi héréditaire » appartenant à un pays contre lequel les Français ont été en lutte depuis des siècles, je m'attache à la seule personnalité de l'homme et me fais une impression propre sur ceux que je rencontre.

Avec mon interlocuteur dont le bavardage ininterrompu me surprenait, j'étais dans les mêmes dispositions sans pouvoir réprimer cependant une antipathie irraisonnée.

Avec ses manières de junker prussien, son langage énervant, le français lamentable qu'il employait en me laissant à peine le temps de

répondre, il finit par m'exaspérer de plus en plus. Comme nous étions seuls depuis le début de cet entretien, force me fut de l'écouter, mais je regardais désespérément vers la porte, souhaitant que l'arrivée d'un troisième hôte vint mettre fin à cette conversation trop longue à mon gré. Pourquoi me déplaisait-il ? Je ressentais à son égard une défiance insurmontable...

Tout ce qu'il me conta relativement à son domaine étendu situé en Prusse orientale à Tilsit, à proximité de la frontière lithuanienne, me laissa froid. Chaque phrase commençait à peu près dans ces termes :

— Chez moi... à Goroschowo...

Enfin, M. von Kramer constatant peut-être que je portais à ces questions un intérêt relatif, décida d'attaquer un autre sujet et parla de son déplacement actuel.

— Je ne resterai pas longtemps au château, huit jours tout au plus... Il me faudra repartir dans le courant de la semaine prochaine à Naples où je suis attendu...

— Nous vous regretterons, cher monsieur !

— Trop aimable, vraiment... Tenez, puisque vous m'êtes fort sympathique et que je sens cela réciproque, j'aurais le plaisir de vous annoncer à vous, la primeur d'une nouvelle qui ne laissera pas que de vous surprendre mon cher...

Il ponctua cette allusion d'un sourire entendu qui évidemment me plongea dans une perplexité se muant en stupéfaction à mesure qu'il s'expliquait :

« J'entends par ceci que notre très aimable hôte possède dans sa demeure une pièce véritablement unique, une réussite de goût et de luxe...

— Vous parlez de la chambre mauve ? interrompis-je.

— Quelle subtilité ! s'exclama-t-il ravi. Vous avez deviné, ou du moins à demi... Je me suis vu accorder la faveur de la visiter et elle m'a enchanté.

— Il y a de quoi, en effet.

— J'aurai le plaisir de coucher dans cette chambre dès ce soir... Je dois avouer que ma première nuit n'a pas été fabuleuse, il y a des moustiques du côté du château où se trouve mon appartement, et j'ai demandé à M. Sidney de changer.

— Et le maharadjah ? Ignorez-vous qu'il occupe cette chambre ?

— Vous retardez, mon cher Monsieur Molinard... Son Altesse a déménagé tout à l'heure, je ne sais pour quelle raison exactement. Toujours est-il que la pièce en question s'est trouvée libre selon son propre gré et je n'ai eu garde de manquer l'occasion de l'occuper pour les quelques jours que je passe-

rai ici. M'excuserez-vous de ne pas vous l'avoir offerte auparavant ? Le colonel m'a accordé cette autorisation, persuadé que vous n'y verriez aucun inconvénient, et je serais navré si cela pouvait créer entre nous un froid ?...

Tout en maniant et retournant son monocle, l'Allemand s'efforçait de prendre une contenance dégagée et dans son visage s'ébauchait un sourire qui devint une grimace comique.

Que signifiait cette histoire ? Mentait-il ? Ne savait-il pas qu'un grave danger pouvait le menacer ? Comment mon ami Gordon avait-il pu, en face d'une demande aussi bizarre, céder facilement, sachant ce qui s'était passé précédemment ?

Pour rien au monde on ne m'eut fait pénétrer à nouveau dans cette satanée chambre et c'est avec la plus grande sincérité que je protestai :

— Merci... merci beaucoup ! Il est tout naturel que notre hôte vous accorde cette priorité, mais j'avoue que vous m'étonnez en m'annonçant la décision du radjah.

Au fond, cette question ne me concernait pas directement et je pris sur moi de me lever pour marquer la fin d'un entretien où je n'aurais pu dissimuler les sentiments divers qui m'agitaient.

. . . . . .

J'eus l'occasion d'apprécier les mérites de miss Edit O'Neill au cours d'une partie de tennis, dans l'après-midi, qui eut lieu entre son frère et elle et qui fut chaudement disputée. J'assistai en spectateur, installé en face du court situé à côté du chenil derrière le château et séparé du reste du parc par un haut grillage, à l'ombre d'arbres touffus. C'est la jeune fille qui, la première, s'adressa à moi, ce qui nous permit de faire plus ample connaissance.

La voix du colonel retentit comme ils venaient de recommencer un jeu, appelant Frédéric qui s'empressa de rejoindre son oncle. Miss Edith parut fort dépitée de voir la partie rester en train et surtout de ne plus avoir son partenaire habituel. Après quelques minutes de repos où elle fit une courte réflexion, l'Irlandaise commença :

— Puis-je vous demander si vous pratiquez ce sport, monsieur ?

— Pour être franc, je dois dire que je joue très mal, mademoiselle, il ne m'est guère arrivé de tenir une raquette plus de cinq ou six fois dans ma vie...

— Well ! Nous pouvons toujours essayer, si vous le voulez ?

— Avec le plus grand plaisir.

J'enlevai ma veste et la posai sur une chaise, comme j'ai l'habitude au repos de porter des chemises Lacoste, je fus tout de suite prêt dans la tenue classique. En souriant elle me donna la raquette de son frère et nous commençâmes.

Après quelques jeux je vis que je me trouvais en présence d'une véritable professionnelle et qu'il serait ridicule de ma part d'essayer de la battre, et n'insistai plus; profitant d'une pause, je lui déclarai que je ne tenais nullement à me mesurer davantage avec elle, et admirai son coup d'œil et sa précision. Elle se mit à rire et il ne fut plus question de reprendre une autre partie.

— Il faut de l'entraînement, dit-elle , je joue régulièrement et adore le tennis... ainsi qu'à d'autres sports d'ailleurs comme la natation, le golf, etc... Mais qu'allons-nous faire ? Je ne peux supporter de rester à la maison par ce beau temps et nous avons encore un bon moment avant le dîner, que proposez-vous ?

— Allons faire une promenade sur la plage voisine, ce n'est pas loin et nous pourrons probablement jouir du coucher du soleil sur la mer.

— Excellente idée, dépêchons-nous...

— Ne voulez-vous pas attendre votre frère ?

— Inutile Il faut le connaître pour savoir que, lorsqu'il se lance dans une conversation avec notre oncle, il n'en finit plus. Venez, Monsieur Molinard.

Miss Edith m'entraîna vers la route avec sa légèreté et son entrain coutumiers.

— Quelle splendeur ! s'exclama-t-elle en humant à pleins poumons l'air marin rafraîchi par la brise de la soirée commençante, je suis enthousiasmée!

La jeune fille ne pensait qu'à admirer le site toujours plus étendu qui s'offrait à ses yeux ravis. Toute sa jeunesse et sa joie s'extériorisaient sans contrainte, avec une simplicité qui me conquit.

— Pourquoi n'habiteriez-vous pas définitivement ici ?

— Et mes parents ? Vous croyez qu'ils l'admettraient? Non, cela est totalement impossible...

Tout en prolongeant la promenade, nous bavardions amicalement, moi un peu soucieux, à la fois ravi de cette compagnie imprévue et charmante, mais le cœur lourd, une sorte de méfiance m'empêchant de jouir de la beauté de l'heure et du calme environnant.

Le colonel m'avait-il causé une trop grande impression avec ses paroles, ou le fakir nous souhaitait-il réellement du mal à tous ?

D'instinct je tournai la tête, sans que l'Irlandaise se doute de quoi que ce soit, et ne vis personne. Pourquoi avais-je l'obsession insupportable d'être suivi par le diabolique Hindou? Mais on n'entendait que la rumeur confuse des baigneurs sur la plage proche où aboutissait le chemin que nous avions pris.

Un moment passa. Je tressaillis tout à coup en croyant entendre un léger craquement derrière moi, puis le bruit facilement reconnaissable frappa mon oreille : toc, toc, toc, toc...

Si l'homme à la jambe de bois était derrière, c'est qu'il nous épiait, n'y tenant plus, je fis volte-face et le découvris, non sans effroi. La stupeur me figea sur place tandis que ma compagne ne se doutant de rien poursuivait sa route, persuadée que je la côtoyais toujours.

Cette fois, ce n'était que la vérité même et non une illusion de mon esprit surexcité : Patrastani dont l'image ne me quittait plus ni nuit, ni jour, se tenait à dix pas. Il avait en main un long tuyau qu'il glissa entre ses lèvres, visant la jeune fille.

En l'espace d'une seconde, je compris son intention satanique avec une rapidité dont je m'étonne encore à présent, fus d'un bond aux côtés de miss Edith, la bousculant avec une

telle rapidité qu'elle fit une chute douloureuse en étouffant un cri.

Je m'aplatis aussitôt à terre auprès d'elle.

Pfit... L'engin mortel siffla au-dessus de nos têtes avant qu'elle ait eu le temps de se redresser pour se rendre compte de ce qui se passait. Mais je sentis plutôt que je ne vis le bois pointu allant se ficher dans un tronc d'arbre. Me relevant à demi, je déchargeai mon revolver à plusieurs reprises dans la direction où l'Hindou devait être. Je ne pus savoir s'il avait été atteint...

Ce qui importait par-dessus tout n'était-ce pas que miss O'Neill ait la vie sauve?

Quant à lui... ce fakir, démon du mal personnifiié... où était-il ? Je dus constater qu'il avait pu s'enfuir aussi mystérieusement qu'il était venu..

VII

LA DISPARITION

Miss Edith en avait été quitte pour la peur, et elle se remit immédiatement faisant preuve de beaucoup de cran. Mais quelle opinion allait-elle avoir de le politesse si prisée des Français, et de la mienne en particulier.

C'est ce que je me demandais pendant le silence chargé de reproches qu'elle observa semblant attendre une explication de ma part, et son front eut un pli sévère en voyant que mes excuses se faisaient attendre.

En effet, que devais-je dire ? L'Irlandaise paraissait ne pas s'être aperçue de la scène qui avait provoqué mon mouvement brusque, aussi hésitai-je sincèrement à l'effrayer avec toute cette histoire. Surtout, un scrupule de conscience me forçait à réfléchir : la promesse que j'avais faite à Gordon et au policier m'autorisait-elle à dévoiler la vérité ? Non... Autant que je le pus, j'essayai de trouver une raison tangible pour justifier de mon acte.

Malgré la confiance qu'elle m'inspirait, la jeune fille n'avait pas à connaître le fond de ma pensée, et il m'était impossible de lui raconter tout de ce secret que l'on m'avait prié de garder.

Que restait-il à faire, sinon mentir ? A regret, je m'y résignai. Hélas ! lorsque je m'étais retrouvé auprès d'elle, ses yeux bleus me fixaient avec seulement de la surprise peinée disposée à une certaine indulgence, mais au fur et à mesure que je m'empêtrais dans une invention peu admissible, elle se montra impitoyable. Comme ses compatriotes, elle n'arrivait pas à pardonner une impolitesse qui se muait en grossièreté. Lorsqu'elle questionna enfin, je sentis dans sa voix un tremblement de colère non réprimé et une sécheresse de commande.

— Que s'est-il passé, monsieur ? Vos manières sont étranges ; vous me permettrez de m'en étonner. Et surtout pourquoi avez-vous tiré ? J'attends un éclaircissement à ce sujet... Il vous appartenait de me le donner sans que j'aie besoin de le réclamer.

— Mille excuses, mademoiselle ! Vous me voyez navré. Mon pied s'est heurté maladroitement à une grosse racine, j'ai voulu me raccrocher à votre bras et c'est ainsi que s'est produit ce petit incident, que je regrette soyez-en persaudée... Sur le moment, j'avais

cru que vous étiez blessée et dans mon émotion, je n'ai pas trouvé de mots assez forts pour me disculper...

Comme elle fixait sur moi son regard incrédule j'évitai ses yeux francs et poursuivis :

« Or, au lieu de m'occuper immédiatement de vous relever, je fis une ridicule bêtise ; chasseur enragé, croyant voir filer un animal qui ressemblait à un lièvre, je tirai... C'est une manie... Me croirez-vous ?

Mais, à ma vive déception, la jeune fille ne souffla mot, laissant voir que ma phrase n'effaçait pas l'impression qu'elle se faisait désormais de ma personne, et mon mensonge forcé me parut un poids énorme à porter. Bien qu'obligatoire en de telles circonstance, il est parfois plus difficile à dire que la vérité.

Miss Edith frotta nerveusement sa robe salie par la terre du sentier, puis reprit sa route dans le but de rentrer au château. Je la rejoignis :

— M'autorisez-vous du moins à vous raccompagner jusque là ? fis-je de plus en plus gêner pour rompre ce malentendu.

— Merci bien, ne vous dérangez pas ; je connais le chemin... répliqua-t-elle sur un ton glacial.

Que n'aurais-je fait pour donner lieu à une réconciliation, alors... mais miss O'Neill

n'était guère disposée à m'entendre davantage.

Je l'avais suivie, craignant un nouveau coup du fakir introuvable, et décidé à la protéger malgré elle si besoin était, mais nous arrivâmes sans encombre et je poussai un profond soupir quand nous nous trouvâmes dans le parc de la propriété. Miss Edith pressa le pas et me laissa seul dans la grande allée.

Sacré déveine ! pensais-je... Plus tard, peut-être comprendra-t-elle que je lui avais sauvé la vie ? Pour l'instant il n'y avait qu'à remâcher ma mauvaise humeur et à monter m'habiller pour le dîner. C'est ce que je fis, sans rencontrer personne dans l'escalier, et seule la vue de mon brave Baptiste en train de faire ma couverture me remit à l'aise :

— Alors, mon vieux... vous vous plaisez ici... C'est du repos, je présume ? Pas grand chose à préparer... des vacances, quoi ?

— Merci, monsieur est bien aimable... Mais en ce qui concerne le repos c'est tout relatif.

— Comment cela ?

— Dame ! La nuit on se trouve réveillé par des bruits pour le moins... curieux...

— Qu'avez-vous entendu ?

— Rien... presque rien... Seulement, je trouve que l'on tire bien souvent des coups de feu dans ces parages.

Je jouais l'étonné.

— Des détonations ? Où ?

Il n'aurait pas fallu connaître mon serviteur pour espérer lui tirer une précision... Il se retrancha derrière un mutisme complet :

— J'ignore... je veux dire... rien, monsieur... J'ai terminé, la robe de chambre est à sa place habituelle, les pantoufles, ici... Monsieur me permet-il de m'en aller ?

— Ça va ! N'oubliez pas de me mettre un verre d'eau sur ma table, ce soir...

— Entendu, monsieur.

Baptiste s'avança vers la porte puis se retourna :

— Je rappelle à monsieur que le dîner sera servi d'ici un quart d'heure.

— Bien, je vais m'habiller.

Il me laissa seul. Je n'avais que le temps de revêtir mon smoking, tenue indispensable pour un invité d'une bonne famille anglaise...

En enfilant le long couloir, où les armures des chevaliers de jadis ajoutaient encore à une sensation de trouble qui ne s'effaçait pas de mon esprit et me faisait imaginer que des yeux m'observaient sous les visières des casques métalliques, je fus presque heureux de trouver au haut de l'escalier un homme à la silhouette familière : Chara Lal. L'Hindou me salua à sa manière.

— Quoi de neuf, Chara ? dis-je avec un air indifférent.

— Sahib, pour l'humble Chara, tout est vieux... Aucune nouvelle pour vous...

— Malin renard, va ! fis-je en riant. Tu joues bien la comédie. Je pense, moi, que s'il y a quelqu'un qui puisse être au courant de ce qui m'intéresse, c'est toi...

L'Hindou me suivit tandis que je descendai l'escalier et me disposais à pénétrer dans le salon ; près de la grande porte il me raccrocha par le bras et je découvris que son visage était soucieux.

— Puis-je vous donner un conseil, sahib ?

— Cela dépend. Dis toujours !

— Il y a de l'orage dans l'air, souffla-t-il, mieux vaudrait fermer la fenêtre avant de vous coucher...

Stupéfait je regardai tour à tour les traits indéchiffrables de cet Oriental, puis le coin de ciel bleu du couchant qui se découpait dans la fenêtre sans dénoter la moindre approche du mauvais temps. Aucun nuage à l'horizon. Je retins Chara Lal qui était prêt à se retirer.

— Tu en as trop dit ou pas assez... Tes paroles sous-entendent quelque chose d'autre. Pourquoi fermer ma croisée cette nuit ?

— C'est bien préférable, je vous assure, sahib !

Il me quitta et je n'eus plus qu'à me montrer pour le repas où l'on n'attendait plus

que moi ; en effet, tous étaient déjà réunis autour de la grande table aux cristaux transparents. Je pris ma place habituelle auprès des convives qui bavardaient dans un agréable brouhaha. Son Altesse elle-même, dans un smoking dont la ligne dénotait qu'il provenait de meilleur coupeur de Bond Street, semblait avoir retrouvé son calme et je crus, à différentes reprises, voir errer sur ses lèvres un sourire fugitif.

Par contre, l'attitude de miss O'Neill prouvait qu'elle m'en voulait toujours, et il me fut fort pénible de voir son regard se détourner continuellement du mien ; il me fallut supporter cette froideur, toute la soirée, n'y pouvant rien changer.

Le colonel me serra la main plus cordialement qu'à l'habitude si c'est possible, et montra une insouciance si parfaite que nul autre que moi n'aurait pu supposer qu'il avait des soucis dont ses hôtes étaient loin de se douter, pour la plupart.

Le coup d'œil que von Kramer me lança dès mon arrivée signifiait que nous étions les meilleurs amis du monde depuis toujours, opinion que je ne partageais nullement. M. Sardou avait fait un effort pour être élégant ; non point qu'il eut changé de redingote, mais les pantalons rayés, aussi démodés, remplaçaient avantageusement les autres. Enfin, Frédéric

O'Neill fut distant à mon égard et j'en conclus que sa sœur l'avait certainement mis au courant de sa désagréable mésaventure de l'après-midi.

Tous ces petits détails se trouvèrent noyés dans l'ambiance aimable que savaient créer Mr et surtout Mrs Sidney, et quelqu'un qui serait entré dans la pièce alors eut pu conclure que là étaient réunis tous les membres d'une grande famille s'entendant à merveille et n'ayant d'autre préoccupation que de se faciliter la vie les uns aux autres et de l'égayer... Après le dîner, l'hôtesse et miss Edith se retirèrent dans le petit salon tandis que les messieurs allaient comme d'habitude dans le fumoir. Le colonel offrit un cigare à chacun d'entre nous, nous acceptâmes sauf M. Sardon qui souleva le pan de sa longue veste noire pour sortir sa fameuse petite boîte en acajou.

Mais., l'objet ne s'ouvrait pas facilement... Le commissaire en eut le visage cramoisi. Je m'approchai amusé.

— J'ai l'impresion, M. Sardon, que vous avez de la difficulté à ouvrir cet étui.

Il affecta un certain étonnement comme si mon intervention était venue mal à propos.

— En effet, concéda-t-il en poursuivant ses efforts, elle n'est pas commode... Mais, ah ! Cette fois, ça y est...

Le policier plongea ses doigts qui ressemblaient à des griffes, avec satisfaction dans la minuscule boîte, puis porta le tabac à son nez. Les narines, déjà épaisses, devinrent rouges et je m'empressai de reculer discrètement pour éviter un éternuement que je prévoyais mais qui ne vint pas. Je me rapprochai à nouveau :

— Alors... Où en êtes-vous de votre enquête? murmurai-je à voix basse.

Clac ! Le couvercle de la boîte se referma et il la remit en place avec lenteur.

— Oui, oui... je l'ai reçu d'un excellent ami à moi... Elle est neuve et il faut le temps que le ressort se fasse... C'est un travail très fin et le dessin en est délicat, mais...

— Pardon, de quoi parlez-vous ?

Le profil de perroquet se releva :

— De la boîte, parbleu !

— Mais je vous ai posé une autre question...

— Pas possible. Je n'ai rien entendu... Que disiez-vous donc ?

Avant que j'ouvre la bouche pour lui répondre, le commissaire jugea nécessaire de changer de place et, sans la moindre gêne vis-à-vis de moi, m'abandonna au milieu du salon-fumoir. Pour la seconde fois il me laissait seul, décidément je n'avais pas de chance avec M. Sardon, l'homme aux manières singulières...

. . . . . .

Le colonel avait raison en parlant de forces mystérieuses qui inspirent et dirigent les Hindous, d'un mystère insaisissable pour nous Européens... Lorsque Chara Lal m'avait prédit une tempête pour la nuit alors qu'une douce brise soufflait et que le ciel paraissait parfaitement pur, je n'y attachai pas d'importance, et voilà que le soir apporta la confirmation de cet avertissement.

Les grondements de tonnerre au loin qui se rapprochaient pour se confondre avec les hurlements des chiens effrayés et le mugissement des vagues, le gémissement des arbres tordus par le vent et dont les jeunes troncs craquaient sous la rafale, tout cela formait bien le plus terrible orage que j'aie vu depuis longtemps. Jamais je n'aurais cru que, dans cette région ensoleillée et douce, une telle furie des éléments déchaînés put éclater et se prolonger en échos lugubres... Une pluie fine tomba, pour se transformer rapidement en une véritable trombe d'eau.

Une fois au lit, je repris mon livre et le terminai, ce qui me conduisit jusqu'à une heure du matin. Tout à coup, une pensée traversa mon esprit: ce que m'avait dit Chara Lal, « fermer ma fenêtre »... Mon habitude étant de garder la croisée ouverte et le bal-

con, abrité par une marquise, ne laissant pas filtrer la pluie à l'intérieur, je me contentai de pousser presque complètement les battants l'un contre l'autre, afin d'avoir quand même de l'air.

Avant d'éteindre je regardai encore si personne n'apparaissait, puis je m'endormis enfin.

En sursaut, on me réveilla et je sautai dans mon lit. Qu'était-ce encore.., et quelle heure pouvait-il être ? Il n'y avait donc pas moyen de dormir tranquille une seule nuit dans cette maison maudite?

On frappait à ma porte. Je crus tout d'abord que c'était le colonel, mais la voix de son serviteur hindou s'éleva de l'autre côté :

— Venez, sahib... venez ! Hâtez-vous !

Le ton de Chara était si altéré que je bondis et allai ouvrir immédiatement L'homme tremblait tellement que je crus qu'il allait tomber à mes pieds. Il se maîtrisa et je pus le questionner.

— Pourquoi me réveiller ? Qu'arrive-t-il ?

— Le colonel vous demande. sahib.... Il désire vous parler tout de suite. Suivez-moi...

Comme j'était au saut de lit, je pris à peine le temps de me vêtir et obéis à cette prière pressante. En vain je voulus obtenir des explications, mon guide se renferma dans son silence entêté qui me mit en colère.

— Le maître vous dira tout ! se contentait-il de répondre.

Gordon m'attendait dans le petit salon et parut soulagé d'un grand poids en me voyant entrer.

— Merci d'être venu, mon cher ami. Excusez-moi de vous déranger à pareille heure, vous seul êtes capable de me rendre service en cette affaire, il faut sortir de ce dilemme...

— ??

— Je vous expliquerai plus tard. Sachez que l'on a trouvé Vasya grièvement blessé.

— Le serviteur de Son Altesse ?

— Exactement. Il a été touché par la baguette empoisonnée.

— Encore un crime de Patrastani.

— Oui. Comme je tiens à peine debout et que vous êtes au courant, aidez-moi. Venez ! Pour vous je n'ai pas de secrets.

Je le suivis. Nous pénétrâmes tous deux dans une pièce du rez-de-chaussée qui m'était inconnue mais, d'après ce que je pus voir, servait de salle de billard en temps ordinaire. Sur un divan situé dans un coin de la pièce, contre le mur, éclairé faiblement par une lampe voilée, reposait le corps du malheureux domestique Hindou qui semblait sans connaissance. Cependant, irrégulièrement, un souffle haletant et précipité soulevait sa poi-

trine ; ses lèvres s'entr'ouvraient alors dans une contraction pénible disant sa souffrance.

Une grande pitié me saisit tandis que je m'aprochai lentement, et quelques instants se passèrent avant que je me tourne vers le colonel immobile, derrière moi, qui respectait mon silence. Chara Lal avait refermé la porte en s'en allant à pas feutrés.

— Il est perdu ? fis-je entre haut et bas.

— Je ne crois pas, évidemment tant que le médecin n'est pas encore venu on ne peut rien dire, mais j'attends notre docteur habituel d'un instant à l'autre.

— De quoi s'agit-il exactement?

— D'une blessure au bras droit, Chara a trouvé cet homme dans les environs immédiats de la propriété, et c'est ce qui me fait espérer qu'il en réchappera, pris à temps...

— Comment cela a-t-il pu se produire ?

— Plus tard, je vous le conterai en détails. Pour le moment, il y a autre chose qui m'inquiète encore davantage.

— Quoi donc ?

— Le prince a disparu.

Cette nouvelle eut sur moi l'effet d'un coup de foudre.

— Ai-je mal compris, Gordon ?

— Hélas, non ! Je répète : le radjah reste introuvable, on a fouillé le château et les alentours, et nul n'a relevé la moindre trace

de lui ; je ne vous cacherai pas, Alex, que le pire est à craindre...

— A votre avis, où peut-il être ?

— C'est justement parce que j'y réfléchi depuis assez longtemps que j'ai besoin de votre conseil. Songez : vous-même avez lu la note laissée par Patrastani « *La veangeance du Scolopendre sera terrible* ». Eh bien, le doute devient une certitude insupportable. Après Maoni, Vasya, qui — s'il échappe à une mort douloureuse — n'en restera pas moins paralysé du bras droit, Son Altesse est menacée... Non, vraiment, je ne puis... je me refuse à croire... Mais à quoi bon se tromper soi-même ? Si le maradjah est bien au pouvoir du fanatique, nous ne le reverrons jamais ! Peut-être qu'en ce moment où je vous parle, il rend l'âme...

VIII

LE VOL

— Que Dieu le protège !

Cette prière monta à mes lèvres quand Sidney se tut, le visage assombri.

La supposition que le prince pouvait en effet être tombé sous la menace de ses ennemis implacables n'était que trop précise. De ma propre expérience je savais mieux que mon ami lui-même, ce dont l'homme à la jambe de bois était capable. Mais, rien ne prouvait encore que Gordon avait raison et je m'efforçait de l'apaiser avec des mots de réconfort qu'il accueillit avec scepticisme. S'il était pour le moins étrange que Son Altesse ne se trouvât pas dans ses appartements, un faible espoir ne pouvait-il nous rester?

— Avez-vous songé à tirer quelque éclaircissements utiles de Vasya ? demandai-je.

Le colonel montra un étonnement attristé.

— Impossible, voyons ! Vous rendez-vous compte de son état ?

Et il me désigna le corps étendu de celui qui, pendant que nous échangions ces phrases, poussait des gémissements de plus en plus affaiblis. La salive apparaissait aux commissures des lèvres, et il ouvrit une seule fois les yeux dans une expression de peur atroce. Vasya souffrait certainement, mais gardait son courage.

— Pauvre diable ! fit mon ami qui ne cessait de l'observer, j'ai hâte que le médecin arrive, comment se fait-il qu'il soit si long ? Cela perd un temps précieux...

— Rien d'étonnant par une rafale pareille ! L'orage, au lieu de cesser, redoublait.

— Maintenant que nous sommes seuls, Gordon, et que vous m'honorez de votre entière confiance, puis-je vous demander dans quelles conditions cet homme a été touché aussi grièvement ?

— J'en sais fort peu... Par prudence, j'avais confié à Chara la surveillance du parc pour cette nuit afin de déjouer une ruse imprévue de nos ennemis, et c'est probablement au cours de sa ronde que mon domestique a découvert celui du prince à proximité de la grille de sortie, du côté des rochers. Une baguette empoisonnée venait de l'atteindre au bras et mon brave serviteur se mit à sucer l'endroit où la flèche avait pénétré pour éviter l'empoisonnement. Voilà pourquoi l'Hindou a

des chances de s'en tirer, bien que cela soit mortel quatre-vingt dix-neuf fois sur cent... Vasya fut alors ramené immédiatement tandis que je faisais le nécessaire pour qu'il ait des soins éclairés et rapides.

Des coups discrets frappés à la porte interrompirent le colonel :

— Entrez !

Chara s'avança un peu pour annoncer :

— Le sahib docteur est arrivé.

— Qu'il entre ! fit Gordon avec empressement.

Un homme entre deux âge, totalement inconnu de moi, pénétra à pas hâtifs et alla vers le malade après nous avoir salués rapidement. Je me reculai tandis que mon hôte inventait une circonstance dans laquelle Vasya aurait soi-disant trouvé un adversaire qui lui avait causé cette blessure ; il ne fallait pas trahir le secret du radjah, si jalousement gardé. Le praticien examina la plaie attentivement tout le bras raide et enflé dans des proportions incroyables, enfin commença les soins, étalant sur le grand billard recouvert des liniments ou désinfectants dont il se servit tour à tour. Les badigeonnages et bandages faits, le disciple d'Esculape demanda à se laver les mains et le colonel l'accompagna, en profitant pour lui demander quel était son diagnostic.

— Je ne puis, malheureusement, me prononcer... fit la voix amène et sympathique du savant, cette blessure a du survenir dans des conditions curieuses, j'en vois rarement de semblables. Pourriez-vous me donner quelques explications complémentaires, M. Sidney ?

Le murmure se perdit tandis que mon ami reconduisait le docteur en le remerciant de s'être dérangé à une telle heure, et bientôt Gordon revint plus inquiêt qu'auparavant.

— Alors ?

— S'il passe la nuit il sera sauvé... articula-t-il péniblement.

Nous passâmes dans le salon d'à côté, en laissant la porte ouverte, et restâmes des heures jusqu'à l'aube, dans des fauteuils, veillant au moindre appel du pauvre Vasya.

Lorsqu'un jour pâle et incertain frappa les vitres encore humides de la pluie nocturne, je me réveillai, m'étant assoupi sans m'en rendre compte, et vit Sidney qui me tapait doucement sur l'épaule. Tout de suite je remarquai son air attéré.

— Il s'est passé encore quelque chose ?

— Le caralcazanya a fait son œuvre, une victime de plus... Il est mort ! Ce poison ne pardonne jamais...

Des sons rauques sortirent de la gorge du

colonel qui, sans plus rien ajouter, passa la main sur ses yeux.

.....

Si l'on peut se faire une idée exacte d'un homme portant une large houppelande avec un capuchon rabattu sur la tête ne laissant voir que les yeux et un nez accusé, les pantalons retroussés sous lesquels apparaissaient des mollets maigres, le tissu se plissant en forme d'accordéon, un homme dis-je, trempé jusqu'aux os et portant un parapluie d'où l'eau ruisselait sur le tapis et le parquet ciré du hall, il est facile alors de savoir dans quel piteux état M Sardon se présenta au château vers sept heures du matin.

Une fois débarrassé de son vêtement ample mais mouillé entièrement, et ayant posé son parapluie, le commissaire daigna se laisser choir dans un canapé, entre le colonel et moi, avec un geste de lassitude.

— Voilà une sortie qui pourra compter ! Tout à fait recommandée pour un malade du foie comme moi ! commença-t-il amèrement en faisant mine de prendre dans sa poche la petite boîte en acajou. Atchoum... J'ai dû m'enrhumer, cela serait le comble !

— Pardonnez-moi de vous interrompre... dit Sidney aussi abasourdi que moi de cette attitude du policier, d'où venez-vous donc ?

A vous voir, on jurerait que vous êtes dehors depuis hier.

— En effet, ricana M. Hector, je peux en avoir l'air, car cela est vrai. Je viens d'accomplir un rude travail...

Il s'absorba à nouveau après l'étui en acajou qui restait rétif une fois de plus.

— Si vous preniez un cigare, peut-être auriz-vous moins de peine ?... proposa aimablement Gordon que ce manège agaçait quelque peu.

— Non merci... Pour moi, rien n'est plus remontant qu'une délicieuse prise... Atchoum!

Je m'immisçai à mon tour dans la conversation

— Une simple question... Mon ami vient de vous demander d'où vous arrivez aussi trempé ? Serait-ce abuser de votre bonté que d'insister pour le savoir ?

La figure du policier devint écarlate mais c'était à cause de l'effort qui l'énervait sans résultat. Enfin il put saisir entre ses doigts une pincée de tabac et le porter à son nez avec une lenteur mesurée, après quoi il répondit :

— Je viens d'Italie.

Ceci fut dit comme s'il s'agissait d'un long déplacement alors que la frontière n'est qu'à quelques kilomètres du castel. Force nous fut donc d'attendre d'autres détails, et il jouit de

notre impatience contenue avant que de poursuivre :

« Mon chemin m'a amené jusqu'à San Remo, ce qui n'a rien de séduisant par une nuit noire et ce temps déplorable, je vous l'assure... Mais, passons... J'ai quitté cet endroit voici cinquante-cinq minutes, et me voici

— Comment ? Vous êtes venu à pieds ? m'écriai-je.

M. Hector me toisa comme s'il me jugeait indiscret.

— Vous ne devriez pas montrer de cette curiosité exagérée, M. Molinard, constata-t-il gravement... Aussi, puisque vous y tenez, je répondrai donc que oui. Désirez-vous encore d'autre détails ?...

Incontestablement il se moquait de moi, mais je le connaissais trop pour prendre en mauvaise part ce qui n'était qu'une raillerie amicale, et me bornai à me taire. Mais le colonel enchaîna aussitôt la conversation.

— Je vois, M. Sardon, que vous vous amusez à jouer à cache-cache avec nous le moment n'est peut-être pas très opportun, et je vous serai reconnaissant de me dire ce qu'il en est.

— Pas d'inconvénient ! constat laconiquement le commissaire, puisque c'est pour vous-même, M. Sidney, que je me remue...

Je viens de voir Son Altesse le maharadjah de Jabalpur.

La même exclamation nous échappa à à tous deux :

— Vous lui avez parlé ?

— Non, mais je connais sa résidence actuelle. Le principal est que vous le sachiez en vie. Il se porte comme vous et moi et le lieu, peu digne de lui d'ailleurs, où il habite, est tout près de San Remo. On le surveille étroitement pour qu'il ne s'échappe pas car il est prisonnier.

— Mais qui « on »... ?

M. Hector soupira longuement.

— Il existe encore des audacieux, énonça-t-il d'une voix trouble, songez au fakir Patrastani... ou, si vous préférez... le Scolopendre !

.....

Ainsi nous pûmes connaître en détails l'enlèvement du prince et ces révélations nous ayant passionnés l'un autant que l'autre, je les relaterai ici.

Le commissaire précisa tout d'abord qu'avant de se coucher le radjah avait enjoint à son serviteur de faire le guet auprès de la porte d'entrée toute la nuit et de l'avertir en cas de danger. Le domestique s'était en effet mis en faction dans un renfoncement, et il a

dû falloir une astuce extraordinaire aux ennemis du prince pour passer outre cette surveillance et s'introduire sans doute avec une grande rapidité auprès de l'Hindou. Ils étaient deux, ainsi que le policier s'en rendit compte par la suite, Patrastani et son fils Zucca... Ils se chargèrent de ligoter leur prisonnier et le descendirent par la fenêtre à l'aide d'une échelle de corde apportée à cet effet.

Le commissaire avait obtenu sur sa demande expresse l'appartement le plus voisin du radjah. Tout se passa dans une telle entente entre les compères que lui-même, qui veillait dans sa chambre, prêt à intervenir, ne perçut aucun bruit. Seul un appel provenant de l'entrée qui n'était autre que le cri de Vasya découvrant le rapt, le fit se pencher à la fenêtre et il réalisa ce qui se produisait ; M. Sardon se lança à la poursuite des fuyards. Déjà, le serviteur hindou avait eu la même pensée et courrait derrière les bandits, puis se voyait touché par une baguette empoisonnée que Patrastani lui décochait en se retournant. M. Hector prit alors le parti le plus sage : suivre sans se montrer autant que possible, les comparses... Il eut la chance de les surprendre installant le maharadjah dans la limousine qui stationnait tous feux éteints derrière des arbres. Résolument le policier

s'accrocha à l'arrière de l'auto qui démarra à toute vitesse.

Le conducteur choisit un chemin étroit et dangereux dans la montagne qui devait mener après mille détours à la frontière ; il y eut une course folle sur cette mauvaise route, bordée de précipices et rendue glissante par la pluie torrentielle, pour arriver enfin en Italie. La voiture se dirigea vers une maison isolée, loin de toute agglomération, sorte de vieux manoir croulant et désaffecté. Cette forteresse que nous décrivit le commissaire devait être le repaire de toute une bande puisque d'autres Hindous attendaient les arrivants et les reçurent avec des cris de triomphe.

— Fort heureusement ! conclut M. Sardon, j'avais sauté un peu avant la montée d'une colline déserte, sentant que l'automobile ralentissait son allure, et je suivis la scène de loin.

— Incroyable ! fit le colonel à la fin de ce récit, comment s'y prendre à présent pour arracher Son Altesse de là ? Si nous tardons, le prince sera tué !

— Le plus simple est d'envoyer des forces de police, suggérai-je.

— Non.

Ma proposition ne semblait pas plaire davantage au colonel qu'à M. Sardon. On ne

pouvait prendre ce procédé officiel puisque le prince avait interdit tout ce qui laisserait prise au scandale inévitable. Cependant il fallait se décider car la vie du radjah ne tenait qu'à un fil.

— Il n'y a pas de danger imminent pour Son Altesse, dit le commissaire comme s'il répondait à nos communes pensées, vous n'aurez pas à vous déranger pour le sauver... Ils viendront eux-mêmes, j'en suis certain.

Le policier parlant par énigmes nous insistâmes pour en savoir davantage, mais cette fois il se montra inflexible déclarant sur un ton sec :

— Je suis fourbu ! Cette marche du retour m'a brisé... Il est compréhensible que j'aie hâte de retrouver mon lit...

Il esquissa un vague salut, et s'en alla d'un pas traînant, sans prendre garde à nos protestations.

. . . . . .

Aussitôt je regagnai ma chambre et sombrai dans un sommeil lourd qui se prolongea jusque tard, dans l'après-midi. Je me réveillai dans un état de dépression totale. Au lieu d'être le repos rêvé, le séjour au château accumulait péripéties et émotions desquelles je ne me doutais guère en quittant Paris, et je commençais à en avoir assez de ce roman

inimaginable que je vivais. Depuis mon arrivée, la mort de belle Hindoue, suivie de celle de Vasya, puis la fin des deux chiens, sans compter l'apparition dans ma chembre même de ce fakir inconnu, tout s'enchaînait pour former autour de moi une atmosphère intenable d'où je n'avais qu'une hâte : m'éloigner... Mais comme invité du château et surtout ami intime du maître de maison si éprouvé, était-il correct ou mieux, admissible d'abandonner Sidney en un pareil moment ? Mon départ serait capable de lui porter un rude coup et je repoussai cette pensée comme une lâcheté qu'il eut été indigne de commettre. Donc je devais me montrer prêt à rendre service à Sidney tout en ayant l'arrière-pensée que je risquais ma vie pour des questions qui ne me concernaient nullement.

Tout en pesant de l'expectative où je me trouvais, le pour et le contre, j'avais achevé de m'habiller et sortis.

Baptiste, de sa chambre, montra un certain étonnement dans le salut qu'il me fit.

— Monsieur a dormi longtemps... remarqua-til avec respect, je n'ai osé le déranger.

— Vous avez bien fait, mon vieux. J'étais extrêmement fatigué.

Le serviteur gratta de la gorge avant que de reprendre :

— Si monsieur désire manger quelque chose, je vais faire le nécessaire.

— Justement, cela me fera le plus grand bien de me réconforter. Mais, quelle heure est-il donc, au fait ?

— Deux heures et demie, monsieur? répondit Baptiste en consultant avec dignité la montre qu'il tient de son grand père.

Mon valet de chambre prépara une petite table, y posa un plateau avec la minutie qu'il apporte en toutes choses et je fus fort satisfait de voir Chara Lal me servir lui-même des plats succulents au fumet agréable. Lorsqu'il voulut se retirer après m'avoir servi un morceau doré à point de dinde rôtie, je le retins.

— A propos, vieil ami... Est-ce que cela te brûlerait la langue de me dire où sont les habitants de ce château ?

— Sahib veut dire le maître et lady Virginia ? Le colonel se repose et Mrs Sidney est dans son appartement.

— Et les autres ?

— Miss O'Neill est partie avec son frère, le sahib Frédéric, vers la plage, pour le bain.

— Bien.

Chara Lal s'éclipsa avec la souplesse d'un chat et me laissa seul ; je me réconfortai copieusement mais ma solitude ne devait pas être de longue durée. Tout à coup un re-

tentissant « Morning » énoncé sur un ton élevé me fit redresser la tête.

M. von Kramer s'avançait pour me presser les doigts avec sa force exagérée. Il était d'une rare élégance, en tenue de cheval, le veston vert pré rehaussé d'une impeccable cravate blanche où était piquée une perle montée en épingle, des pantalons bouffants — genre de breeches — se terminant dans de hautes bottes jaunes cirées, les talons munis d'éperons, et une cravache à la main.

— Vous venez de monter, il me semble ? observai-je.

— C'est juste! confirma avec complaisance l'Allemand au monocle, j'ai fait une petite promenade sur « Basil ».

Il parut s'apercevoir de ma muette interrogation.

— Oui... La monture préférée du châtelain.

Puis mon interlocuteur s'assit commodément en face de moi sans que je l'y convie.

— Rien de mieux que le sport pour conserver la souplesse naturelle... Chez moi, à Goroschowo, je vais à cheval tous les jours, cela est devenu une habitude...

Puis il enchaîna :

— Quel homme aimable vous faites, M. Molinard ! Votre compagnie me manquera, il me faudra partir tout prochainement, après

demain sans doute... emportant de cet endroit un souvenir inoubliable.

Il me fut difficile de cacher ma satisfaction d'apprendre que bientôt ce bavard insupportable me débarrasserait de sa présence. Mais lui reprit la conversation où elle en était restée la veille. Après le bétail, ce furent les arbres fruitiers... les coutumes paysannes de la Prusse orientale, et autres détails superflus. Ce verbiage incessant faillit me couper la digestion.

Heureusement, le châtelain vint faire office d'ange sauveteur en entrant fort à propos dans la pièce et me délivra de l'importun qui sortit.

— Enfin... Ouf ! Quel moulin à paroles... Je crois qu'il aurait continué pendant des heures si vous n'étiez intervenu, mon cher Gordon.

— C'est que je devais vous parler sans fond ! Cependant, je dois vous parler sans plus attendre, cher Alex. Une question extrêmement grave et surtout très délicate m'amène vers vous une fois encore.

— De quoi s'agit-il donc?

Avec peine, à cause de sa jambe malade, Sidney s'installa sur le canapé.

— Lady Virginia vient de me faire une confidence assez pénible : ses bijoux ont été volés...

IX

L'autre victime

Que dire après les dernières paroles du colonel qui soit assez fort pour marquer ma stupéfaction ? Tous les habitants du castel se verraient-ils donc touchés par l'acharnement du sort? Gordon devina mes différentes pensées.

— Oui, il y a de quoi être sidéré, Alex, et parfois je me suis demandé si je n'allais pas perdre la raison... Ma situation est devenue intenable. Mais, vous pouvez imaginer la désolation de ma femme compréhensible puisque ces joyaux représentaient une valeur de plusieurs milliers de livres sterling. De plus, certains d'entre eux, de moindre prix, étaient des souvenirs de famille auxquels elle tenait...

— Mais... mais... je ne puis dire qu'une

— Vos soupçons se portent-ils sur une personne déterminée Gordon?

— Du tout! D'ailleurs ce vol vient d'être

découvert et le temps m'a manqué pour aviser.

— Pourtant ces bijoux ne se sont pas envolés...

— Si je n'étais pas l'homme de bon sens que vous connaissez, j'en viendrai à accepter l'explication la plus fantaisiste. Réfléchissez avec moi : tout d'abord, je dois vous dire que lady Virginia est une femme d'ordre et ne laisse jamais traîner de pareilles babioles. Elle possède une petit coffret en argent ciselé dans lequel, elle les enferme chaque soir en contrôlant si tout est au complet. Cette cassette a sa place dans le « bonheur du jour » qui se trouve dans sa chambre même et dont elle seule possède la clé.

— Que contenait exactement la boîte précieuse ?

— Ses brillants, son collier de perles qu'elle avait avant-hier au dîner et de grosses boucles d'oreilles faites de deux magnifiques émeraudes... à part cela, d'autres pierres de moindre importance. Mais songez Alex que les diamants pesaient environ dix-huit carats à eux seuls !

— Quel désastre ! Une véritable fortune.

— Maintenant que je vous ai dit où étaient rangés ces bijoux, jugez de notre surprise à lady Virginia et à moi, quand il nous fallut

accepter l'évidence : le coffret avait été enlevé.

— Etes-vous sûr que cela soit si récent ?

— Absolument, puisque me femme a mis hier soir ses pendants et les a remis en place en vérifiant ses bagues. Au moment où elle s'est couchée, la cassette était toujours dans le petit meuble en bois de rose.

— Votre chambre est séparée de la sienne, je crois ?

— Oui. Elle dort assez profondément, et quelqu'un a dû s'introduire dans la pièce cette nuit, pendant son sommeil, du moins d'après ce que nous en avons déduit. C'est la seule supposition dont je sois à peu près sûr...

— C'est troublant... en effet !

— Mais qui a osé, je ne vois personne pouvant se rendre coupable d'une pareille indélicatesse dans ma demeure ?

Sidney évita mon regard pour que rien ne put me paraître une offense de sa part. Je décidai d'examiner franchement les faits.

— Puisque vous avez bien voulu me demander conseil, Gordon, il faut aller jusqu'au bout.

— Je ne saisis pas très bien...

— Parce que vous êtes un homme trop délicat et intelligent pour montrer toute votre pensée, mais ne vaut-il pas mieux éliminer

d'abord ceux qui pourraient être soupçonnés par la suite ?

— Loin de moi de faire peser une telle insinuation sur quiconque sans preuves.

— Naturellement, cependant j'insiste : les domestiques, Chara Lal ?...

— Depuis des années, il est à mon service, et je mettrais ma tête à couper qu'il n'a jamais commis une malhonnêteté.

— Bien, c'est également mon impression. Et... Smith ?

— Oh ! protesta le colonel indigné, c'est pareil : comme l'Hindou, Smith est de longue date dans ma maison et j'ai eu l'occasion de le mettre à l'épreuve à plusieurs reprises... Inutile de vous dire qu'il n'existe pas un plus brave homme. Comment pourrait-il vous inspirer le moindre doute ?

— Je récapitule par ordre, nul ne devant être mis hors de cause à priori. Les invités maintenant...

— Vous n'y songer pas, Alex ? L'heure est mal venue pour plaisanter...

— Jamais je n'ai été aussi sérieux, et ce que j'en fais c'est dans votre intérêt comme dans celui de vos hôtes. Pour quelle raison accorder une exception à l'un de nous ? Voyons... résumons... Son Altesse ? Cela peut se raisonner facilement : en premier lieu, le radjah possède suffisamment de joyaux et

pierres précieuses de grande valeur sans avoir à convoiter ceux d'autrui... J'ai même lu quelque part que sa collection de saphirs est la plus belle du monde entier ! De plus, on l'a enlevé de force ainsi que nous savons, ce qui le met à couvert par le fait même qu'il était entre les mains de ses ravisseurs au moment où le vol s'est effectué... ensuite...

— Je vous en supplie, arrêtez ! Ces déductions me mettent au supplice, et elles m'apparaissent totalement inutiles.

— Oubliez-vous que tant qu'il subsistera un doute quant au coupable, tous ceux qui habitent sous votre toit seront passibles d'un questionnaire plus ennuyeux encore ? Donc, il reste miss Edith... et son frère, le jeune Frédéric, comme ce sont vos parents je les écarte bien entendu immédiatement. Le sixième personnage est M. von Kramer, qu'en pensez-vous ?

— C'est proprement absurde ! Mon Dieu... rien ne me sera-t-il épargné ? gémit-il sur le ton du plus sombre désespoir. Von Kramer est innocent, j'en suis aussi sûr que des autres... Je le connais suffisamment pour affirmer qu'un être tel que lui est incapable d'une chose de cette gravité Non, trois fois non ! Si vous voulez ne pas me désobliger, Alex, laissons cela tranquille...

— A votre gré. Dans ce cas, il ne me reste

qu'à me taire, effectivement. D'ailleurs, seuls Baptiste, mon valet de chambre et moi-même, complètons les habitants de votre château... Je ne compte pas évidemment le policier, M. Sardon, puisque sa profession le place hors de nous tous...

— Puis-je répéter combien vos paroles m'affligent ?

— De Baptiste, donc, j'en réponds... Quant à ma propre persone, il me serait facile de...

— Quelle obstination ! s'écria le colonel avec véhémence, vous cherchez à compliquer en persistant dans une attitude déplacée... S'il en est ainsi entre nous, je préfère cesser cet entretien. Excusez-moi, Alex j'ai à faire de l'autre côté.

Sidney se leva pour sortir laissant voir sa contrariété ; je me précipitai pour le retenir.

— Il n'était nullement dans mon intention de vous blesser, Gordon, et vous le sentez, j'en suis certain... Terminons ce malentendu, mais permettez que je formule une autre suggestion peut-être acceptable, après tout ?

— Dites ? concéda le colonel en revenant sur ses pas.

— L'intégrité des hôtes et de vos domestiques pouvant s'établir facilement, pourquoi ne pas supposer que les Hindous ont, avant d'emprisonner le prince, fait main basse sur les bijoux qui devaient les tenter ? Patrastani

et Zucca, son fils, reculent-ils devant quelque chose ?

— Fort peu probable, j'y avais déjà songé, mais ces fakirs ne sont pas des cambrioleurs vulgaires, mais pires... Pourtant, rien ne peut être éliminé pour l'instant.

— En tous cas, vous pourriez en toucher un mot à M. Sardon... Lui avez-vous parlé ?

— Pas encore, j'avais hâte de vous retrouver et il dormait.

La porte s'ouvrit brusquement, nous nous retournâmes surpris, ce n'était que Chara.

— Que se passe-t-il donc ? questionna Gordon à qui cette irruption soudaine déplaisait.

— Mille excuses, sahib. Il y a là un autre sahib qui vous demande d'urgence.

— Qui cela ?

— Il a dit un nom inconnnu que je n'ai pas compris.

— Est-ce bien pour moi ?

— Oui. Il veut parler au colonel personnellement.

— Je vais le recevoir.

L'Hindou s'effaça devant un homme qui entrait.

— Restez, vous ne serez peut-être pas de trop, me dit Sidney alors que je m'éclipsais discrètement.

L'arrivant était jeune, grand, blond, ses bras musclés dépassaient d'une tenue de plage

à manches courtes, un vrai sportif qui nous salua correctement sans prendre le temps de respirer ; il tenait à la main un assez gros paquet enveloppé avec un journal.

— Puis-je dire quelques mots en particulier au colonel Sidney ?

— Moi-même, répondit Gordon. Monsieur est un ami, je vous écoute.

Une courte hésitation montra que les phrases devenaient difficiles :

— Tout d'abord, je me présente : Georges Burdier, architecte à Paris, en villégiature à Menton, résidant à l'Hôtel du Panorama...

— Enchanté, monsieur. Et... vous désirez?

— Je suis un assez bon nageur, commença le visiteur, et passe mes après-midi sur la plage voisine, distante de ce château de quelques centaines de mètres, la trouvant plus agréable que des lieux plus en vogue. Ordinairement, je ne m'occupe guère de ceux qui m'entourent, mais — il y a de cela à peine une heure — un homme retint mon attention à cause de son monocle qu'il avait conservé pour le bain et qui m'amusa. Ce monsieur fit un magnifique plongeon puis nagea assez loin. Sans doute ne se rendait-il pas compte du danger que cela offrait ? Je ne le perdis pas de vue car sa performance me passionnait... Tout à coup, il appela, et il fut facile de comprendre qu'un secours devenait néces-

saire. Je m'y lançai ainsi que les quelques personnes qui fréquentent cet endroit, le malheureux se débattait au large, j'en conclus qu'il avait du être pris par une crampe et nous arrivâmes trop tard... Il périt devant nos yeux, tous nos efforts ayant été vain.

— Von Kramer ! Noyé ?... s'exclama le colonel dont le visage devint si pâle que je crus qu'il allait tomber à la renverse sous le coup de cette nouvelle.

— Oui, c'est bien ce nom-là que j'ai trouvé dans les vêtements qui étaient déposés sur la plage et que je me suis empressé de vous rapporter. Dans le portefeuille, une carte de visite portait votre adresse, colonel, et vous comprenez que je me suis hâté de vous prévenir.

Je remerciai le jeune homme, réellement ému devant l'affliction de mon ami qui ne put rien articuler, ce que voyant, le visiteur se retira après m'avoir remis le paquet fait à la hâte, en gentleman.

Machinalement, je l'ouvris. Quelques objets, le panama blanc que j'avais remarqué auparavant, et un complet clair — sans doute von Kramer s'était-il changé avant que de redescendre au bain ? — tout cela était pêle-mêle et je le posai sur une table.

Dix minutes s'écoulèrent sans que nous puissions trouver une parole l'un et l'autre.

Lorsque le colonel se décida, sa voix blanche semblait venir de très loin et montrait un état de tristesse ou de crainte insurmontable.

— Je me répète, dit-il, Gabriel m'avait bien prédit que ce Greco portait malheur ! En voilà la preuve... Je me débarrasserai de lui, la chambre mauve a fait assez de victimes...

.. ..

Je ne puis traduire avec des expressions assez explicites les réflexes que j'eus alors et les sentiments qui m'agitaient. Si j'avais conservé une apparence calme, presque d'optimisme, si ce mot n'est pas exagéré, ma confiance cette fois cédait. Peut-être Gordon avait-il raison de rendre ce tableau responsable de ses malheurs? La malédiction d'un peintre pouvait donc se poursuivre à travers les siècles?

Aussi, puisque Sidney paraissait résolu à s'en défaire, je ne pouvais que l'approuver intérieurement.

Tout à coup, mon ami se dirigea vers la sonnette pour appeler Chara.

— Vous viendrez aussi, Alex.

— Où cela ?

— A la chambre mauve... Je vais régler cette question immédiatement. Et ça ne traînera pas, je vous en réponds...

— Pourquoi cette précipitation ? demandai-je car cette pièce représentait non seulement celle où restait le souvenir d'une morte étendue sur le lit, puis de l'autre disparu.

— Auriez-vous peur ?

— Non, pas le moins du monde. Allons... Chara Lal entrait à ce moment.

— Sahib à un ordre pour son serviteur ?

— Oui, accompagne-nous là-haut. Il y a un tableau que je supprime. Tu te chargeras de le descendre et le remiseras dans le garage jusqu'à demain matin ; nous nous rendrons alors à Nice, chez M. Gabriel, l'antiquaire, et nous verrons...

— Bien, sahib... c'est facile !

Nous montâmes, je ne me dominais plus, mon cœur battait à coups si rudes — du moins, j'eus cette impression — que je craignais que mes compagnons vissent mes craintes.

Le colonel, essoufflé, marchait derrière moi, ralentissant insensiblement son pas, — avait-il, lui aussi, quelque appréhension ? — puis, il me rejoignit toujours suivi par Chara, et chercha dans sa poche le trousseau de clés qui ne le quittait jamais. La petite s'y trouvait et lentement, la porte glissa sur elle-même. La pièce étant sombre, le store baissé laissant filtrer que trop peu de lumière de ce jour finissant, et le serviteur donna de la

clarté en ouvrant le volet. A la lueur indécise et déclinante, les yeux se portèrent vers le panneau où don Pedro y Carranza laissait peser son regard froid.

— Gordon, voyez...

Déjà, le colonel ne m'écoutait plus. Il considérait la place où était encore le cadre doré de la toile, mais celle-ci ne s'y trouvait point. Malgré nos recherches elle resta introuvable. Quelqu'un avait enlevé le chef d'œuvre, c'était indéniable, tout en abandonnant le lourd cadre trop pesant et encombrant...

A l'inexplicable de la chambre mauve venait s'ajouter un nouveau mystère...

X

LA SERVIETTE NOIRE

La perte de ce fameux tableau ne toucha pas Gordon autant que je l'aurais imaginé. Evidemment, il n'est agréable pour personne de se voir subtiliser une œuvre dont la valeur approximative est de cent cinquante mille francs, mais étant donné les circonstances, je comprenais assez bien l'état d'esprit de mon ami. La disparition de la toile n'indiquait-elle pas la fin des perturbations qu'elle avait jetées sur le castel et la chambre mauve en particulier ? Pour dissiper ces troubles successifs, Sidney n'aurait-il pas donné cher ?

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, déclara le colonel en quittant la pièce avec moi, je n'y puis rien... Peut-être est-ce la meilleure solution ? Celui qui a commis ce vol ne se réjouira pas longtemps...

Il ferma la porte à double tour, puis reprit la clé qu'il mit dans sa poche.

« A dater de ce jour, la chambre mauve est interdite à quiconque. D'ailleurs, comme la peinture a disparu, l'attrait s'en trouve diminué.

Cette décision paraissant prise irrévocablement d'après le ton sur lequel elle venait d'être énoncée, je ne pus m'empêcher de le regretter pour ceux qui ne pourraient connaître cette réussite d'art et de richesse dont le châtelain se montrait justement fier auparavant... Mais son sentiment était fort louable de vouloir éviter aux hôtes qu'il hébergeait ou qui viendraient encore, de dramatiques épreuves...

L'heure du dîner approchait et je le quittai sur le palier, afin d'aller m'habiller. Gordon me faisait l'impression d'être tranquillisé et presque heureux de la disparition du tableau... Il m'avait fait promettre de ne souffler mot à qui que ce soit de ce nouveau vol, et donna à Chara Lal des instructions sévères dans ce sens. La paix allait-elle se rétablir autour de la vieille demeure seigneuriale ? Je le souhaitais sincèrement pour ses habitants...

.. . .

— Monsieur sortira-t-il après le repas ? demanda Baptiste que je rencontrai dans ma

chambre, remplissant ses habituelles fonctions de serviteur stylé.

— Je l'ignore... Pourquoi cette question ?

— Dans ce cas, je préparerai la gabardine si monsieur le désire, les soirées sont fraîches après le coucher du soleil.

— Quelle prévoyance ! Merci de songer à tout...

Il y eut un temps, après lequel il se disposa à s'en aller silencieusement.

— Alors, mon vieux Baptiste, fis-je en le rappelant, vous ne vous plaignez plus comme hier ?

— Monsieur est bien bon, mais je lui ferais respectueusement remarquer qu'il n'est pas dans mon caractère de me plaindre...

— Oui... je sais ! Mais... enfin... ces coups de feu, vous les aviez entendus ?

— Simple constatation, vraie d'ailleurs... monsieur peut m'en croire !

— Vraie ou non, je suppose que ce fait ne s'est pas renouvelé et que vous avez bien dormi ?

— C'est trop d'amabilité, monsieur saura donc que rien, en effet, n'a troublé mon sommeil, hors peut-être...

— Quoi donc ?

— Un cri.

— Un cri. Je l'ai nettement perçu au milieu de la nuit.

— Sacrebleu! me dis-je, quand Batiste eut refermé la porte avec douceur, ce vieux-là semble bien au courant de ce qui s'est produit... A son âge, généralement, on n'a plus l'ouïe si fine!

Tout en monologuant, j'avais enlevé mon veston; une voix dans mon dos, me fit tressaillir.

— Comment t'es-tu introduit ici sans ma permission ? demandai-je à Chara Lal, car c'était lui, souriant et impassible.

— Par la porte, sahib.

— On ne frappe plus avant d'entrer, à présent ?

— Si, sahib... Mais n'obtenant aucune réponse, je me suis permis de rentrer.

— Sous quel prétexte ?

— Le sahib Sardon ma chargé d'une commission urgente : il veut vous voir, et m'a prié que vous alliez chez lui tout de suite.

Cette demande me laissa coi: pour la première fois, le commissaire paraissait s'apercevoir que j'existais, et désirait un entretien.

— C'est bon, j'y serai dans quelques instants.

Je terminai rapidement ma toilette, jetai un coup d'œil satisfait dans la glace et me rendis à la chambre indiquée. A mes coups discrets, une voix enrouée prononça un « Entrez! » indéfinissable, et je poussai la porte,

Il me fut presque impossible de contenir une forte envie de rire à la vue de ce qui s'offrait devant mes yeux : M. Sardon, couché, emmitoufflé dans des lainages aux tons vifs, un bonnet de coton avançant sur son front, et le nez plus rouge que jamais. Sur une petite table, auprès de lui, étaient posés des médicaments, un verre, une tasse de tisane et, au milieu des drogues, trônant en bonne place, la petite boîte en acajou. Le prévoyant maniaque ne voulant pas se livrer au travail laborieux de l'ouvrir, l'avait laissée à moitié fermée.

— Approchez-vous, Monsieur Molinard. Tenez... Prenez la chaise, là... Installez-vous confortablement auprès de mon lit. Vous devez être surpris de me voir en cette tenue, mais je me sens bien mal en point. L'excursion nocturne, par une pluie battante à San Remo, ne m'a pas été favorable... Je ne vous retarde pas au moins ?

— C'est-à-dire... Le dîner sera bientôt servi mais je pense que nous n'en avons pas pour longtemps.

— Peuh ! Cette préoccupation est secondaire. il me semble, lorsqu'il s'agit pour un homme d'accomplir un devoir que lui impose sa conscience.

— Je ne saisis pas très bien...

— Ecoutez-moi.

M. Hector se dressa sur son séant, toussota, éternua, se moucha, et s'appuya commodément avec son coude sur l'oreiller, puis il se décida à parler.

— Le colonel a la plus grande confiance en vous, paraît-il... du moins c'est mon impression ?

Je crus devoir prendre un air suffisant.

« Rien ne m'empêche donc de m'en ouvrir à vous pour vous dire toute ma pensée ?

— Cela ne peut que me flatter, Monsieur Sardon.

— Non, c'est par simple nécessité du moment. Eh bien, poursuivit-il, vous n'ignorez pas que Son Altesse le maharadjah de Jabalpur est entre les mains du fakir et de sa bande, par conséquent...

— En effet, vous nous avez mis au courant de cette nouvelle navrante.

— Ne me coupez pas la parole, je vous prie ! J'ai la ferme conviction que le Scolopendre va revenir au castel...

— Qu'est-ce qui vous le prouve ?

— Primo, vous saurez une chose, Monsieur Molinard : il est préférable que vous remettiez à plus tard vos interrogations, secundo : je ne suis pas tenu d'y répondre... Donc, ce qui reste sûr, c'est qu'ils viendront parce qu'ils ont besoin de la serviette.

— Excusez-moi, vraiment, je n'y com-

prends rien. D'abord, de quelle serviette s'agit-il, et ensuite, pourquoi en ont-ils besoin ?

Le policier leva les yeux au plafond dans une expression qui signifiait que ma stupidité l'excédait. Il retint cependant un reproche trop acerbe.

— Contentez-vous de ce que je vous dis, pour l'instant. Je ne puis donner d'autres détails.

— A votre aise, monsieur. Mais puisque vous avez la prétention que je vous sois de quelque utilité, ne faudrait-il pas me dire de quoi il est question ?

— Possible... Si je me garde d'émettre ces précisions réclamées, c'est que la prudence conseille de le faire. Il s'agit en effet de rendre service à quelqu'un, mais pas précisément à moi, plutôt au colonel.

— Bien, conclus-je pour marquer que cette discussion n'avait que trop duré, alors... à votre disposition.

— Nous devons accueillir, poursuivit le commissaire ironiquement, ces visiteurs intempestifs qui ne tarderont point, avec les attentions qui leur sont dûes. Il m'eut été facile de me faire assister dans cette tâche, par un de mes subordonnés, mais vous concevez comme moi, que nous devons observer la plus grande circonspection. Nul autre que

vous me paraissait plus qualifié pour me donner un coup de main en temps voulu.

— Si cela peut vous être agréable, volontiers...

— Bravo ! votre acquiescement spontané prouve que vous êtes courageux, un homme ! ponctua le policier, et je vous remercie, Monsieur Molinard, cela me plaît... Encore une petite question cependant : le colonel m'a affirmé que vous-même avez pris la feuille de papier trouvée en même temps que le pauvre chien, et vous avez cru bon de la conserver ainsi que la baguette qui y attenait. Dans quel but ?

— Fort juste. Je pensais vous les remettre.

— Pourquoi avez-vous oublié ?

— Croyez que je le regrette vivement, mais j'avoue que dans toutes ces tergiversations, ces détails me sont complètement sortis de l'idée. Mille excuses... Pourrais-je ajouter, sans vous faire de cela un reproche, qu'à chaque fois que j'ai voulu m'entretenir avec vous, Monsieur Sardon, vos manières quelque peu cavalières à mon approche, m'en ont découragé... Cependant, il n'y a rien de plus facile que de réparer immédiatement cet oubli.

— Je serais navré de vous causer le moindre dérangement, voyez donc sur la table, derrière... ce qu'il y a.

Les deux objets s'y trouvaient. Ma figure s'allongea :

— Comment oser ?...

— Oui, je ne m'en cache pas... fit nonchalamment le policier, ces pièces à conviction me manquaient et, après le récit du châtelain, comme je suis un être fort curieux de ce genre de choses, il m'a été indispensable de me les approprier sans attendre votre permission.

J'essayai de cacher ma colère.

« Vous ne m'en tiendrez pas rigueur, Monsieur Molinard... C'est si peu de chose !

— Mais...

— Alors, ce soir, à dix heures, dans cette chambre, serez-vous exact ? Si vous possédez une arme, munissez-vous-en... On ne sait jamais ! Je n'ai plus besoin de vous pour l'instant; vous pouvez aller dîner, Monsieur Molinard...

.. . .

Ce n'était guère l'envie de me rassasier qui me conduisit à la table où la charmante hôtesse et son mari rivalisaient d'ingéniosité pour distraire les convives; en effet, l'atmosphère était pesante, un trouble compréhensible s'emparant des dîneurs en considérant les deux places inoccupées à part la chaise du du policier : celle de von Kramer et le siège

du maharadjah. Pour ce dernier, on avait prétexté un déplacement aux environs, et — si l'inquiétude à son sujet pouvait subsister pour Sidney et moi — les communes pensées se tournaient surtout vers le souvenir de celui qui ne reviendrait plus, l'Allemand dont on n'avait pas caché la fin tragique.

Un mutisme complet régna donc pendant le repas. Le blanc visage de lady Virginia reflétait une pâleur de cire, et seul je compris combien elle regrettait la perte de ses bijoux. Rien dans son attitude cependant ne laissa voir sa peine.

Je fus réellement heureux lorsque, le dîner fini, nous passâmes dans le fumoir où je pus parler avec le colonel en évitant toutefois le sujet qui seul occupait mon esprit. M. Sardon avait-il fait part au maître du logis de ses intentions nocturnes ? Il m'était impossible de le savoir puisque, le commissaire, absent lui aussi de la table hospitalière, ne m'avait rien dit. Mais j'eus l'impression que Gordon ne savait rien. A quoi bon l'effrayer en effet ? Ainsi, pour ces raisons de discrétion et de prudence, je tins ma langue.

Mon ami semblait avoir repris confiance dans l'issue des événements.

— Désormais, tout est fini ! Vous n'avez plus rien à craindre, Alex... En somme, si

tout cela n'avait pas tourné de manière aussi tragique, vous n'y auriez vu qu'une diversion... Enfin, vous passerez encore de bons jours au château !

La conversation se poursuivit sur ce ton, et après avoir fumé un excellent cigare, je prétextai un fort mal de tête pour monter à l'heure dite chez M. Sardon. Mon excuse parut valable, je le crus du moins, et à dix heures précises, je frappais à nouveau chez cet homme dont les projets n'étaient pas sans m'intriguer.

Le policier était prêt.

— Ah! admirable exactitude ! Bravo... bravo, Monsieur Molinard... j'aime ça. Aussi vrai que je vais prendre une prise pour m'éclaircir les idées, j'en ai besoin... Nom d'un chien! Mille tonnerres! enchaîna-t-il...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le couvercle s'est rabattu, tout simplement... et comme je n'ai pas une minute à perdre, il me faudra m'en passer... tant pis ! Avez-vous songé à emporter une arme ?

— Oui, mon revolver.

— Parfait. Vous n'avez pas vendu la mèche en bas, j'espère?

— Ce serait mal me connaître que de le croire, Monsieur Sardon.

— Allons ! je vous expliquerai tout après ; partons, le plus tôt sera le mieux.

— D'accord.

Je fis un pas vers la porte, mais il me retint.

— Où allez-vous ?

— Je sors, ainsi que vous avez paru me l'indiquer, parbleu..

— Cela n'est pas si commode que ça! Nous allons prendre un raccourci.

Je suivis celui qui ressemblait plus que jamais à un épouvantail, qui ouvrait la fenêtre avec des précautions infinies, et fixait à la barre d'appui une forte corde qu'il avait préparée. Habile comme un singe, il sauta sur le rebord, passa de l'autre côté, et se disposa à effectuer une descente.

— Auriez-vous l'obligeance de me donner la serviette en maroquin noir qui se trouve sur la table, Monsieur Molinard ?

Je m'exécutai immédiatement. M. Hector montra sa satisfaction, me remercia et fit signe que le moment était venu de le suivre.

— Approchez-vous... Vous voyez ce rocher, en bas, il est facile d'y accéder.

— Et ensuite ?

— Nous prendrons sur la gauche, contournerons le château et arriverons ainsi à l'endroit juste au-dessous de la chambre mauve. Il y a un balcon, je crois.

— Comment ? Vous n'y songez pas sérieu-

sement ? Je tiens d'autant moins à me rendre là-bas que...

— Suivez-moi. Vous verrez.

Il faisait assez clair sur le mauvais chemin qui entourait la propriété, sur les rochers surplombant la mer par endroits, et le pas ferme du commissaire me guida. Avançant lentement, j'aperçus par hasard les lumières du fumoir, certainement le colonel, ne se doutant pas de notre promenade risquée, était encore en bas ?... Je l'enviais dans ce moment, regrettant la quiétude d'un bon fauteuil à l'abri de tout danger... La marche ne fut pas très longue, mais difficile; je faillis à plusieurs reprises me tordre la cheville, et enfin le policier s'arrêta, indiquant une croisée du doigt.

— Nous y sommes.

— Vos efforts n'aboutiront peut-être qu'à un échec... dis-je aussi bas que lui avec une pointe d'ironie.

Je venais de constater que les persiennes étaient fermées.

— Ne vous préoccupez pas pour moi ! répondit M. Sardon sur un ton sec, ce jeu-là me connaît, j'ai déjà fait des choses plus difficiles que celle-ci au cours de ma carrière.

La précieuse serviette toujours sous son bras gauche, il escalada le rocher le plus haut, et de là, lança une autre corde munie

d'un crochet solide en fer, qu'il avait apportée dans la serviette même. Hop ! Une, deux, trois... Cet être étrange aux décisions calmement mûries, était déjà sur le balcon. Que fit-il alors ? Je ne pus le voir... Les volets furent ouverts sans que je sache comment il s'y était pris pour les détacher extérieurement...

M. Sardon pénétra dans la chambre mauve.

Grâce à son aide, je réussis à le rejoindre et il montra sa satisfaction.

— Nous y voilà, enfin !

Le commissaire ouvrit tout à fait les persiennes et laissa la fenêtre largement ouverte. Il choisit le coin le plus favorable pour s'installer, me désigna ma place, et tous deux, de chaque côté de la croisée attendîmes.

— Prenez votre revolver, et ne bougez plus ! m'avait intimé brièvement le policier.

— Avec votre permission, j'allume.

— Vous êtes fou ? Non.

— Il faut absolument rester dans ce noir ?

— Monsieur Molinard, cessez vos questions, elles m'agacent... C'est tout ce que je vous demande. Taisez-vous !

— Mais!!!

— Atchoum ! Sapristi ! Ce sacré rhume de cerveau va faire tout rater... espérons qu'ils n'auront rien entendu.

— De qui parlez-vous ?
— Du roi d'Angleterre !

.. . .

Décidément cet homme se moquait de moi et avait juré de me mettre à rude épreuve ! Je commençais à le détester cordialement, mais dans l'état actuel des choses je ne pouvais me résoudre à patienter tout en espérant, un jour prochain, prendre ma revanche. Qui attendions-nous ? Je me souvenais qu'il avait parlé d'une visite probable des Hindous venant eux-mêmes reprendre la serviette dont j'ignorais l'existence jusqu'alors, mais cela avait été si vague que je ne pouvais me fier à cette supposition. Et les minutes passaient... Rien ! Habitué à l'obscurité, je discernais la silhouette de M. Sardon qui restait immobile et se mettait en rage si je montrais la moindre velléité de geste ou de parole. Dès que je bougeais, j'entendais un grognement significatif, et quand j'avais le malheur de prononcer une syllabe, il pestait avec des mots à lui entre ses dents.

Une heure passa, nous l'entendîmes à une pendule proche. et toujours rien.

— Ne voulez-vous pas me dire enfin que...

— Chut ! où je vous casse la figure... Assez! Pas un mot de plus...

Si je n'avais pas écouté la plus élémentaire

prudence, je me serais laissé gagner par une verte colère, révolté je lui en voulais de plus en plus de m'avoir entraîné pour rien dans cette aventure et le sommeil me gagnait après toutes ces nuits passées à moitié debout...

Tout à coup, un faible bruit se précisa :

— Toc, toc, toc, toc...

Immédiatement toute ma rancune accumulée contre le commissaire tomba pour se muer en une certaine admiration. Nos efforts n'auraient pas servi à rien.

La jambe de bois suffisait à indiquer que Patrastani approchait.

Les instants passèrent, puis brusquement, une haute silhouette se découpa dans la fenêtre, la face hideuse à contre-jour, mais nous l'imaginions aisément, et l'individu se mit en devoir d'enjamber la barre d'appui.

C'était le signal : Sardon se précipita vers lui pour le maîtriser. L'athlète se défendit avec un tel acharnement que je m'empressai de me porter au secours du policier, essayant de faire choir l'intrus qui montrait une force peu commune. Je vis le moment où il aurait le dessus sur nous deux quand la lutte acharnée parut tourner à son avantage. L'Hindou me porta un formidable coup à la mâchoire qui me lança rudement à terre et arriva à se débarrasser de Sardon. Puis, il s'apprêta à fuir par la fenêtre.

Bingg ! Le commissaire avait pris un objet extrêmement lourd sur un meuble et le jeta à toute force sur la tête de l'homme qui tituba comme un ivrogne avant que de s'écrouler avec un gémissement.

— Ah ! Ah ! Je le tiens cette fois, s'écria M. Sardon triomphant. Une seconde, attention, j'allume, Molinard...

A peine avait-il mis ce geste à exécution qu'il recula, me montrant une telle déception que j'éclatai de rire.

— Que se passe-t-il ?

— Voyez vous-même !

La lumière m'aveugla et je fermai les yeux un instant, puis je pus voir l'homme étendu sans connaissance.

Ça, alors !

Je me refusai à accepter cette réalité. A quelques pas de nous gisait bien celui que nous avions vaincu, et à côté les débris du vase qui avait servi à l'assommer, mais juste ciel ! Quelle gaffe... Ce n'était point Patrastani, mais tout bonnement le jeune Frédéric O'Neill...

XI

L'ENLÈVEMENT

J'aurais souhaité alors être dans la peau de n'importe qui, excepté à ma place ou à celle de M. Sardon... Diable ! Etait-ce de notre faute si le jeune homme venait se fourrer dans le piège que nous tendions à nos ennemis, d'une manière pour le moins étrange ? Comment ne pas s'y tromper ? Que faisait-il volontairement à cette heure et en ce lieu ?

Le moment de stupeur passé, le cerveau de M. Hector — qui avait paru perdre la raison d'après son air égaré d'un instant — se remit à fonctionner, et le policier reprit avec dignité sa physionomie habituelle où la vie se reflétait à nouveau. Mais l'« épouvantail » mettait dans cette attitude forcée un tel effort grotesque que ma peine fut grande à retenir l'hiralité faisant suite au rire d'avant que je regrettais déjà... Il se rendit compte du sentiment qu'il m'inspirait et commença par vociférer :

— Très amusant, n'est-ce pas, Monsieur Molinard ? Il y a de quoi trouver cela comique à votre avis ? Pas au mien, par exemple ! Je ne vois vraiment pas la raison de cette réaction ridicule de votre part...

— Pardonnez-moi, Monsieur Sardon, mais convenez que nous nous attendions si peu à une telle surprise que je conçois votre déconvenue.

— Il n'est pas indispensable de vous en réjouir ! grogna encore sévèrement le commissaire.

— Avouez quand même que vous vous êtes trompé ! M. Frédéric n'y est pour rien, ce me semble...

— Au lieu de rire sans cesse, vous feriez mieux de m'aider. Il faut le placer sur le lit, nous ne pouvons le laisser ainsi !

Le neveu du colonel n'avait pas repris connaissance et je commençai à éprouver pour lui une sérieuse inquiétude. Le coup sur le crâne n'avait-il pas été fatal ? Le commissaire gardant tout son sang-froid, haussa les épaules :

— Rien à craindre, il n'est pas en danger, simple évanouissement... Il se remettra d'ici peu. Quel imprudent... d'autant plus que j'avais cru entendre le choc significatif de la jambe de bois de Patrastani... Pas vous ?

— Si j'ai perçu nettement ce toc, toc...

— Donc nous n'avons pas eu la berlue ! Et ce jeune homme ne possède pas de canne, que je sache ? Voyons, inspectons comment il a pu grimper jusqu'ici, cela m'étonne.

Le policier s'approcha du balcon puis se retourna, et je vis qu'il tenait une corde.

— Voilà ! Il a été aussi malin que nous, seulement... cette preuve ne suffit pas.

— Pourquoi ?

— Il y a quelque chose de louche.

— ?

— Ecoutez-moi bien, je descends, car une vague idée me dit que ce qu'il y a en bas peut être intéressant... Je suis persuadé que le fakir rôde aux alentours et dois m'en assurer. Gardez votre revolver à la main et ne bougez pas de cette pièce, mais tenez-vous prêt à me défendre; si besoin est, tirez sans hésitation, compris ?

— Oui, entendu... Comptez sur moi

M. Sardon avait déjà franchi la barre d'appui mais ne continua pas plus avant, s'arrêtant net comme surpris par quelque chose d'inattendu. Comme lui, je m'immobilisai et pus entendre nettement un brouhaha confus venant d'assez près, dans le parc, au-dessus duquel s'élevaient les notes aiguës d'une voix appelant, en proie à une terreur folle :

— Au secours ! Au secours... A moi, à moi...

Le commissaire bondit et partit comme une flèche dans cette direction ; moi, oubliant ma promesse, me lançai derrière lui pour voir de qui il s'agissait. Malgré la difficulté de sauter ou courir sur les rochers, je ne le perdis pas de vue et discernai ceux qu'il avait repérés qui fuyaient à toute vitesse à dix mètres.

La course ne pouvait durer longtemps car, des trois ombres se dessinant devant nous, l'une avançait péniblement, comme en retard sur les autres : c'était un homme dont la jambe se mouvait avec lenteur : Patrastani... Cette fois-ci, il ne nous échapperait pas... Me remémorant l'ordre de décharger carrément mon arme sur le bandit, que m'avait donné le policier, je m'apprêtai à viser tout en continuant mon allure.

Alors, plus près, je m'aperçus d'un fait qui m'empêcha de mettre à exécution ce réflexe : l'être monstrueux pensait à tout, il traînait quelqu'un avec lui, s'en servant comme d'un bouclier pour ne pas qu'on puisse l'atteindre de sorte qu'en tirant il m'eut été presque impossible d'abattre le bandit sans toucher l'inconnu.

Le fakir s'arrêta tout à fait, semblant faire un signe à Zucca que l'on reconnaissait maintenant, et ce dernier prit entre ses lèvres le tuyau mortel...

— Halte ! s'écria le Scolopendre sûr de lui, un pas de plus et vous êtes morts !

Mon compagnon, à bout de souffle, ralentit pour me permettre d'arriver à le rejoindre, et me cria :

— Tirez... tirez donc, Monsieur Molinard ! Mon arme s'est enrayée.

— Quelle imprudence, vous ne voyez donc pas que nous risquons de blesser quelqu'un d'autre.

— Tant pis, une telle occasion ne se reproduira plus...

Brusquement, il changea de ton :

— Qu'avez-vous dit? ma parole, je comprends... C'est derrière une femme qu'il se gare, ce lâche...

Comme pour me confirmer cette constatation, la voix s'éleva plus aiguë et désespérée...

— Monsieur Molinard, de grâce... Venez à mon aide, je suis perdue !

En celle qui était tombée entre les griffes des bandits, je venais de reconnaître miss Edith...

.....

Elle qui aurait dû normalement dormir en paix au castel, ou tout au moins rester en dehors de tout danger, devenait la proie de ce derviche barbare... C'était une double mal-

chance car, non seulement sa vie se trouvait menacée, mais si les bandits n'avaient pas mis la main sur elle, Patrastani se serait vu pris ; le temps lui manquant pour se dérober, nous aurions pu le rejoindre ou le capturer, là, impossible... Que faire alors dans cette alternative d'une minute d'angoisse où, paralysés, nous regardions impuissants les fuyards gagner la rive ? En effet, une petite embarcation dansait sur les vagues, prête à prendre la mer qui permettrait aux ravisseurs de disparaître sans craindre d'être rejoints. Ils avaient savamment calculé leur coup et tout prévu ! Marchant à reculons, les deux hommes tenant leur prisonnière n'étaient plus qu'à quelques pas de la mer, et s'ils y arrivaient, peu d'espoir restait pour que nous revoyions la jeune fille vivante.

L'appel retentit, plus déchirant encore :

— Au secours, Monsieur Molinard... Vite, vite ! Ils me tueront, je le sens.

Une révolte me prit contre celui qui considérait ce spectacle sans paraître partager l'inquiétude affreuse qui me gagnait.

— Qu'attendez-vous donc, Monsieur Sardon ? me mis-je à hurler. Votre métier n'est-il pas de délivrer les êtres qui tombent sous la coupe de ces criminels ? Bientôt il sera trop tard... et vous restez figé tel un bloc de mar-

bre. Secouez-vous, nom de nom ! Ou alors, je vais moi-même chercher de l'aide.

— N'en faites rien.

— Et pourquoi ?

— La partie n'est pas perdue. Il faut choisir le moment propice...

— Vous ne me retiendrez tout de même pas de force !

— S'il n'y a pas d'autre moyen, je m'y verrai contraint. Aussi, je vous conseille de m'obéir. Etendez-vous à terre, vite...

Comme je résistais, le commissaire m'octroya un coup si violent, dans le dos, de sa main libre, que je m'aplatis rudement sur le sable, ce qui évita un choc trop brutal. C'est sans doute ce que M. Sardon désirait.

Je m'attendais à ce qu'il fit de même, mais avant que de pouvoir relever la tête, je sentis un déplacement d'air presque imperceptible accompagné d'un sifflement léger auprès de moi. Mon compagnon chancela :

— Aïe!

C'était plus qu'une exclamation de douleur.

— Monsieur Sardon... Monsieur Sardon, Vous... non, c'est impossible !

Au lieu de répondre, le commissaire voulut se redresser et avança de trois pas en avant, agitant ses bras, puis s'affaissa à son tour non loin de moi.

— Qu'avez-vous ? Parlez... mais parlez donc ?

Peine perdue. Un gémissement continu et pénible à entendre, car il ne traduisait que trop la réalité que je craignais tant, rendait inintelligibles les paroles que je m'essayais à deviner. Je pus distinguer ce que l'obscurité m'avait dérobé jusqu'à présent : une baguette mortelle avait atteint le policier en pleine poitrine.

— Pauvre Hector ! pensai-je. Plus d'espoir... ou si peu ? Dans quelques secondes, il rendra le dernier soupir.

.....

Le tragique de cette minute effaçait en un instant tout les dissentiments qui nous avaient séparés jusqu'ici ; cet homme n'en était pas moins un de mes semblables et mon devoir était de tout tenter afin de l'arracher à la mort.

En rampant je me glissai jusqu'à lui, prenant de précautions infinies pour ne pas subir le même sort, car moi disparu, quel témoin pourrait donner une indication quant à la disparition de miss Edith ? C'est encore à elle que je pensais, en considérant l'infortuné policier, sa redingote noire flottant au vent et les bras en croix, ce qui lui donnait l'aspect

d'une immense chauve-souris. Je le palpai, appelant encoré :

— Monsieur Sardon...

J'avais baissé la voix, pour que les Hindous ne puissent nous repérer, mais apparemment ils avaient disparu. M'attendais-je alors à ce qui allait m'arriver ? Certes non.

Une lame pénétra dans mes vêtements jusqu'à ma chair, par derrière, m'arrachant un sursaut de peur et un cri. Il ne s'agissait plus de savoir si la baguette empoisonnée avait accompli son œuvre sur mon malheureux compagnon, mais tout d'abord de me défendre moi-même. Me retournant, je vis celui qui lentement retirait de mes côtes le poignard qu'il y avait enfoncé et dont il laissait la pointe dirigée vers ma poitrine pour bien me montrer que je ne pouvais plus rien... Cependant, je songeai à mon revolver qui était tombé lorsque M. Sardon me fit choir et voulus m'en servir. Hélas ! L'homme avait prévenu ce geste et tenait en main mon arme Les deux yeux brillaient étrangement dans la face grimaçante aux dents blanches, et je ne pus m'empêcher de frissonner devant cette expression hallucinante : c'était Zucca qui, brutalement, cherchait à m'entraîner.

— Où m'emmènes-tu ? risquai-je hors de moi.

Mais il parut ne pas comprendre et son atti-

tude se fit plus menaçante ; proférant des jurons dans sa langue, il me prit le bras et me força à courir d'une allure précipitée vers la mer. Bientôt nous fûmes assez près pour qu'il soit possible de discerner une légère embarcation où deux personnes attendaient : Patrastani et miss O'Neill.

Le fakir, à ma vue, eut un rire sardonique qui résonna dans un écho sinistre et prolongé. Sa joie ne se contenait plus de me sentir enfin sa proie...

— Approchez donc... fit l'homme à la jambe de bois en joignant le geste à la parole pour m'inviter à m'embarquer.

Je ne pouvais que me ranger à cet ordre donné toujours dans un anglais mêlé de mots hindous. Zucca me poussa, monta à son tour, je fus assis tant bien que mal à côté de la jeune fille, et déjà le clapotis de l'eau, le balancement de plus en plus prononcé de l'embarcation, ainsi que le démarrage brusqué d'un moteur vrombissant, m'annoncèrent que le voyage dans l'incertain ne faisait que commencer...

XII

DANS LA GUEULE DU LOUP

Miss Edith détourna son visage pour que je n'en voie pas l'expression, regardant obtinément au loin, vers la mer. Le canot automobile, car c'en était un, bien qu'il fut étroit pour quatre personnes, bondissait sur les vagues et augmentait de vitesse sous l'impulsion de Patrastani qui tenait le gouvernail tandis que son fils nous surveillait sans discontinuer Qu'y avait-il à craindre de nous, sans armes et en pleine mer à présent ? Mais, voyant que les Hindous ne saisiraient que partiellement notre conversation, je tentai d'amadouer l'entêtée Irlandaise.

— Voyons... miss Edith ! Quel mutisme... Seriez-vous toujours fâchée ? Je ne puis le croire, ne me souvenant en aucun cas vous avoir souhaité du mal... Le petit incident passé devrait être oublié depuis longtemps... N'est-ce pas votre avis ?

Ces paroles eurent un effet immédiat car elle se retourna vers moi, me fixant interrogativement :

— Que signifie, monsieur ? haleta-t-elle avec difficulté, tant son émotion restait grande, m'expliquerez-vous où l'on nous conduit ? Tout s'est passé si vite... et me paraît se dérouler comme dans un rêve... Quels sont ces inconnus ?

Evidemment, j'hésitai à la mettre au courant, mais cela n'aurait fait qu'accroître ses craintes sans rien changer à la situation, je préférai donc prendre cela à la légère, du moins pour l'instant.

Mon premier soin fut donc de la rassurer :

— Oh ! N'exagérez pas cette aventure qui n'est que passagère, pour vous changer un peu... Tant que je resterai à vos côtés, n'ayez crainte de quoi que ce soit. Mais permettez-moi, à mon tour, mademoiselle Edith, de m'étonner. Comment peut-il se faire qu'au lieu d'être tranquillement dans votre lit, ou tout au moins au castel, vous commettiez l'imprudence de vous égarer par ici, aussi tard ? Votre oncle ne vous l'a-t-il pas vivement déconseillé ?

— Pas précisément, mais il avait ces derniers temps une attitude pour le moins étrange, comme s'il nous cachait quelque

chose... Mon frère était de cet avis, et je pense que vous ne connaissez pas suffisamment les O'Neill pour savoir qu'ils ont le défaut d'être particulièrement curieux ? Frédéric et moi étions fortement intrigués précisément parce qu'on ne nous mettait pas au courant, et résolûmes de percer ce mystère. Une parole en l'air, dite je ne sais plus par qui, d'ailleurs, attira notre attention sur la fameuse chambre mauve. De là à questionner notre oncle sur ce point, il n'y avait qu'un pas, que nous fîmes immédiatement. Or, le colonel se montra étrangement réticent et m'ordonna de ne plus insister pour la voir, que sous aucun prétexte il ne nous la montrerait. Naturellement, nous n'eûmes rien de plus pressé, mon frère et moi, que de nous rendre clandestinement dans la pièce condamnée pour nous. Ce soir, hélas ! notre expédition fut décidée, et voici ce qui est arrivé... C'est stupide, je l'avoue, mais maintenant, je vous jure, Monsieur Molinard, que nous ne recommencerons plus semblable promenade nocturne.

— Et avez-vous une idée où se trouve votre frère, à présent ?

— Je l'ignore...

— Eh bien ! Sachez qu'il a failli payer de sa vie cette vaine curiosité, et pour ma part, je...

Je m'arrêtai, me rendant parfaitement compte que j'allais trop loin.

— Quels sont ces hommes? répéta miss Edith, me le direz-vous enfin ? Je ne les ai jamais vus et crains — quoique vous puissiez savoir — que leurs intentions à notre égard soient moins que rassurantes... N'y a-t-il pas moyen de rentrer au plus vite ?

— Pour le moment, non... soupirai-je. Nous sommes les invités involontaires du fakir Patrastani et de son fils, et il nous faut les suivre partout où ils nous mèneront...

.....

Poursuivant cette conversation à voix basse, je m'efforçai de persuader l'Irlandaise qu'elle devait s'en remettre à moi, et elle se laissa à moitié convaincre, loin de se douter de ce qui se tramait autour de nous. Moi-même, le savais-je ? Je regardais avec inquiétude la côte défiler non loin de nous et l'embarcation se diriger vers un endroit où des villes étagées faisaient des tâches claires dans la verdure sombre, indiquant l'approche de la frontière italienne.

Patrastani maniait toujours le gouvernail, ralentissant sensiblement, sans toutefois s'arrêter encore, mais seulement atténuer le bruit

du moteur. Pendant tout ce trajet, ni lui, ni Zucca, ne nous adressèrent une parole jusqu'au moment où, le canot virant de bord, vint accoster sur la rive gauche complètement déserte et sauvage. Pas une lumière, rien... C'était une sorte de grève abritée par de hautes roches s'étageant en pente raide jusqu'à la mer, et où nulle maison n'indiquait que le lieu était habité.

Le débarquement se fit en silence, les Hindous nous intimant l'ordre d'avancer. Le fakir prit la tête du petit groupe, nous derrière lui et Zucca fermant la marche, après avoir attaché solidement le canot à proximité. A chaque instant, je craignais que la jeune fille ne s'attirât de graves représailles si elle avait le malheur de protester ou de vouloir s'enfuir, car le fils de Patrastani tenait entre ses lèvres le tuyau maudit et possédait en outre mon revolver et son poignard; mais miss O'Neill, suivant mon exemple, ne résistait plus.

Nos guides, ou plutôt nos gardiens, car ils nous menaient tels des prisonniers, nous obligèrent à monter dans les rochers en une ascension lente et pénible. Les chemins étaient presque inexistants ou impraticables, encombrés de grosses pierres, rendus plus dangereux par le manque de lumière.

Miss Edith, loin d'être accoutumée à de telles expéditions ralentissait de plus en

plus, indiquant par des plaintes ou des gestes de douleur que ses pieds se blessaient et qu'elle n'en pouvait plus, bien que je l'aidasse de mon mieux.

Tout à coup, elle fit une chute et haleta, épuisée :

— Laissez-moi là, je ne puis continuer... c'est affreux ! Allez... mais ayez pitié de moi, tout plutôt que de vous suivre... Je suis à bout !

Patrastani continuait, allant toujours en avant en n'entendit point. Son fils nous regardait d'un air méfiant, semblant mal comprendre.

— Oh ! Mon Dieu... continua-t-elle, comment tout cela finira-t-il ?

Zucca parla en hindou, et je m'efforçai de lui expliquer par gestes ce qui se passait. Il chargea tout de suite la jeune Irlandaise sur ses épaules, tout en conservant son tuyau dans la bouche pour m'indiquer que je devais poursuivre mon chemin derrière. Miss Edith qui avait poussé un cri en voyant l'homme la saisir rudement se tut à nouveau. Ainsi, nous arrivâmes enfin à notre but : des murailles grisâtres se dessinaient sur la hauteur, et des appels retentirent devant moi, sortes de sons aigus assez comparables à ceux d'un « magondi », la courge tuyautée dans la-

quelle soufflent les charmeurs de serpents aux Indes. Ces modulations produites par Patrastani, à n'en pas douter, eurent pour effet d'avertir de notre arrivée les trois hommes — Hindous eux aussi — que nous découvrions maintenant assis en rond autour d'un feu de branches et de feuilles mortes, à quelque cent mètres.

Les inconnus, qui avaient salué le maître avec respect, nous entouraient et nous poussaient presque vers l'intérieur : Zucca tenant toujours la jeune fille qui s'était évanouie, et moi...

On nous fit monter de larges marches de pierre aux dalles usées et nous atteignîmes une immense porte à deux battants dont les ferrures étaient rongées par l'humidité et que de lourdes chaînes rouillées fermaient, les gonds grincèrent et, entourés des trois hommes, du fakir et de son fils, nous fûmes dans une vaste salle aux voûtes de pierres, mais sans meubles. Des torches brûlaient donnant à la vieille habitation des formes irréelles et fantastiques.

Zucca s'empressa de se débarrasser de son fardeau qu'il déposa sur une paillasse humide, dans un coin de cette pièce glaciale et inhospitalière. C'est là que, peu après, l'Irlandaise devait revenir à elle, considérant sans comprendre ce qui l'environnait.

Mais déjà, les hommes se consultaient entr'eux, dans leur langue, semblant décider de ce qu'il adviendrait de nous, et j'eus peine à ne pas tomber à terre tant mes jambes fléchissaient, d'abord de l'effort fourni puis, à cause de l'attente insupportable.

Patrastani se laissait aller à une colère folle; gesticulant et vociférant tandis que les autres, qui étaient certainement des serviteurs, n'osaient l'interrompre. Tout à coup, le fakir s'arrêta net et s'immobilisa dans un salut figé.

Un homme était apparu du côté le plus obscur de la pièce, où nulle lumière ne brûlait, ce qui avait empêché de voir l'issue creusée à même l'épaisse muraille, par laquelle il entrait. Sans deviner ses traits, je remarquai sa démarche lente et majestueuse qui faisait de lui le maître de ce lieu curieux. Les Hindous inclinaient la tête en signe de plus profond respect et se taisaient.

Je distinguai que l'arrivant était vêtu comme eux du costume de sa race et tenait les bras croisés sur la poitrine comme obéissant à un certain rite. A pas lents, d'une démarche rythmée, il vint dans ma direction. Il lui fallait pour cela traverser la vaste salle et, pendant tout ce temps, Patrastani se courbait aussi bas que sa jambe le lui perpermettait.

L'inconnu nous désigna du doigt et le derviche se lança dans une explication interminable, parlant avec une volubité toute orientale, sans que je comprenne rien, à part un mot significatif, celui de « Yoghi ».

Tous mes souvenirs de lointains voyages me revinrent à l'esprit et je m'efforçai de les mettre à profit à ce moment.

Le Yoghi, n'était-ce pas ce sage écouté de tous, grâce à ses dons surnaturels et à sa vie exemplaire, celui dont la conception approche de si près la perfection qu'il atteint presque au pouvoir d'une divinité ? Oui, un de ces hommes rares, un saint qui jouit aux Indes de la vénération infinie des foules sur lesquelles il exerce une souveraineté spirituelle incontestable, se tenait devant moi... Et ce n'est pas sans un sentiment de curiosité que je le voyais s'avancer.

Mais j'imaginais cet étrange personnage tel qu'il m'avait été montré dans le pays de Brahma, et en cela je me perdais dans une erreur totale.

L'importance et la dignité de cet homme me permettaient de m'attendre à un vieillard courbé par les ans, à la barbe blanche et imposante à l'extrême limite de l'âge que semblaient exiger son savoir et sa sainteté.

Mais ma stupéfaction fut alors à son comble.

Les lumières vacillantes éclairaient le visage imperturbable, les yeux brillants qui semblaient lancer des flammes, de celui devant lequel tous tremblaient : Chara Lal...

XIII

LE YOGHI

Oui... Lui, Chara, le domestique de mon ami Gorodon ! Ce n'était pas une vision due à mon imagination, mais la réalité. Comment pouvait-il accomplir à la fois ses fonctions de serviteur et rester le maître de ce lieu impressionnant ? Cela me parut invraisemblable, mais les faits se succédaient avec une telle rapidité et si stupéfiants que je ne songeais même plus à chercher à les expliquer. Je n'y voyais qu'un ensemble de procédés et de coutumes inconnus de nous, Occidentaux, et qui faisaient des êtres de simples jouets entre les mains de Chara Lal. Cet homme était-il donc un traître ? Dès lors, ce qui me paraissait obscur commençait à s'éclaircir...

Comme il s'approchait, je constatai qu'il avait changé de costume, et avait revêtu un vêtement digne de ses attributions, surchargé de broderies et d'ornements, en soie verte, le

turban étant également du même ton. Sur son front était incrusté le trident de Çiva, signe de noblesse et de puissance.

Le Yoghi éleva le bras gauche en un geste rituel et s'adressa à ma compagne ainsi qu'à moi comme s'il ne nous connaissait nullement, en anglais :

— Le Yoghi Makkallalle vous parle. Vous êtes étrangers, avez aidé ceux qui sont passibles de la punition des Dieux tout-puissants. Ils vous ont jugés, l'expiation sera terrible. Kâli, l'épouse de Çiva, étendra sur vous sa vengeance...

Puis il s'adressa dans leur langue aux autres prosternés devant lui. Aussitôt les bourreaux nous saisirent et nous fûmes ligotés et rivés à une corde attenant au mur par un gros anneau en fer. Chara Lal était-il devenu fou ? Non, car c'était lui le chef de cette organisation secrète du Scolopendre.

La jeune Irlandaise se laissa aller à une violente crise de nerfs qui n'attendrit nullement les Hindous. Patrastani s'approcha de moi alors.

— Où est la serviette noire ? demanda-t-il durement.

— Je ne sais pas...

Je m'étonnais moi-même du calme dont je faisais montre en cette réponse qui pouvait me coûter la vie

Le fakir fit un signe à son fils, prononçant des mots inccmpréhensibles :

— La vingt-troisième sera en plein cœur. Entre temps il pourra réfléchir.

De quoi parlait-il donc ? Je devais bientôt le savoir. Zucca vint se planter à deux mètres de nous.

Pffit... une baguette vint se ficher dans le mur à deux centimètres de mon oreille gauche. Pffit ! une autre côtoya ma tête et je la sentis dans mes cheveux. Pffit... encore une ! Cette fois-ci, c'était miss Edith qui servait de cible pour ce supplice de cauchemar... La flèche frôla sa joue gauche mais ne la blessa pas comme par miracle. Le jeune Hindou se montrait tireur hors ligne, mais les minutes qui suivirent furent terribles pour nous. Chaque nouveau coup me faisait tressauter dans l'attente, le désir presque d'une fin qui arrête cette persécution. Cependant ni l'un, ni l'autre, n'avions la moindre éraflure. La cadence du tir devint de plus en plus rapide à la grande joie des Hindous qui assistaient comme à un spectacle de choix. Tous deux étions à présent entourés de baguettes empoisonnées comme ces moniteurs de cirques qui plantent des couteaux autour d'un corps humain. Je ne voulus plus compter les flèches, mais sentis que la vingt-troisième était proche et savais hélas ! trop bien que Zucca

ne manquerait pas son but. Mais aurais-je le désespoir de voir la jeune fille mourir sous mes yeux ?

— En plein cœur, allez ! hurla le derviche, j'ai dit...

Il n'avait plus figure humaine, ses traits ne formant qu'un masque haineux infernal, attendant notre agonie comme s'il avait hâte de s'en repaître.

Dieu merci, miss Edith ne se rendait pas compte de cette horreur, elle s'était à nouveau évanouie. Je m'étonnai de pouvoir constater cela, croyant avoir perdu ma lucidit... Je fermai les yeux pour ne plus savoir.

— Halte ! cria une voix que je reconnus pour être celle de Chara Lal, alias Yoghi Makkallalle. Il serait trop beau de les tuer sans qu'ils souffrent. Laissez-moi faire.

Il donna des ordres aux hommes qui s'en furent pour revenir aussitôt chargés d'un panier d'osier qu'ils posèrent au milieu de la pièce. Une scène inattendue me remplit d'épouvante.

Les Hindous s'accroupissaient autour du panier portant chacun un de ces instruments dont je me souvenais de mes promenades dans les villages hindous, et ils se mirent à jouer dans une cacophonie extraordinaire qui voulait ressembler à un air indéfinissable. L'un avait le ghutru, l'autre le khoradak

ou le khal, qui sont des sortes de tambours en terre cuite... D'autres instruments non moins curieux étaient le kansi, un gong où ils frappaient chacun à leur tour à toute force, et enfin le khu-ghanta donnant une résonnance de clochettes Ils entonnèrent le concert le plus extraordinaire que j'aie jamais entendu, dont Patrastani soulignait de temps à autre les notes dominantes avec son magondi. Bientôt ils prirent un rythme accéléré et fantastique, sans que je comprenne où était le supplice. Brusquement le couvercle du panier fut soulevé par un des joueurs et je pus mesurer tout le raffinement de cruauté dont ces hommes étaient capables.

Une quantité incroyable de millepattes surgirent et, ô miracle, ne se dirigèrent que vers nous, incapables de nous défendre, la musique infernale les éloignant des musiciens qui redoublaient, protégeant ainsi le Yoghi, immobile auprès d'eux. Les bêtes repoussantes rampaient vers nous, et leur venin nous infligerait un lent empoisonnement qui réjouirait nos bourreaux et particulièremet Patrastani qui se démenait comme un diable.

.....

— Veux-tu dire où se trouve la serviette noire ? chuchota une voix à mon oreille.

— Oui ! criai-je comme un homme qui n'a plus toute sa raison, car ces minutes me rendaient fou. Je dirai tout ce que vous voudrez...

Les scolopendres n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Et tout à coup, comme par enchantement, ils s'immobilisèrent car la musique venait de changer, les exécutants attaquant un morceau encore plus étrange que le précédent.

— Parfait ! fit Chara quand je consentis à avouer.

Pourquoi, en effet, aurais-je exposé plus longtemps la vie de miss O'Neill ainsi que la mienne pour des papiers qui ne nous concernaient nullement ?

— Où se trouve la serviette ? reprit mon interlocuteur.

— Au castel, dans la chambre mauve.

— A quel endroit, exactement ?

— Sur la table.

— Bizarre !

L'Hindou, le regard fixé au mien, me scruta avec méfiance comme hésitant à me croire, puis se consulta avec Patrastani qui parut donner son acquiescement.

— Tu nous accompagneras et gare à toi si tu as menti !

Il écrasa les premiers scolopendres, tout proche de moi, et fit un geste vers l'orchestre

extraordinaire qui avait redoublé de furie. Aussitôt les musiciens fanatiques cessèrent et sans se soucier de toucher les bêtes dangereuses, les jetèrent dans le panier où ils les avaient amenées, et ils rabattirent le couvercle.

Miss Edith était toujours évanouie, ployant sur elle-même. Mes liens furent coupés et je fus entraîné dehors.

— On t'emmène, me dit-on encore, mais si tu nous as trompés, que Vichnou te prenne en garde...

Et nous nous enfonçâmes dans la nuit, moi entre Chara à droite et le fakir à gauche, Zucca fermant la marche, son inséparable tuyau entre les lèvres...

.....

Mes guides me firent sortir par une porte opposée à celle qui donnait du côté des rochers, et nous descendîmes la pente douce par un étroit chemin non éclairé. Les Hindous semblaient connaître parfaitement les alentours et me menaient vers un but sur lequel ils s'étaient probablement entendus auparavant. La marche ne dura pas longtemps, mais suffisamment pour qu'un incident nouveau surgit qui ne fit que me troubler davantage.

Dans l'obscurité, la main de Chara qui me tenait prisonnier, se serra un peu plus sur mon bras, et ce dernier, dans un murmure imperceptible se mit à me parler en anglais dans un langage qui me stupéfia :

— Attention à Zucca... Tâchez de vous en débarrasser, moi, je me charge de l'autre.

Le Yoghi rusait-il pour m'induire en erreur un peu plus ? Ces paroles contredisaient son attitude qui avait précédé, et je ne pouvais que supposer qu'il adoptait une nouvelle manière d'agir à mon égard.

Prudemment, je me tus. Après une pause, lui reprit toujours à voix basse :

— Avez-vous compris ?

— Non. Pas un traître mot.

— Tant pis... Votre vie en dépend.

Ce colloque dut sans doute attirer l'attention de Patrastani, car celui-ci fit un mouvement d'impatience. Nous nous en tînmes au silence.

Mes gardiens s'arrêtèrent alors devant un grand rocher, dont le renfoncement usé par l'eau depuis des siècles avait formé une sorte de grotte naturelle où l'on me força à pénétrer. Le fakir alluma une torche qu'il tenait en main depuis le départ et je pris connaissance du lieu, sorte de remise où une voiture automobile était garée. C'est à ce moment précis que Chara sauta d'un bond rapide sur

l'homme à la jambe de bois qui était de dos. ouvrant la portière, et l'assomma. Patrastani s'affaissa en râlant, et, avant que j'aie pu me rendre compte de l'audace de ces gestes meurtriers, le poignard de l'étrange serviteur s'enfonçait une seconde fois, et dans la poitrine même de Zucca qui tombait raide mort sans une plainte; la lame avait dû pénétrer en plein cœur. Lorsque je vis l'arme ensanglantée devant mes yeux, j'eus un étourdissement et crus que mon tour était venu... Le vieux fakir agonisait lentement avec des soubresauts de douleur et des efforts surhumains pour se relever, mais ce fut en vain, et, bientôt, je n'entendis plus rien. Les halètements du mourant pouvaient seuls m'indiquer son état car, dans la lutte farouche, la torche était tombée et s'était éteinte.

Des secondes atroces passèrent. Quand la flamme brilla de nouveau, Chara était toujours là et, la posant à côté de lui, essuyait avec son mouchoir le poignard rougi pour le remettre après dans son fourreau. La tuerie se bornerait donc à deux victimes...

— Le chacal finit par être dévoré, déclara l'Hindou avec un calme impressionnant. Chacun son tour ! Celui qui joue avec la vie des autres, abusant de sa force, n'a pas à s'étonner de tomber aussi sous les coups de ses ennemis. Il ne mérite que la même fin ! Pa-

trastani n'a pas su porter son titre de fakir et son misérable fils était indigne comme lui : un homme acharné à prodiguer le mal partout sur son chemin. Voilà le sort que je leur réservais depuis longtemps, justice est faite.

La physionomie de Chara eut une expression de dégoût méprisant à la vue des cadavres.

« Venez, sahib ! notre tâche n'est pas terminée.

— Pour l'amour de Dieu, m'expliquerez-vous quelle est votre véritable rôle ? Dites-moi la vérité... suppliai-je.

L'Hindou eut un sourire énigmatique comme seuls peuvent les esquisser ceux de sa race.

— Pourquoi me poser une telle question, puisque vous pouvez y répondre ? Je ne suis que l'humble et dévoué serviteur du colonel Sidney...

. . . .

Nous mîmes les corps inertes dans un coin de la grotte et sortîmes le véhicule. Puis, suivant les indications de Chara, je remontai derrière lui, à pas de loup, vers la vieille forteresse où devaient encore se trouver les trois hommes qui avaient participé à ma persécution. Le brasier s'éteignait lentement, mais des autres acolytes nulle trace. Sans

doute s'étaient-ils réfugiés à l'intérieur pour dormir ?

— Est-il prudent de s'attarder dans ces parages ? demandai-je.

— Je veux libérer Son Altesse et la femme blanche, rétorqua mon compagnon avec le ton d'une décision bien arrêtée.

— Cela me paraît dangereux ! sans aide...

— Très même, mais si nous savons y faire, tout se passera au mieux... Il ne faut pas les laisser une heure de plus dans ce repaire maudit.

Je tentai de répondre, mais il m'imposa silence. La torche éteinte en cours de route, il me guida vers la grande porte; puis, il me laissa un peu en arrière pendant qu'il risquait un coup d'œil par une fente du battant usé. Cette inspection parut le satisfaire, aucune lumière n'était allumée.

— Venez... Le prince est enfermé dans une pièce où l'on accède sans passer par ici, de l'autre côté... fit-il en me rejoignant.

— Les Hindous ne nous surprendront-ils pas ?

— C'est peu probable, ils dorment. Profitons-en, sahib... pour l'instant, il y a relativement peu de danger.

Nous contournâmes le vieux mur et découvrîmes une petite porte basse, au battant vermoulu dont la poignée manquait. Mais, à

l'encontre de ce qu'on eut pu supposer, elle tenait solidement, et nos tentatives pour faire céder l'huis fermé par une serrure à toute épreuve échouèrent. Chara ne me laissa pas le temps de poursuivre mon effort dont il savait l'inutilité et me fit signe de l'attendre là.

— Chut ! Je reviens.

Son doigt sur les lèvres, il se retourna puis, grimpa avec agilité le long des aspérités qu'offraient les pierres usées jusqu'au haut du chambranle où il y avait une ouverture masquée par des branchages; je la jugeai trop étroite pour qu'un homme put y passer, mais il ne se laissa pas décourager par cet obstacle et voulut tout tenter. L'Hindou tendit ses muscles, se glissa avec souplesse dans le trou, les pieds en avant, puis le corps, et il disparut complètement tel un homme-serpent se désarticulant avec facilité.

Mais, lui parti, les minutes devinrent terriblement lentes...

Mille questions surgirent à mon esprit tandis que je marchais sans bruit pour me réchauffer, car il pouvait être trois heures du matin et le froid était pénétrant. Seul mon veston me protégeait mal de la bise aigre, et mon col relevé, les mains dans mes poches, je frissonnai, cette sensation ajoutant encore à mon anxiété. A chaque instant, le bruit du

vent, la chute d'une feuille, la vague rumeur de la mer proche, un rien me faisaient croire que tout était perdu. J'hésitai à appeler Chara, à le rejoindre, mais quel risque !

A bout de résistance, j'imaginai des scènes les plus désespérantes, le serviteur découvert, châtié par les bourreaux, mes malheureux compagnons soumis aux supplices définitifs de la baguette ou des scolopendres et peut-être pire ?

Trop de temps s'était écoulé et je ne pensais plus à un aboutissement possible, envisageant cette fois-ci d'aller chercher du secours...

Un grincement me fit retourner.

Le portail livrait passage à trois personnes qui regardèrent avant que d'apparaître, si rien n'allait les surprendre. Le premier du groupe était le radjah qui marchait avec peine et s'appuyait sur le bras de Chara, puis, miss Edith...

— Altesse ! m'exclamai-je tout en atténuant autant que possible mon exclamation irréfléchie qui pouvait nous trahir, vous enfin... Que Dieu soit loué ! Nous n'arrivons pas trop tard...

Il acquiesça sans parler, tant sa faiblesse ou son émotion étaient grandes. Le prince paraissait malade et je le laissai aux soins du serviteur, toute mon attention se concentrant

à vrai dire, davantage sur la jeune Irlandaise.

Son visage était livide et traduisait assez les alternatives qu'elle avait endurées, un tremblement incessant la secouait toute et et je recouvris ses épaules de mon veston enlevé à cette intention.

— Soyez sans craintes, miss Edith... Toutes vos peines sont finies. Nous allons vers le château où vous vous remettrez bien vite de ces tortures.

Elle essaya de murmurer quelques paroles de reconnaissance, mais seuls des mots sans suite sortirent de ses lèvres, et sa tête s'appuya doucement contre mon épaule.

La confiance qu'elle me témoignait enfin me causa une indicible joie. Mon aide lui servait, et rien ne pouvait me rendre plus heureux que de sentir le poids léger de son corps sur mon bras; il me semblait que tout s'effaçait déjà comme dans un rêve et j'aurais souhaité porter ce délicieux fardeau dans mes bras jusqu'au cristal... A mes côtés, les tourments et l'angoisse n'existaient plus...

— Ah ! Vous ne pouvez savoir ce que j'ai enduré, Monsieur Molinard ! soupira-t-elle, tandis que nous reprenions le chemin de la grotte.

— Je sais... Vous nous conterez tout cela, mais d'abord il faut vous reposer calmement.

Je fus étonné moi-même du son de ma voix qui résonnait avec une douceur inaccoutumée.

— C'est affreux ! c'est trop...

— Patience, vos souffrances touchent à leur fin et ne seront bientôt plus qu'un vague souvenir.

Je lus dans son regard attachant qu'elle n'éprouvait plus aucun ressentiment vis-à-vis de moi, et j'entrevis le moment proche où je lui expliquerais la cause de notre dispute du premier jour.

Nous trouvâmes la voiture où Chara l'avait laissée, le serviteur s'installa au volant, moi à ses côtés, après que mes deux compagnons se furent assis dans le fond avec notre aide. Le conducteur démarra avec son adresse étonnante.

— Et... les autres ? ne puis-je m'empêcher de questionner, nos ennemis, que sont-ils devenus ?

— Rien à craindre... Ils ne pourront plus faire le mal... Leur sort est décidé : Chara est plus fort qu'eux !

— Quoi ? Eux aussi seraient ?...

Une sincère admiration me prenait pour cet homme remarquable qui, non content d'exposer sa vie pour nous sauver, avait fait face à ces Hindous que nous redoutions tant.

il parut comprendre ma pensée mais resta simple :

— Oui... Pendant leur sommeil, j'ai réussi à ouvrir le panier et les scolopendres se chargeront de les réveiller... Alors, il sera trop tard! conclut-il d'un ton pénétré comme pour marquer cet acte de justice, la morsure venimeuse de ces bêtes infectes ne pardonne pas. Ces parias rendent en cet instant leur âme vile et souillée de nombreux forfaits...

Et Chara Lal, personnage que sa modestie et son mutisme rendaient plus curieux encore, se détourna vers la vitre ouverte et cracha en proférant des injures telles qu'il m'est impossible de les retracer ici...

XIV

LE RÉCIT DU MAHARADJAH

Le retour au castel Virginia s'accomplit sans encombre. A l'arrivée, toute la dignité fière de l'Hindou était tombée pour faire place à sa passivité de serviteur dévoué et soumis. Mais, après avoir vu en lui un prétendu Yoghi, je me demandais non sans une certaine gêne, quelle était sa véritable personnalité.

A travers les volets clos, nulle lumière ne filtrait, et un silence complet, troublé seulement par quelques aboiements de chiens, indiquaient que les habitants devaient dormir. Il ne fut pas question de les réveiller. cependant, nous étions intrigués à la pensée que personne n'avait dû s'apercevoir de notre absence prolongée. Gordon ne se doutait-il donc de rien ? Nul ne connaissait ma fugue nocturne projetée dans le but de venir en aide au malheureux commissaire ?

Je ne cherchais pas à me faire une opinion

à ce sujet car les idées s'entrechoquaient dans mon cerveau avec confusion. et, les yeux clignotants, je n'eus plus qu'un seul désir : oublier. Le maharadjah et la jeune fille aspiraient également à se retirer après ces rudes épreuves, et Chara parut résumer nos intentions en s'adressant à moi comme de coutume :

— Votre chambre est prête, sahib. Vous pouvez vous reposer... Son Altesse et miss Edith ne manqueront de rien.

Mes compagnons se séparèrent après que j'eus pris congé d'eux, et je revis notre sauveteur quelques instants après, avant que de monter.

Tout en reprenant le tutoiement qui m'était habituel, je m'efforçai d'en tirer quelques détails.

— Alors, Chara... Puisque nous sommes seuls, ne crois-tu pas me devoir une explication ?

— Demain, sahib... Si Brahma permet à l'astre du jour de se lever... vous comprendrez !

— J'attendrai donc ! Merci pour tous, cependant, car nous te devons une grande reconnaissance, mes amis et moi, de nous avoir disputés à la mort !

Déjà le serviteur s'était éclipsé et je trou-

vai à peine le courage de me dévêtir pour me jeter sur ma couchette.

Comme il arrive parfois, lorsque le besoin de sommeil est poussé à l'excès, je ne pus m'endormir, essayant de fermer les yeux pour les rouvrir aussitôt et voir surgir devant moi le souvenir des heures écoulées. Je me retournai dans mon lit un nombre incalculable de fois, dans une agitation incessante, tous les faits qui avaient failli marquer la fin de mon existence repassant en désordre dans ma mémoire... Lorsque le soleil se leva, les premiers rayons apparaissant à travers les rideaux, je sombrai enfin dans un repos bienfaisant et tant souhaité.

Des coups résonnaient à l'horloge voisine quand je me rendis compte qu'il ne pouvait être que tard dans l'après-midi. Je sonnai, et Baptiste parut.

A son air légèrement désapprobateur tempéré de respect muet, je compris qu'en effet, j'avais dormi jusqu'à cinq heures... Il me fut particulièrement agréable de contempler l'avenante figure de mon domestique, sensation qui me replongeait dans une réalité de bon augure.

— Oui, mon vieux... Je sais, un peu de retard, n'es-tce pas? Bah.., cela n'a rien d'étonnant. Et M. Sidney ?

— Il se trouve en bas, fit Baptiste qui aime

à prévenir mes paroles et surtout mes pensées. Le colonel est en compagnie du maharadjah de Jabalpur et des autres invités. Ils vous attendent tous, je dirai même à monsieur, si j'ose toutefois, avec une certaine impatience.

— Bien... bien ! Aidez-moi, je ne suis guère solide aujourd'hui.

Il ne se le fit pas dire deux fois et je repris mes questions comme d'habitude :

— Y a-t-il du nouveau ?

— Non, monsieur. Sauf... naturellement quelques petits à-coup sans importance...

— Par exemple ?

— Oh ! rien... ou si peu... Le vacarme d'un vase qui se brise violemment sur un parquet ciré, entre autres !

— Saperlipopette !

Le sommeil léger de mon serviteur m'étonnait une fois de plus, car comme on le sait, la chambre mauve est assez loin de ce côté du castel.

— Quoi encore ?...

— Monsieur m'excusera, mais... je me fais vieux et il se peut que ma mémoire me desserve. Ma vue baisse et mes oreilles bourdonnent parfois, ce qui me laisse à penser que je peux me tromper... Dois-je donner ses bretelles à monsieur ? Voici sa cravate.

— Mais... voyons... Vous vouliez me dire quelque chose tout à l'heure, poursuivez.

— Moi ? Ah ! peut-être, en effet... quelques réflexions sur la vieillesse ! Hélas ! Tout s'use, on n'y peut rien.

— Je ne vois vraiment pas ce que cette remarque vient faire dans cette question que je vous ai posée.

— Que monsieur réfléchisse, et monsieur trouvera: à mon âge on peut se demander si la raison est la même qu'à vingt ans, certes non, monsieur... devant certains faits pour le moins extraordinaires, on se rend mieux compte des ravages que cause la soixantaine qui me guette... Un coup de brosse ?

— Il n'est pas question de ça. Que me chantez-vous là ? De quoi s'agit-il, voyons ?

— A moins que ce ne soit moi qui aie gardé plus de bon sens que ce monde actuel auquel je ne comprends plus rien ?

Et Baptiste prit un ton mi-songeur, mi-désabusé, qui semblait réellement compatir à l'ignorance d'autrui et m'eut fait rire en un autre moment. Jamais mon valet de chambre n'avait été si loquace et si philosophe.

— Vous mettez ma patience à rude épreuve, expliquez-vous.

— Voilà, monsieur. Puisque vous insistez, j'oserai vous demander ce que vous pensez d'un noyé qui ressuscite et qui se triple ?

— Comment dites-vous ?

— Monsieur entend bien.

Le vieil homme affecta un air de mystère. Voyant mon ahurissement, il enchaîna :

— Oui, c'est bien ce que je pensais... Monsieur ne me croit pas ! Non... que monsieur se rassure, je n'ai pas bu ; d'ailleurs, cela n'est pas dans mon régime. Je puis donc jurer que mes paroles ne sont que l'expression même de la vérité.

Je n'insistai pas, mais mon opinion était faite : Baptiste ne jouissait plus de toutes ses facultés et cette triste impression m'affligea, j'en conçus un réel chagrin, risquant un dernier mot :

— De qui parlez-vous donc ?

— De M. von Kramer.

— Il est mort !

— Hélas ! Pardon... heureusement ! il n'en est rien. M. von Kramer est bien en vie... et si monsieur veut bien se donner la peine de descendre en bas, il en verra trois... Voilà ! Encore un coup aux chaussures et c'est tout.

J'avais hâte de me dérober pour ne pas laisser voir les doutes qui surgissaient en moi quant à la raison de mon fidèle domestique.

— Vous pouvez vous retirer, Baptiste, j'y vais.

— Bien, monsieur.

Le tableau de Greco n'était plus en la pos-

session de Gordon, et par conséquent ne devait plus apporter de malheurs, mais je ne fus pas éloigné de croire en cet instant que le bon vieux serait la dernière victime de la malédiction de jadis.

Dans le hall je ne rencontrai personne mais un bruit confus de voix m'indiqua la présence de mes hôtes dans le grand salon. Je m'y dirigeai donc, mais à peine la porte fut-elle poussée que je faillis choir à la renverse.

Baptiste n'était pas devenu fou. Ses dires se confirmaient. Autour de la table où étaient assis le maharadjah et le colonel, trois von Kramer se ressemblant étrangement attendaient auprès de... non ! cette fois, je déraisonnais moi-même... de... M. Sardon en personne !

.....

Gordon se leva et vint vers moi, non sans affecter une certaine gêne :

— Mon bon Alex, je comprends votre embarras, mais tout va s'arranger... Venez que je vous présente à ceux que vous ne connaissez pas encore.

Deux des von Kramer se levaient, joignant les talons et me serrèrent la main avec la même force que leur sosie.

— Bodo von Kramer...

— Ullrich von Kramer !

— Messieurs...

Les têtes rondes et rasées s'inclinèrent dans un salut raide à la prussienne, et deux monocles miroitèrent.

M. Sardon me fit un bonjour amical de la main, souriant largement, de très bonne humeur.

— Alors... alors ? bégayai-je.

— Tout de suite... dit Sidney, il manque encore celui qui joue le rôle principal dans ce véritable roman que représente l'aventure que nous vivons, mais il ne se fera pas attendre.

Telle une apparition, Chara Lal surgit dans la pièce comme pour confirmer ce souhait. Il était habillé cette fois-ci, à la mode européenne, d'un complet qui faisait honneur au goût le plus sûr qu'il montrait à présent. Je découvris sa belle et abondante chevelure ondulée d'un noir d'ébène, car il ne portait plus de turban.

— Permettez-moi, mes chers hôtes, fit Gordon, de vous présenter le capitaine Bangi, du service secret de l'Inde Anglaise.

En même temps, le châtelain serrait la main de celui qu'il venait ainsi de présenter, faisant le geste de l'amener vers nous en s'adressant à lui :

— Toutes mes félicitations ! capitaine. Asseyez-vous, je vous prie, il m'est difficile de

dire combien votre présence me cause de plaisir... J'en suis fier !

L'homme qui m'apparaissait sous un troisième aspect s'exécuta avec élégance, non sans m'avoir lancé un coup d'œil explicite.

— J'ai fait en sorte que nous soyons tous réunis, mais entre hommes... expliqua solennellement le colonel, car, ce qui nous occupe aujourd'hui doit rester secret... Altesse, vous avez la parole !

Le prince se leva lorsque nous fûmes tous prêts à l'écouter avec la plus grande attention, toussota pour s'éclaircir la voix et promena un regard circulaire autour de lui ; je crus même m'apercevoir que les yeux sombres s'attachaient avec plus d'insistance sur celui qui — malgré ses transformations successives — restait pour moi Chara Lal.

— Oui, vous devez comprendre ces faits qui se sont déroulés, telles des images de cinéma sur un rythme accéléré et pour ce, il faut que je précise dans les termes les plus succincts, la situation actuelle de mon pays. J'ai assez prouvé que je suis un grand admirateur des méthodes modernes et de la civilisation occidentale — bien que je ne sois pas d'accord en tous points sur la manière d'agir des Anglais colonisateurs — pour dire tout le bien qui en a découlé sur notre peuple, car je le pense... Grâce à de nouvelles organisations

et à une police admirablement ordonnée certaines coutumes, sauvages pour les Européens, conservées dans les régions de l'Inde, telle celle de brûler vive la femme d'un défunt, ont été définitivement abolies. Pour citer d'autres exemples, devrai-je préciser que les innombrables sapwallahs, c'est-à-dire jongleurs, prestidigitateurs et autres hères ambulants vivant de la charité publique dont l'accroissement fut tel qu'il devenait un véritable fléau, diminuèrent considérablement ? Enfin, je ne décrirai point combien de vies humaines furent sauvées de maladies, considérées jusqu'alors comme inguérissables, soignées par les médecins venus de Grande-Bretagne, ou arrachées aux fièvres malignes et à cette peste encore si répandue chez nous, hélas : la lèpre... Je me rendis suffisamment compte de tous ces bienfaits pour reconnaître la supériorité — dans certains domaines, entendons-nous — des Anglais, et acceptai un des premiers leur protection nécessaire comme maints de mes compatriotes ; d'autres habitants, une minorité il est vrai, ne reconnurent qu'en principe le joug du Gouverneur et les détracteurs ne manquèrent pas pour provoquer des révoltes contre eux qui, disaient-ils, envahissaient les terres sacrées... Ceci, vous le savez certainement, messieurs, bien qu'en ignorant parfois les causes profondes, je ne m'étendrai donc

point sur ces détails, nécessaires cependant. Ainsi, pour éviter toutes effusions de sang, le gouvernement prit de sévères dispositions à l'égard des agitateurs insubordonnés, menaçant de la peine de mort ceux qui oseraient enfreindre ses ordres.

« Il n'en est pas moins vrai qu'une association secrète s'était créée et redoubla d'activité contre les blancs, et contre ceux qui, comme moi, les soutenaient de tout cœur ; ce dangereux groupement étendait maintes ramifications dans le pays et possédait un dirigeant de premier ordre, le fakir Ipi, agissant de concert avec Patrastani, homme redoutable s'il en fut. Ils représentèrent pour moi des ennemis acharnés, tentant de me supprimer à plusieurs reprises, sans y parvenir, leurs projets étant déjoués avant... Mais ma sécurité était gravement compromise là-bas, du moins provisoirement, et en face de cette situation intenable, je résolus de voyager un certain temps. J'emmenai avec moi l'inoubliable Maoni qui me rendit à cette occasion des services prouvant son courage, notamment pour le transport de documents qui ne me quittaient pas et qu'elle sut garder hors d'atteinte de la bande.

« En effet, dans une serviette de maroquin noir, je détenais de précieux papiers qu'un heureux hasard avait mis en ma possession

depuis peu et qui n'étaient autres que les preuves écrites de la culpabilité du fakir, et qui compromettaient définitivement les révoltés. Ceux qui travaillaient sous l'appellation du Scolopendre n'eurent de cesse avant d'avoir récupéré les pièces en question : si, ainsi que j'en avais l'intention, je parvenais à les remettre aux autorités anglaises, c'en était fait d'eux ; dès lors, ils me poursuivirent avec plus d'acharnement et ma seule préoccupation était de trouver un refuge sûr où ils ne puissent venir me chercher. C'est ainsi que je repensai à votre aimable offre, colonel, de venir vous rendre visite, et m'y décidai immédiatement. Je crus, après avoir dépisté les criminels dans le voyage en chemin de fer, sur le bateau, partout... que là, enfin, je jouirais pour un temps de la paix ardemment désirée.

« Vous-même, mon cher hôte, avez pu être édifié par la suite sur la sauvagerie des hommes barbares qui, ne pouvant m'atteindre directement, se vengèrent sur celle qui me tenait le plus à cœur, puis s'attaquèrent à Vasya qui succomba sous leurs atteintes.

« Vous comprenez, mes amis, pourquoi j'essayais de garder secrets ces terribles dangers, et il ne me reste plus grand chose à ajouter. Dès mon retour, j'élèverai un mausolée à la belle et courageuse Maoni, digne

des souvenirs qu'elle m'a laissés et de sa fin tragique, subie parce qu'elle n'a pas voulu me laisser seul traverser ces périls.

Le prince se tut et nous respectâmes sa douleur muette et la méditation qui suivit jusqu'à ce que Gordon s'adressât à Chara, ou mieux, au capitaine Bangi.

— Je crois, capitaine, qu'il vous appartient, dès à présent, de nous donner des éclaircissements que vous êtes le seul à détenir, après que Son Altesse nous a honorés de sa parole si claire et lumineuse dont nous la remercions.

— Oui, répondit l'Hindou en se levant à son tour, il n'y a aucun inconvénient à ce que l'on sache désormais les détails qui ne sont à la merci de nulle indiscrétion... C'est donc un plaisir pour moi que de les donner en quelques mots. Voici : le Gouvernement de Sa Majesté, pour laquelle j'ai l'honneur de travailler, avait avisé mon chef, le major Broocks, que Son Altesse projetait un déplacement en Europe, au cours duquel sa vie serait plus que jamais visée. Dois-je dire qu'aux Indes, je m'occupais d'une surveillance discrète mais vigilante sur la personne même du radjah ? Donc j'étais plus qualifié qu'aucun autre pour me documenter sur son but exact, ce que je fis. Moyennant quelques roupies, le majordome du palais princier me

donna le renseignement et c'est ainsi que j'appris que votre demeure, colonel, serait la dernière étape. Sans perdre un instant, je m'embarquai pour Marseille et découvris promptement le château, devançant de peu Son Altesse ; mon premier soin fut d'avertir notre aimable hôte de la situation tout en sollicitant son aide, ce qui me permit de rester constamment dans l'ombre du visiteur. Là, comme souvent, une bonne fortune me favorisa ; le serviteur Hindou était mort peu auparavant d'une pneumonie double et rien ne s'opposait à ce que je le remplace, adoptant son costume et accomplissant scrupuleusement son service. Je devins Chara Lal pour les besoins de la cause et personne ne vit la ruse puisque nous autres, Hindous, nous nous ressemblons tous aux yeux des Européens qui nous confondent continuellement... Ma tâche s'avéra facilitée, et je dois des remerciements à M. Sidney pour sa discrétion et la liberté entière qu'il me laissa d'agir à ma guise, accordée dès le début...

— Sapristi ! ! m'écriai-je, je ne me suis même pas aperçu de cette substitution étonnante... Moi, qui ai connu le serviteur... C'est extraordinaire !

— Je n'eus rien de plus pressé, poursuivit tranquillement le conteur, que d'établir la vérité sur les agissements de Patrastani et de sa

bande. Or, le fakir avait tout prévu et, comme il craignait d'être pris sur le territoire français, s'empressa de chercher une retraite sûre de l'autre côté de la frontière. Tout risque d'extradition en Angleterre était ainsi évité. Il occupa donc une de ces vieilles ruines auprès de San-Remo, et élabora tout un plan pour arriver à ses fins. Je savais qu'il ne reculerait devant rien pour satisfaire son besoin de vengeance, et le pistai le plus possible. Le fakir, accompagné de son fils, fit une première expédition au castel la veille de l'arrivée du prince. Ne connaissant pas encore la chambre que devait occuper Son Altesse ni l'heure exacte de son arrivée, ils s'introduisirent par erreur dans celle de M. Molinard ainsi que nous le sûmes le lendemain, lui demandant si le maharadjah habitait au château. Devant la négative, ils repartirent. Déjà, ce soir-là, je les surveillais, mais ne jugeai pas adroit de les attaquer car, même en supprimant l'instigateur, je connaissais trop l'esprit de ses acolytes pour croire qu'ils n'en poursuivraient pas moins leurs crimes. Il fallait détruire d'un coup tous ces hommes ensemble, et c'est là que résidait la difficulté. Malgré mes efforts, je ne pus éviter la disparition tragique de Maoni et la mort de Vasya... ne supposant pas vraiment que les bandits s'en prendraient à une femme sans défense

ou à un domestique innocent. Combien je le regrette... Hélas !

« Des individus comme eux ne peuvent réaliser leurs intentions que dans le noir, à la faveur du silence et de la nuit, aussi craignaient-ils autant vos chiens de garde, colonel, que nous-mêmes... Sans hésiter, ils s'en prirent aux bêtes et tuèrent avec une égale cruauté Xerxès et Rex, soit pour s'en débarrasser définitivement, soit peut-être pour donner un avertissement macabre sur ce qu'il allait advenir. Le papier découvert par M. Molinard et que m'avait remis le commissaire, mon collègue estimé, en temps opportun, en faisait foi : la menace se précisait. J'ouvre une parenthèse, messieurs, pour confirmer que votre hôte vous a mis au courant, je le pense, de la véritable identité de M. Sardon, le distingué policier, mais déjà à ce moment — lui dévoilant la raison grave de ma présence au castel — nous agissions en plein accord... Je poursuis donc, le fakir Patrastani, avide de verser le sang de ceux qu'il haïssait farouchement, non content de s'attaquer à des compatriotes, en la personne même du radjah ou de sa suite, s'en prit aussi aux hôtes. De ceci, M. Molinard en est mieux informé que moi-même puisqu'il fut témoin de l' « accident » de miss Edith.

— Fort juste, approuvai-je, mais je ne puis

m'expliquer encore comment cet invalide a pu m'échapper.

— Evidemment, il portait bien une jambe de bois, un de ses membres lui ayant été atrocement arraché tandis qu'il se baignait dans le Gange, par un crocodile, mais cette mutilation à laquelle il était habitué, ne l'empêchait nullement de se mouvoir avec adresse et je présume que, surpris par notre ami, il se dissimula dans une anfractuosité de rocher connue de lui seul... Le reste, messieurs, continua le capitaine Bangi après une courte pause, sera vite relaté : voyant que je ne parviendrais pas à jeter mes filets sur tous les membres du Scolopendre aussi vite que je le désirais, je préparai un grand coup. Mes adversaires se montrant plus méfiants que je ne l'aurais supposé, il fallait changer de tactique. Par une ruse audacieuse, je l'avoue, il me fut donné de pénétrer dans la place, chez nos ennemis : si mon plan réussissait, ils seraient menés définitivement à la défaite. Dès que M. Sardon m'avertit qu'il connaissait la vieille forteresse, je lui demandai tous les détails et y partis aussitôt. Je ne tardai pas à me présenter au fakir comme l'un de ses compatriotes dévoué à la cause qu'il soutenait et, jouant un double jeu, expliquai vaguement mes fonctions au château pour — soi-disant — mieux connaître ce

qu'on y décidait... Tout d'abord, Patrastani m'accueillit avec quelques soupçons qui s'effacèrent lorsque j'arborai le Scolopendre en argent, signe distinctif des membres de l'association qui m'appartenait depuis que j'avais arrêté un des leurs le portant sur lui, dans notre pays. Cependant, je jouai tous mes atouts car j'étais en possession du triangle miraculeux de Yoghi. Ce talisman est introuvable puisque, lors du décès du sage qui le porte, les fidèles l'attachent à son cou afin qu'il l'emporte dans son tombeau. A sa vue, le fakir m'honora à partir de cet instant comme un saint homme venu tout droit des Indes pour accomplir auprès de lui une mission sacrée, et m'accordant même son vêtement le plus riche en signe de reconnaissance...

— Il a donc fallu que vous soyez un magicien, capitaine, remarqua l'un d'entre nous, pour vous être procuré un tel insigne ?

— Ma foi, c'est assez curieux et, si vous le permettez, je vais retracer rapidement ici, comment la chance le plaça entre mes mains...

XV

OU TOUT S'EXPLIQUE...

« Tous les habitants de l'Inde s'inclinent devant le Yoghi, expliqua l'ex-Chara Lal, et jamais je n'espérais qu'un tel talisman put m'appartenir... Un soir, traversant tardivement le plateau de Mysore, dans la direction de la jungle des Coorg, je rencontrai sur ma route un vieillard étendu à terre, comme épuisé par une marche harassante ; je descendis de la charrette sur laquelle je me trouvais, et tentai de lui porter secours. Il paraissait évanoui et mes efforts furent vains pour le ramener à la vie, je ne pus que le faire boire, ce qui lui permit de reprendre conscience un instant pour me révéler qu'il était un illuminé.

— Merci, mon fils... Il est trop tard, la mort est là et ne me fait pas peur, mais ta bonté fut secourable, et les bienfaits des Dieux te suivront : détache le triangle que je porte

autour du cou, prends-le, il te sera utile un jour peut-être lointain, j'en suis persuadé...

Il s'éteignit doucement et longtemps après, en effet, ce don devait me permettre de passer pour un sage et triompher enfin de l'association du Scolopendre... Patrastani avait donc la plus grande confiance en ma parole et, tout en me félicitant de cette première réussite, je n'eus plus qu'à le manier habilement en ne laissant prise à aucun soupçon. Pour ce, j'organisai moi-même le rapt de Son Altesse, ordonnant expressément de ne lui faire aucun mal tant que je ne serais pas personnellement en possession de la précieuse serviette. Ainsi, paraissant servir les intérêts de la bande, je protégeais plus sûrement la vie du prince et de tous les habitants de ce castel.

Jouant deux rôles, celui de Chara Lal et du Yoghi Makkallalle, je pouvais surveiller les agissements de l'homme à la jambe de bois. Heureusement, je surpris l'attaque contre miss O'Neill et son enlèvement ainsi que celui de vous-même, Monsieur Molinard... J'aurais pu intervenir immédiatement, mais me serais trahi, je préférai donc me rendre par un autre chemin à San Remo, et défendre dans la place les deux prisonniers car la colère du fakir était grande de ne pas avoir pu faire main basse sur la précieuse ser-

viette qu'il venait chercher ce soir-là... Vous connaissez le reste, tout s'explique à présent...

— Vraiment, capitaine, je ne puis que joindre mes félicitations à celle de mon ami Gordon, il faut vous entendre retracer tout ceci pour le croire !

— Je n'ai accompli que mon devoir, répliqua Bangi, se dérobant aux compliments, Altesse, ajouta-t-il simplement, les documents sont à votre disposition, je les ai mis en lieu sûr et vous les remettrai dès que vous voudrez bien en formuler le désir.

Le maharadjah inclina la tête en signe d'assentiment, et devait un peu plus tard se mettre d'accord avec lui à ce sujet, mais auparavant, la politesse exigeait que tous deux écoutent encore M. Sardon qui éleva sa voix nasillarde:

— Mon tour est venu, je crois, de donner quelques éclaircissements : mon rôle, parmi vous, m'est des plus pénibles à accomplir, car on m'a appelé ici pour rechercher le coupable et si j'avais pensé devoir trouver un voleur dans cette assistance, je me serais récusé; force m'est donc d'aller jusqu'au bout de ma tâche. Aucune indulgence n'est permise dans ce cas, et je ne puis qu'abréger — n'étant ni un conteur, ni un invité — afin de

parler *in medias res*... En fonctionaire qui va droit au fait, je préciserai doc sans plus attendre que les bijoux et le tableau ont été retrouvés.

Toute notre attention était dirigée vers le commissaire avec un certain étonnement, il ne parut pas y prendre garde.

« Jaccuserai donc M. Hans von Kramer, ici présent. Ceux qui l'entourent sont ses frères, Bodo et Ullrich, dont il n'est que le cousin, la bête noire de la famille.

M. Sardon ne nous laissa pas le temps de manifester notre étonnement et ne daigna pas nous accorder un regard de son petit œil rond.

« L'honorable famille des von Kramer a donné à la patrie de hauts personnages, des généraux, des hommes d'Etat, et il suffit de connaître MM. Bodo et Ullrich pour comprendre qu'ils portent dignement le nom de leurs ancêtres, mais il arrive constamment que leur cousin, véritable chevalier d'industrie, se fasse passer pour l'un deux lorsqu'il sent l'occasion intéressante pour commettre un nouveau vol. Excusez-moi, Monsieur Sidney, d'insister un peu sur ces points délicats, mais vous-même avez reconnu vous être trompé, puisque celui qui devait vous rendre visite était M. Bodo von Kramer et que, abusé par

la ressemblance fâcheuse, c'est Hans que vous avez accueilli...

— Exact, articula Gordon. J'aime que l'on sache la vérité, je la dois à mes hôtes, poursuivez donc, jusqu'au bout, Monsieur le Commissaire.

— Merci ! Au début, je ne le soupçonnais pas, mais il attira peu à peu mon attention surtout par sa brusque disparition, disons plutôt noyade forcée, arrivant précisément après le vol du tableau suivant celui des bijoux. J'entamai des recherches et eus connaissance de sa dernière condamnation par le tribunal de la Seine à deux ans de prison pour escroquerie. S'il se fit attribuer la chambre mauve sous prétexte de moustiques ou autres allégations ridicules, c'est pour emporter plus facilement le chef-d'œuvre convoité, puis son coup fait, il songea, avec juste raison, à changer d'air, craignant ma petite enquête discrète. Le meilleur moyen n'était-il pas de disparaître de ce monde ? Il garda intentionnellement son monocle à l'heure du bain, pour attirer les regards de ceux qui l'entouraient, se montra avec insistance, puis plongea et se perdit au loin. Ce procédé tout personnel, et digne de son ingéniosité, réussit à merveille, personne ne pouvant supposer qu'il avait préparé aupara-

vant, sur une petite plage déserte qu'il gagna grâce à son endurance de nageur, le strict nécessaire et d'autres vêtements pour endosser en même temps une autre personnalité. Sous un faux nom, il passa une nuit dans un hôtel de Menton, mais, j'avais donné des instructions à plusieurs de ses collègues pour qu'une surveillance soit exercée le long de la côte, et ne tardai pas à apprendre que mes suppositions se justifiaient. Notre homme se trahit en cherchant à réaliser le produit de son vol un peu trop rapidement, et c'est ainsi que, de connivence avec un bijoutier, j'établis sans peine sa nouvelle identité. J'en avisai tout d'abord les habitants de Gorochowo, car il est vain de préciser que ce domaine ne lui appartenait en aucune façon mais bien à ses parents Bodo et Ullrich, qui le fuyaient tout en essayant de taire ses tristes exploits. Le colonel, de bonne foi, ne pouvait donc aucunement se douter d'une telle ressemblance, et sa surprise fut grande en voyant arriver au château les deux frères, venus par avion, pour tâcher une fois de plus d'atténuer les conséquences de ce vol... Je le mis aussitôt au courant et, il ne me reste plus qu'à accomplir jusqu'au bout ma délicate mission.

— Stupéfiant! absolument stupéfiant! Monsieur le Commissaire, m'exclamai-je avec

force, nous direz-vous alors où se trouve actuellement le Greco, car je suppose qu'il n'a pu l'emmener avec lui...

— En effet, les joyaux sont bien rentrés en possession de leur propriétaire et étaient heureusement au complet, mais le tableau, nous l'avons retrouvé dans la chambre même, derrière l'armoire Louis XIII qui cachait un renfoncement que Hans sut mettre à profit, projetant de venir reprendre fortuitement, une nuit, son bien qu'il jugeait peu opportun de monnayer trop vite. Comme je l'ai dit au début, ces révélations s'avèrent difficilement vraies à cause des personnes qui y sont mêlées, mais c'est un cas spécial, et je me vois dans l'obligation de donner suite à cette affaire.

Gordon, qui avait paru réfléchir et ne cachait pas sa contrariété, prit enfin la parole : role :

— Je vous sais gré, Monsieur Sardon, d'avoir poursuivi avec une conscience fort louable les recherches pour lesquelles je vous avais prié moi-même de venir habiter le castel, mais n'ayant en somme subi aucun dommage, les bijoux étant au complet, et le tableau se trouvant dans ma maison, je vous serais particulièrement reconnaissant d'accepter que je retire ma plainte. MM. Bodo et

Ullrich sont de trop bons amis pour moi, et je m'en voudrais de leur attirer le moindre ennui ; de plus, je sais qu'ils sont prêts à faire le nécessaire pour épargner un déshonneur à leur nom, et par conséquent, qui tâcheront d'éviter l'arrestation de leur cousin qui ne dépend plus que de vous... Pour ma part, j'en tiendrai compte, soyez-en sûr, et espère que vous pourrez concilier les règlements avec les lois de l'hospitalité.

« Mes invités, fussent-ils francs ou non, sont égaux dans ma pensée comme mes hôtes, et je ne saurais concevoir qu'ici même, on vienne chercher l'un d'eux pour le mener vers un jugement honteux ! A cela, je me refuse, et n'envisage pas sans crainte les nouvelles perturbations que cet événement, dès qu'il serait la proie des journalistes, ne manquerait d'amener au château, peut-être un scandale... Vous saisissez mes raisons, Monsieur Sardon, et vous arrangerez, j'en suis certain, pour me donner satisfaction.

Le policier ne répondit point. Une grande perplexité se peignit sur son visage d'homme scrupuleux, et j'essayai de faire diversion en ramenant la conversation vers différentes questions restées dans l'ombre.

— Comment Hans von Kramer pouvait-il prétendre être l'hôte de M. Sidney, ne le connaissant pas ?

— Justement, M. Bodo vous renseignera mieux que moi sur ce point...

— Le colonel et moi échangions une correspondance assez suivie, expliqua aimablement l'interpellé auquel j'adressai un coup d'œil interrogateur, s'exprimant dans un français pire que tout ce que l'on peut imaginer, aussi me demandait-il dans plusieurs de ses lettres de venir, et je projetai un déplacement pour cette époque-ci; Hans a dû lire, lors d'un passage chez nous, une des missives, et de là à me devancer pour disparaître son coup fait, il n'y avait qu'un pas facile pour lui... Comment l'aurais-je su ? Je le croyais à Naples... Inutile de vous dire combien nous sommes affectés de tout cela, continua-t-il en se tournant vers le châtelain...

Mais Gordon s'était levé, et nous également, tandis qu'il entreprenait un entretien à mi-voix avec M. Sardon, nous nous groupâmes par deux ou trois afin d'échanger nos impressions sur ces jours mémorables. Sans doute, la discussion de notre hôte avec le policier eut-elle un aboutissement favorable pour tous, car les traits du colonel se détendirent et le commissaire parut on ne peut plus satisfait. J'en profitai :

— Puis-je montrer une curiosité supplémentaire, Monsieur Sardon ? fis-je en le pre-

nant à part à mon tour. Comment la baguette, mortelle pour tout être qu'elle atteint, vous a-t-elle épargné ?

— La providence m'est venue en aide, je l'avoue : un épais pull-ower me garantissait et plusieurs épaisseurs de tissu ont évité que je sois touché par la flèche. Comme je ne pouvais me servir de mon arme enrayée, je préférai jouer le mort pour mieux agir après... J'espère, Monsieur Molinard, que cette petite promenade ne vous a pas laissé un trop mauvais souvenir ? Plus de points obscurs, je pense ?

— Si, encore une question. Où est Frédéric O'Neill ?

— Calmez votre inquiétude : si vous prenez la peine de monter au premier, vous le découvrirez dans son lit, la tête entourée de bandages, et ne verrez tout juste que son nez... Cela lui donnera une leçon! Mais, si son mal est sans gravité, néanmoins je ne me servirai plus d'une potiche pour me défendre, c'est trop dangereux et indigne d'un policier de ma valeur...

.. . .

Je ne revis pas Hans von Kramer qui, durant toutes ces révélations, avait baissé la tête sans paraître comprendre, et n'y ajouta

pas un mot. Le soir même il quitta le castel Virginia, et nul ne le regretta... Grâce à l'indulgence de Gordon, et à l'appui de ses cousins, il ne fut pas inquiété. Cette fois-ci encore, il l'avait échappé belle ! Des affaires urgentes réclamaient les deux frères à Goroschowo, et ils partirent aussi vite qu'ils étaient venus.

Le lendemain de leur départ, j'étais assis avec mon ami sur la terrasse et nous revoyions en pensée tout ce qui s'était déroulé depuis mon arrivée, quand M. Sardon surgit du hall, portant à la main une valise qu'il posa à terre en nous rejoignant, et toujours revêtu de sa redingote longue et des pantalons gris

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé, Monsieur Sidney, dit-il, car ma présence ici est superflue. Je dois vous remercier de votre accueil aimable...

— Asseyez-vous, cher ami, fit Gordon avec cordialité. C'est à nous de vous dire combien nous avons admiré votre tact en toute cette affaire, et vos rares facultés de déduction. Vous avez fait preuve d'une perspicacité digne du policier que vous êtes...

— N'exagérons rien, cher colonel. L'habitude du métier, voilà tout ! J'ai fait de mon mieux, c'est vrai, et puis... basta ! comme on dit en Italie Faut-il que j'ajoute combien je

me réjouis de vous laisser à l'abri des soucis et un peu au repos ? Déjà, d'autres occupations me réclament et l'on m'attend... Je n'aurai donc pas le plaisir de revoir le capitaine avant son départ ?

— Il le regrettera, croyez-le bien. Son service l'a obligé à s'absenter aujourd'hui, et d'ailleurs, je puis vous dire qu'il partira incessamment pour Damas, en mission secrète.

— Déjà dix heures ! s'exclama comiquement le commissaire, qui venait de consulter sa montre, pourvu que j'aie mon train !

— Mais oui, fit Gordon en souriant, il n'est que dans cinquante minutes, le temps de fumer un cigare avec nous...

— Merci beaucoup... Avec votre permission, colonel, je préfère une petite prise, cela me réussit, excellent pour éclaircir les idées, vraiment !

Dans un geste familier, le pan de la redingote noire fut relevé jusqu'à ce que M. Sardon eut extirpé la boîte qui ne le quittait jamais. Non sans quelque ironie, j'attendis le résultat de la petite opération habituelle. Ce qui devait arriva : l'objet refusa de s'ouvrir...

Le commissaire la maniait obstinément en tous sens, mais rien n'y fit... Bing ! Bing ! L'étui à tabac roula à terre et rebondit

comme une balle... Catastrophe ! L'acajou s'était fendillé et la fermeture faussée. La contrariété de M. Sardon fut vive et notre silence le troubla encore bien davantage. En vérité, je ne savais que dire, mais Sidney affectait un air indifférent pour mieux préparer son effet ; quand le policier se fut suffisamment lamenté avec des : « Quel malheur ! » réitérés,, et eut déclaré que jamais il n'en retrouverait de tabatière si commode... mon ami prit la parole :

— Vous n'aurez pas la peine de chercher une remplaçante à cette boîte, cher Monsieur Sardon...

— Sachez, Monsieur Sidney, que je préfèrerais me passer de la moindre utilité pour satisfaire cette manie, je l'avoue, qui m'est indispensable.

Gordon eut un clignement d'yeux à mon adresse, et s'expliqua :

— Je tenais à vous faire un cadeau personnel, pour vous remercier du service rendu, et ai déniché chez Gabriel, une babiole en or fin, travaillé artistement, et qui a l'extrême avantage de s'ouvrir avec facilité, la voici.

— En or ! s'exclama le policier qui la prit entre ses doigts, tremblant un peu, et l'examina sous toutes ses faces, la caressa, la soupesa, tant son plaisir était grand.

— Répond-elle à tout ce que vous demandez d'un tel objet ? Hein... Qu'en dites-vous ?

— Trop... beaucoup trop ! répéta M. Sardon, sans se lasser de l'admirer.

Ce furent ses derniers mots. Mais nous vîmes que ce présent répondait à son plus cher désir et que la perspective de priser désormais sans difficultés autant qu'il le voudrait, était la plus belle surprise qu'on pouvait lui causer...

.. . .

Je n'ai plus beaucoup à ajouter. Peu après, le maharadjah reprit le chemin des Indes, promettant de revenir, et moi-même regagnai Paris...

Des années ont passé, le colonel et lady Virginia habitent toujours en leur castel, au bord de la mer, mais je ne crois pas que la chambre mauve ait encore accueilli un nouvel hôte. Elle a été débarrassée de son tableau que Gordon revendit pour un prix dérisoire, trop heureux de chasser le seul souvenir qu'il lui restât de ces jours enfuis. Le calme et la paix règnent au château; mais je n'y suis jamais retourné depuis, non pas que j'aie craint quelque aventure fâcheuse, ou par une ridicule superstition, mais pour une tout autre raison : miss Edith O'Neill est devenue

Mme Alexandre Molinard... Depuis trois ans, nous sommes mariés et parfaitement heureux... Mon fidèle Baptiste a été remplacé par un nouveau valet de chambre, car il se faisait vieux et il s'est retiré finalement à la campagne...

Frédéric est toujours à Belfast et nous ne le voyons que rarement.

Jamais nous ne parlons, ma compagne et moi, du passé qui nous a réunis. Elle ne veut rien entendre à ce sujet et je ne peux lui donner tort... D'ailleurs, les femmes n'ont-elles pas toujours raison ?

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)